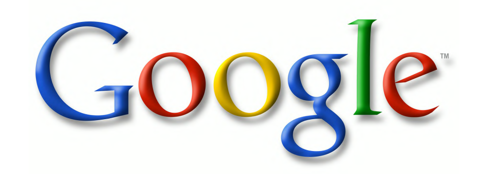
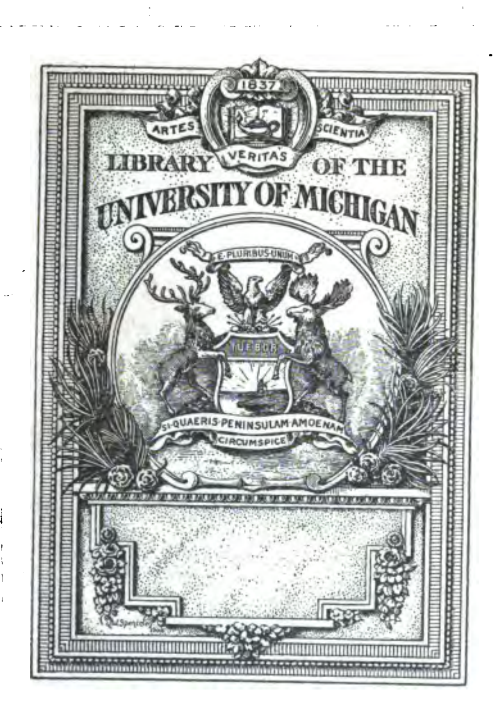




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DU

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
juſqu'à préſent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact
de leurs Piéces, & des Notes Hiſtoriques
& Critiques.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez
P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de
Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M D C C X L V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

On a vû dans les Volumes précédens de cette Histoire, les vains efforts que firent les Poëtes Dramatiques, pour imiter les Ouvrages immortels de M. Corneille. Dans le grand nombre de Piéces qu'ils mirent au jour, à peine en peut-on compter trois ou quatre qui méritent de marcher après celles de ce grand génie.

Les Poëtes qui leur succéderent, ayant paru dans un temps où la Cour de France étoit devenue le modéle de la galanterie, saisirent cette circonstance pour prendre une nouvelle route; ils crurent devoir diminuer

quelque chose de la sévérité de la Tragédie, & pour en faire un Spectacle plus riant aux yeux du Public, ils rendirent l'amour le maître dominant de la Scene.

Le grand, l'héroïque & le sublime étoient le partage de Corneille; le galant, le tendre & le patétique furent celui de ces Auteurs modernes. Ils prirent la plûpart des sujets de leurs Poëmes Dramatiques dans les Romans de Mademoiselle de Scudery, & dans ceux de M. de la Calprenede, qui étoient encore à la mode.

Plusieurs de ces Poëmes eurent un succès brillant, quoique passager. Tels furent entr'autres: *La Généreuse Ingratitude; Les coups de l'Amour & de la Fortune; Stratonice; Timocrate; Bérénice; La Mort de l'Empereur Commode, & Cresphonte.*

Ces Piéces & quelques autres

d'un moindre mérite, durent les succès dont elles furent honorés, & à la nouvelle forme que les Poëtes leur avoient donnée, & à la persuasion où le Public étoit que Corneille avoit pour toujours renoncé au Théatre.

Six années se passerent en effet sans qu'il reprit le cothurne; mais après cette longue éclipse, sollicité par M. Fouquet, & comblé de ses bienfaits, il donna la Tragédie d'*Œdipe*, qui fut reçue avec de grands applaudissemens, malgré les défauts qu'on remarque dans ce Poëme, & dont l'Auteur semble convenir en partie dans l'éxamen qu'il en a publié.

Le plus remarquable de ces défauts est l'épisode de Dircé & de Thésée. Corneille, entraîné par l'éxemple de ceux qui avoient pris sa place, crut devoir s'y conformer, & temperer

le sujet plein d'horreur & d'effroi qu'il avoit choisi, par la passion de l'amour, qui en général est toujours du goût des Spectateurs.

Pendant que ce nouveau genre Tragique s'avançoit insensiblement vers le période brillant où M. Racine le porta peu de temps après, le genre Comique n'étoit qu'amusant & gai; & c'est dans ce goût qu'on vit paroître l'*Amant indiscret*, ou *le Maître étourdi*; *la Comédie sans Comédie*; *le Géolier de soi-même*; *le Pédant joué*, & *le Campagnard*.

Mais tous ces Ouvrages ne présentoient point encore la véritable Comédie. Ils manquoient de mœurs, de caracteres, & de préceptes. Il falloit un génie du premier ordre pour peindre les défauts & le ridicule des hommes, avec cette finesse & cette vérité qui touche en même-temps le cœur & l'es-

prit : Moliere parut, & la Comédie devint l'école du monde.

« Quoique le Menteur (1) soit » très-agréable, dit M. de Fontenelle (2); quoiqu'on l'applaudisse encore aujourd'hui » sur le Théatre; j'avoue que la » Comédie n'étoit point encore » arrivée à sa perfection. Ce qui » dominoit dans les Piéces, c'étoit l'intrigue & les incidens, » erreurs de noms, déguisemens, lettres interceptées, » avantures nocturnes; c'est » pourquoi, on prenoit presque » tous les sujets chez les Espagnols qui triomphent sur ces » matieres. Ces Piéces ne laissent pas d'être fort plaisantes » & pleines d'esprit, témoin *le* » *Menteur*, dont nous parlons, » *Dom Bertrand de Cigarral*; *le* » *Geolier de soi-même*; mais enfin la plus grande beauté de la » Comédie étoit inconnue; on » ne songeoit point aux mœurs,

(1) Comédie de P. Corneille.

(2) Vie de Corneille.

» aux caracteres ; on alloit cher-
» cher bien loin les sujets de rire
» dans des événemens imaginés
» avec beaucoup de peine, &
» on ne s'avisoit point de les al-
» ler prendre dans le cœur hu-
» main qui en fourmille. Mo-
» liere est le premier parmi nous
» qui les ait été chercher-là, &
» qui les ait bien mis en œuvre.
» Homme inimitable, & à qui
» la Comédie doit autant que la
» Tragédie à M. Corneille.

Observation sur la Comédie, & sur le génie de Moliere, par M. Riccoboni, pag. 117. & suivantes.

» Moliere se trouva, par rap-
» port à la Comédie, dans la
» même situation où étoit Cor-
» neille par rapport à la Tragé-
» die ; *mais avec cette différence*,
» que Corneille, pour réformer
» la Tragédie, n'eut à combat-
» tre que les dispositions présen-
» tes de l'esprit, ou qu'à les ra-
» mener au grand & vraisem-
» blable : & pour y réussir il n'eut
» besoin que de la premiere de
» ses bonnes Tragédies, qui

» décilla les yeux, & servit du
» moins à faire distinguer le bon
» d'avec le médiocre & le mau-
» vais. *Au lieu* que Moliere, ou-
» tre l'esprit qu'il lui falloit ra-
» mener, eut encore le cœur à
» guérir. Les Poëtes qui l'avoient
» précédé dans le Comique, (*du*
» *moins la plusspart*) *s'étoient per-*
» *mis des licences dans leurs Ou-*
» *vrages*, qui marquoient égale-
» ment la malignité de l'esprit &
» la corruption du cœur. Il fal-
» loit donc que Moliere effaçât
» de l'esprit, & qu'il arrachât du
» cœur des Spectateurs les idées
» d'un comique scandaleux, mais
» reçu pourtant & applaudi.

» Une pareille entreprise de-
» mandoit du temps : il n'étoit
» possible d'y réussir que par de-
» grés. Moliere commença par
» mettre au Théatre les passions
» qui avoient déja été traités ;
» mais il les donna en divers
» temps, & sous des formes dif-

» férentes, afin que ce même Pu-
» blic, comparant ce qu'il avoit
» vû à ce qu'on lui présentoit, en
» distinguât mieux la maniere, &
» sentit la préférence qu'il devoit
» donner au nouveau systême
» sur l'ancien. »

Ce ne fut ni sans peines ni sans essuyer un nombre infini de critiques, que Moliere parvint à faire goûter la bonne Comédie. On verra dans ce huitiéme Volume & dans le suivant, jusqu'à quel point la jalousie & la calomnie l'attaquerent. Ce ne fut proprement qu'après sa mort qu'on commença à lui rendre justice; c'est ce que M. Despréaux a si bien exprimé dans sa septiéme Epître, adressée à M. Racine.

Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eut renfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes Piéces,
En habit de Marquis, en robe de Comtesses,
Venoient pour diffamer son Ouvrage nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.

Le Commandeur vouloit la Scene plus éxacte,
Le Vicomte indigné sortoit au second Acte.
L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée,
L'aimable Comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne pût plus se tenir.

L'Histoire de Moliere, celle de M. Racine, & le récit de quantité de faits singuliers qui concernent leurs Ouvrages, composeront la plus grande partie du neuviéme Volume.

Nous donnons dans celui-ci, non-seulement des extraits que nous croyons capables de satisfaire ceux qui n'ont qu'une idée superficielle des Poëmes Dramatiques dont nous parlons; mais qui doivent piquer aussi la curiosité de ceux qui les connoissent avec plus de détail, par les faits historiques qui accompagnent ces mêmes extraits.

Au nombre de ces faits, nous comptons ceux que nous avons

tirés de la *Muse Historique de Loret*. Cet Ouvrage est rare & peu connu ; cependant il est plein d'anecdotes en tous genres & particulierement de celles des Théatres. On se flatte que le Lecteur nous sçaura gré d'avoir fait usage de tout ce qui regarde ce dernier article.

Nous espérons qu'il ne sera pas moins satisfait de la vie de *M. de la Fontaine*, & de celle de *M. Corneille de Lisle*. Les faits qui concernent ces Auteurs, sont dispersés dans plusieurs Ouvrages ; nous les avons rassemblés avec attention.

Les articles sur les Comédiens qui se sont distingués dans leur profession, ont été composés avec le même soin. On y verra en particulier les circonstances les plus intéressantes de la vie du fameux *Floridor*, dont la réputation s'est conservée jusqu'à présent. Ceux qui aiment les talens

ne feront pas fâchés que l'on ait fait revivre un Acteur qui en possédoit beaucoup, & tous dans un degré supérieur.

Quelque curieux que soient les Articles dont nous venons de parler, le Lecteur en trouvera dans ce Volume beaucoup d'autres qui ne le sont pas moins en leur genre. Tels sont ceux des trois Comédies des *Illustres Ennemis*, qui parurent presque en même-temps. La premiere de M. Corneille de Lisle; la seconde de M. de Boisrobert, & enfin la derniere de M. Scarron. L'historique de ces trois Piéces sera plaisir aux Amateurs des Spectacles.

Le Pédant joué de Cyrano de Bergerac; la belle Plaideuse de Boisrobert; le Parasite de Tristan; Damon & Pythias de Chappuzeau; le Marquis ridicule *ou* la Comtesse faite à la hâte de Scarron; les Amours

de Diane & d'Endimion de Gilbert; Clotilde de l'Abbé Boyer; Oſtorius de l'Abbé de Pure; la mort de Cyrus de Quinault, & Stilicon de Corneille de Liſle, préſentent des extraits qui ne paroîtront pas inférieurs à ceux que nous avons cité plus haut. Nous devons beaucoup de ces Piéces, dont nous avons fait uſage, à la politeſſe de M. Mouſſinot, dont nous avons déja parlé.

L'impreſſion de ce Volume étoit achevée, lorſque nous avons recouvré un éxemplaire de la premiere édition de la Tragédie de *Timocrate*, à la tête de laquelle ſe trouve un avis au Lecteur, qui auroit dû entrer dans l'édition des Œuvres des Meſſieurs Corneille, donnée en 1738. Comme cet avis tient à l'Hiſtorique de la Tragédie de Timocrate, nous en mettons ici quelques paſſages, par forme

de Supplément à l'article de cette Piéce, que l'on trouvera pag. 178. & suivantes de ce huitiéme Volume. « Je ne doute point » que je ne hazarde beaucoup » en donnant cet Ouvrage au » Public ; il a eu tant de bon- » heur au Théatre, qu'il est dif- » ficile qu'il en ait autant sur le » papier, & que la médita- » tion de la lecture n'y laisse dé- » couvrir des défauts que les » agrémens de la représenta- » tion semblent avoir jusqu'ici » assez heureusement déguisés. » J'y en connois beaucoup que » ma foiblesse m'a contraint » d'y souffrir, & je voudrois » qu'il me fût aussi facile de l'en » purger entierement, qu'il me » sera facile de répondre à deux » objections qu'on m'a faites.

» La premiere est qu'il pêche » contre la vraisemblance. J'a- » voue que Timocrate est fort » adroit & fort heureux dans sa

» conduite, & qu'il faut l'être
» beaucoup pour trouver tou-
» jours au besoin des occasions
» si justes & si favorables, de
» passer comme lui d'un parti à
» l'autre, selon les divers intérêts
» qui l'y obligent; mais il ne fait
» rien qui soit impossible, & tout
» ce qui peut arriver sans violen-
» ter beaucoup l'ordre commun
» de la nature, doit être réputé
» vraisemblable, &c.

» La seconde objection a été
» plus générale. Ce long équi-
» voque de Cléomene, qui tâ-
» chant de rendre la Princesse fa-
» vorable à Timocrate, pour
» prendre l'occasion de se décla-
» rer, semble toujours agir contre
» soi, laisse les Auditeurs dans
» une suspension d'esprit si agréa-
» ble, que ce plaisir cessant par sa
» reconnoissance, on veut que la
» Piéce soit finie; & sans faire un
» éxamen plus éxact des parties
» qui doivent composer un Poë-

» me, on prend droit de dire que » le cinquiéme Acte est inutile: » Mais il est certain qu'on n'en » peut juger de cette sorte, sans » prendre le nœud pour le dé- » nouement; & si je puis me ser- » vir de l'éxemple d'*Héraclius*, » tout ce qui se passe avant le » quatriéme Acte, ne tient lieu » que de préparatifs pour mettre » Phocas entre deux Princes, » dont il sçait que l'un est son » fils, & l'autre celui de Mauri- » ce, sans qu'il puisse connoî- » tre lequel des deux est l'enne- » mi dont il a juré la perte, & » c'est ce qui en fait le nœud. » L'on trouvera la même chose » dans Timocrate, dont les trois » premiers Actes ne servent que » d'acheminement à mettre la » Reine dans l'obligation de deux » sermens, qui la forcent de fai- » re épouser sa fille à celui-même » qu'elle ne se peut dispenser de » perdre, &c.

»Au reste, comme j'ai toujours » rendu justice aux Espagnols, » de qui j'ai emprunté presque » tous les sujets Comiques que » j'ai traités avant celui-ci ; je » n'en dois pas moins à l'incom- » parable Auteur de la *Cléopa-* » *tre* *, & je croirois mal répon- » dre à la profession que je fais » de l'honorer, si je n'avouois » hautement que l'histoire d'*Al-* » *camene & de Ménalippe*, m'a » fourni les premieres idées de » cet Ouvrage. Il l'a traitée avec » tant d'art dans la huitiéme par- » tie de son Roman, & l'a enri- » chie d'incidens si bien imagi- » nés, que si le Théatre, dont » l'action est plus resserrée, les » avoit pu souffrir, il auroit été » impossible d'y faire jamais rien » paroître de plus beau, ni de » plus surprenant. »

* M. de la Calprenede.

HISTOIRE



HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent.

LE PÉDANT JOUÉ, 1654.

Comédie en Prose & en cinq Actes, de M. CIRANO BERGERAC.



Manon Granger, fille de Nicolas Granger, Principal du Collége de Beauvais, est recherchée en mariage par un Capitan appellé Chasteaufort, par M. de la Tremblaye, Gentilhomme peu favorisé de la fortune, & par Matthieu Gareau, Laboureur, qui passe

1654. pour posséder des biens considérables. L'affection de la fille est entierement pour le Gentilhomme : mais le pere qui ne consulte que son avarice, la destine au riche Paysan, & reçoit assez mal les deux autres prétendans.

GRANGER.

ACTE I, SCENE I. Et de grace, Satrape du Palais Stygial, donne moi la définition de ton individu ; ne serois-tu point un être de raison, une chimere, un accident sans substance, un élixir de la matiere premiere, un spectre de drap noir ?

Nous ne mettons ici que la fin du portrait que Chasteaufort fait de lui-même.

CHASTEAUFORT.

Mes actions ont été toutes extraordinaires ; car si j'engendre, c'est en Deucalion ; si je regarde, c'est en Basilic ; si je pleure, c'est en Héraclite ; si je ris, c'est en Démocrite ; si j'écume, c'est en Cerbere ; si je dors, c'est en Morphée ; si je veille, c'est en Argus ; si je marche, c'est en Juif errant ; si je cours, c'est en Pacolet ; si je vole, c'est en Dédale ; si je m'arrête, c'est en Dieu Terme ; si j'ordonne, c'est en Destin : enfin, vous voyez celui qui fait que l'Histoire du Phénix n'est pas un conte.

GRANGER.

Il est vrai qu'à l'âge où vous êtes ;

n'avoir point de barbe, vous me portez la mine, aussi-bien que le Phénix, d'être incapable d'engendrer, vous n'êtes ni masculin, ni féminin, ni neutre..... de ceux dont le sexe fémel 1654.

Ne peut ouir le nominatif,
A cause de leur génitif,
Et souffre mieux le vocatif,
De ceux qui n'ont point de datif,
Que de ceux dont l'accusatif
Apprend qu'ils ont un ablatif;
J'entends que le diminutif
Qu'on fit, de vrai, trop excessif,
Vous prohibe le conjonctif.
Donc puisque vous êtes passif,
Et ne pouvez plus être actif,
Témoin le poil indicatif,
Qui m'en est fort persuasif.
. . . .
O visage! ô portrait naïf!
O souverain expéditif,
Pour guérir tout sexe lascif,
D'amour naissant ou effectif;
Genre neutre, genre métif,
Qui n'êtes homme qu'abstractif,
Grace à votre copulatif,
Qu'a rendu fort imperfectif,
Le cruel tranchant d'un canif.

1654. Si pour soudre ce logogrif,
Vous avez l'esprit trop tardif,
A ces mots soyez attentif, &c.
. . . .
Je vous fais un impératif,
De n'avoir jamais d'optatif,
Pour aucun genre subjunctif
De *nunc*, jusques à l'infinitif, &c.

En cet âge de fer, (ajoute Granger) on juge de nous par ce que nous avons, & non pas par ce que nous sommes : la pauvreté fait le vice : & si vous me demandez, *Cur tibi despicior ?* Je vous répons, *Nunc omnibus itur ad aurum.* D'un certain Laboureur la charue m'éblouit, & je suis tout-à-fait résolu, que puisque *hic dat Or. I longum ponat.* Dans son O *commune* .... *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* Loin d'ici prophane, si vous ne voulez que je mette en usage pour vous punir, toutes les régles de l'Arithmétique. Ma colére *primo*, commencera par la démonstration, puis marchera ensuite une position de soufflets. *Item*, une addition de bastonnades, *hinc*, une fraction de bras, *illinc*, une soustraction de jambes, de-là, je ferai grêler une multiplication de coups, tapes, taloches, horions, fendans, estocs, revers, estramaçons, & casse-museaux si épouvantables, qu'aprés cela l'œil d'un Linx ne pourra pas faire la moindre division ni subdivision de la plus grosse parcelle de votre misérable individu.

Le mariage de ma fille n'est pas

encore ma plus grande playe, dit Granger à Pierre Pasquier, Cuistre, son confident, j'aime, & mon fils est mon rival. Il est effectivement amoureux de Genevote, sœur de la Tremblaye, & maîtresse de Charlot Granger. Granger le pere ne trouve pas de meilleur expédient, pour écarter ce rival importun, que de l'envoyer à Venise. Ce n'est que lorsque le Pédant employe la violence, & le bras des Cuistres de son Collége, que Charlot se rend à cette proposition. 1654.

CHARLOT. Scene VII.

Ah! mon pere ne me liez pas, je suis prêt à partir.

GRANGER.

Ha! je sçavois bien que mon fils étoit trop bien moriginé pour donner chez lui passage à la frénésie. Va mon Dauphin, mon Infant, mon Prince de Galles, tu seras quelque jour la bénédiction de mes vieux ans.

Corbinelli, valet de Charlot, le console en lui promettant, que s'il veut s'abandonner à ses avis, il le tirera de cet embarras. C'est par-là que finit le premier Acte. Le second ouvre par un monologue du Capitan. Mathieu Gareau le surprend au milieu de

ses rêveries. La conversation de ces
1654. deux personnages est singuliere. Gareau raconte ses avantures, & ses voyages dans les pays lointains ; Chasteaufort lui fait des questions ; le Paysan s'impatiente & lui donne des coups de bâton.

CHASTEAUFORT, *pendant qu'on le frape.*

Je ne sçai, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraut, je ne me sçaurois fâcher contre lui. Foi de Cavalier, cette gentillesse me charme. Voilà le faquin du plus grand Cœur que je vis jamais, il faut nécessairement que ce belitre soit mon fils. . . . . Quoique tu fasse, ayant protesté que je gagnerois cela sur moi-même, de me laisser battre une fois en ma vie ; il ne sera pas dit qu'un maraut comme toi me fasse changer de résolution..... Pour une plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir Messieurs les Maréchaux de France qu'ils m'envoyent des Gardes pour m'empêcher de me battre : car je sens ma colere qui croît, mon cœur qui s'enfle, & les doigts qui me démangent de faire un homicide. Vite, vite, des Gardes, car je ne réponds plus de moi, &c.

La Scene suivante est originale. Gareau se présente à son Beau-pere, & à sa future épouse.

GRANGER *à Gareau.*

Voilà ma fille qui voudroit déja qu'on dit d'elle & de vous, *Sub*, *super*, *in*, *Subter*, *Casu junguntur utroque*, *in vario sensu.*

MANON.

Mon pere, je ne suis pas capable de former des souhaits, mais de seconder les vôtres.

GRANGER *à Gareau.*

Vos facultés consistent-elles en rentes, en maisons, ou en meubles ?

GAREAU.

Dame oui, j'ai très-bian de tout ça, par le moyan d'un héritage.

GRANGER.

Qu'on donne promptement un siége à Monsieu. Manon, saluez votre mari. Cette succession est-elle grande ?

GAREAU.

Elle est de vingt mille francs.

GRANGER.

Vite, Paquier, qu'on mette le couvert.

GAREAU *se mettant dans une chaise.*

Là, là, vous moquez-vous, rasubez votre bonet; entre nous autres, il ne faut point de frêmes ni de simonies.

GRANGER.

Avez-vous ici tous les Contrats acquisitoires de ces héritages-là ?

GAREAU.

1654. Nanain vramant, & si l'on ne me les veut pas donner; mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué, je m'amuse bian à des papiers, moi, hé ardé tous ces brimborions de Contrats; ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraie, car ol n'est pas moulée. Ho bian acoutez-là, c'est eune petite sussion qui est vramant bian grande, da, de Nicolas Girard; hélà, le pere de ce petit Louis Girard qui étoit si fémillant; ne vous sçauriais recorder? c'est ly qui s'alit neger à la grande mare. O bian son pere est mort, & si je l'avons conduit en tare, s'il a plû à Guieu sans reproche, comme dit l'autre. Ce pauvre Guiebe estet allé dénicher des Pies sur l'orme de la comere Massée; dame comme oul estet au copiau, le velà, bredi, breda, qui commence à griller tout avaux les branches, & cheit eune grande escousse, pouf, à la renvarse, Guieu bénit la cresquianté, je crois que le cœur ly escarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'oul grimonit en trépassant, guiébe soit de la pie, & des piaux. O donc ly il étoit mon compere, & sa femme ma comere; or ma comere, pis que comere y a, auparavant que d'avoir épousé mon compere, avoit épousé en premieres nopces, le cousain de la bru des Piare Olivier, qui touchoit de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biau-frere de son onque; or cely-ci, retenez bian; avet eu des enfans de Jacquelaine Brunet, qui mourirent sans en-

ſans : mais il ſe trouve que le neveu de Denis Gauchet, avoit tout baillé à ſa femme, par contrat de mariage, à celle 1654. fin de fruſtriſer les hériquers de Thomas Plançon, qui devient y rentrer, piſque ſa mere grand n'avet rien laiſſé aux Mineux de Denis Vanel l'eſné; or il ſe trouve que je ſommes parens en queuque maniere de la veuve de Denis Vanel le jeune, & par conſéquent ne devons-je pas avoir la ſuſſion de Nicolas Girard! (a)

GRANGER.

Mon ami, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux que n'en eût jamais, le berger gardien de la vache Io, & je ne vois goutte à votre affaire.

GAREAU.

O Monſieu, je m'en vas vous l'éclaircir auſſi finement claire, que la voix des enfans de cœur de note village. Acoutez donc : il faut que vous ſçachiais que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je ſommes parens en queuque maniere, eſtet fille du ſecond lit de Georges Maquiau, le biau-frere de la ſœur du neveu de Piare Brunet, dont j'avons tantôt fait mention : or il eſt bian à clair que ſi le couſain de la bru de Piare Olivier, qui touchoit de bian

(a) Nous propoſons ici ce diſcours de Matthieu Gareau, comme une énigme aux Juriſconſultes: on nous a certifié qu'un habile Avocat s'étoit à ſes heures de loiſir donné la peine d'examiner le droit de ce Payſan, & avoit reconnu qu'effectivement il avoit raiſon, & que la ſucceſſion en queſtion devoit lui appartenir.

1654. près à Jean Henault, de par le gendre du biau-frere de son onque, estet pere des enfans de Jaquelaine Brunet, trépassés sans enfans, & qu'après tout ce tintamare la, on n'avet rien laissé aux mineux de Denis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas ?

GRANGER.

Paquier, repliez la nappe, Monsieur n'a pas le loisir de s'arrêter.

MANON.

Les valets de la fête vous remersissont.

GAREAU.

Ma foi voire, aussi bian n'en velai-je pus. J'aime bian mieux eune grosse Mainagere qui vous travaille de ses dix doigts, que non pas de ces Madames de Paris, qui se fesont courtiser des Courtisans. Vous verrais ces Galouriaux, tant que le jour est long, leur dire, mon cœur, ma mour, parci, par-là, je le veux bian, le veux-tu bian ? & pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer les mains au commencement sur les joues, pis sur le cou, pis sur les tripes, pis sur le brinchet, pis encore pus bas ; stantpendant moi qui ne veux pas qu'on me fasse des trogédies, si j'avouas trouvé queuque Ribaut licher le morviau à ma femme, comme cet affront la frape bian au cœur, peut-être que dans le désespoir je m'emporterois à jetter son chapiau par les fenêtres, pis ce seroit un scandale ; tigué queuque niais.

1654.

A peine Gareau est sorti, qu'on vient annoncer à Granger que Charlot a été pris au Quay de l'Ecole par des Corsaires Turcs. Cette Scene est pareille pour le fond à la Scene XI. du second Acte des Fourberies de Scapin : & l'on a prétendu même que M. de Moliere l'avoit dérobé à M. de Cyrano. En attendant que nous éclaircissions ce fait, nous joignons l'extrait de la Scene du Pédant Joué (a), que le

(a) ACTE II.

SCENE IV.

CORBINELI.

Helas tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort ! es-tu hors de sens ?

CORBINELI.

Non je parle sérieusement, votre fils à la vérité n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs ? Soutiens-moi, je suis mort.

CORBINELI.

A peine étions-nous entrés en batteau pour passer de la porte de Nesle au Quai de l'Ecole. . . .

GRANGER.

Et qu'allois-tu faire à l'école, Baudet ?

CORBINELI.

Mon Maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fut rare à Venise, & de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle ? S'étoit imaginé qu'une douzaine de coterets n'étant pas chers, & ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette Ville, il devoit en porter là : c'est pourquoi nous pas-

Lecteur peut comparer avec celle de
1654. la Comédie de M. de Moliere. Granger après avoir mis entre les mains de

---

sions vers l'école pour en acheter ; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galere Turque.

GRANGER.

Hé ! de par le cornet retors de Triton Dieu marin, qui jamais ouit parler que la mer fut à S. Cloud ? Qu'il y eut des Galeres, des Pirates, ni des écueils ?

CORBINELI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse, & quoique l'on ne les aye point vû en France que cela, que sçait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusques-ici entre deux eaux.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la Galere d'un Turc, d'un Turc ? *Perge.*

CORBINELI.

Je me suis jetté aux genoux du plus apparent d'entre eux. Hé ! Monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son pere, qui vous envoyera tout-à-l'heure sa rançon.

GRANGER.

Tu ne devois pas parler de rançon, ils se seront moqués de toi.

CORBINELI.

Au contraire, à ce mot il a un peu rasséréné sa face. Va, m'a-t-il dit ; mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton Maître dans son Collége, & vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la Galere d'un Turc... Paquier donne-moi le réceptable des instrumens de l'immortalité, *scriptorium scilicèt.*

CORBINELI.

Qu'en desirez vous faire.

GRANGER.

Ecrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELI.

Touchant quoi ?

Corbinéli le prix convenu pour la rançon de Charlot, ordonne à Pasquier d'aller de sa part faire un beau com- 1654.

GRANGER.

Qu'ils me renvoyent mon fils, parce j'en ai affaire : au reste, ils doivent excuser la jeunesse qui est sujette à beaucoup de fautes ; & que s'il lui arrive une autrefois de se laisser prendre, je leur promets foi de Docteur, de ne leur en plus obtondre la faculté auditive.

CORBINELI.

Ils se moqueront par ma foi de vous.

GRANGER.

Va-t-en donc leur dire de ma part que je suis prêt de leur répondre pardevant Notaire, que le premier dès leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renvoyerai pour rien (ha ! que Diable, que Diable, aller faire en cette Galere ?) ou dis leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la justice.

CORBINELI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon Dieu, faut-il être ruiné à l'âge où je suis ? Va-t-en avec Paquier, prens le reste du teston que je lui donnai pour la dépense, il n'y a que huit jours, (aller sans dessein dans une galere !) prens tout le reliquat de cette Piéce. (Ha malheureuse géniture, tu me coustes plus d'or que tu n'es pesant.) Paye la rançon, & ce qui restera, employe-le en œuvres pies. (Dans la galere d'un Turc) Bien va-t-en, (mais misérable dis-moi que diable allois-tu faire dans cette galere ?) Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon pere l'année du grand hiver.

CORBINELI.

A quoi bon ces fariboles ? vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

Cent pistoles ? ha ! mon fils ne tient-il qu'à ma vie, pour conserver la tienne ? mais cent pistoles ! Corbineli, va-t-en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire

pliment à Genevote, & surtout de ne
1654. l'entretenir que de feux, de charbons, & de traits : voici de quelle façon Pasquier s'acquitte de sa commission.

PASQUIER.

Il y a trois feux dans le monde, Mademoiselle, le premier est le feu Central, le second le feu Vital, & le troisiéme le feu Elémentaire. Ce premier en a trois sous soi qui ne different que par les accidents ; le feu de Collision, le feu d'Attraction, & le feu de Position.

GENEVOTE.

As-tu fait dessein de continuer tes extravagances jusques au bout du jugement.

---

mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI.

Mademoiselle Genevote n'étoit pas trop sotte, qui refusoit tantôt de vous épouser, sur ce que l'on assuroit que vous étiez d'humeur, quand elle seroit esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir, sans aller dans la galere d'un Turc : Eh quoi, faire, de par tous les diables, dans cette galere ? O galere ! galere ! tu mets bien ma bourse aux galeres.

PAQUIER.

Voilà ce que c'est que d'aller aux galeres. Que diable le pressoit ? Peut-être que s'il eut eu la patience d'attendre encore huit jours, le Roy, l'y eut envoyé en si bonne compagnie, que les Turcs ne l'eussent pas pris.

GRANGER à *Corbinéli*.

Tiens va-t-en, emporte tout mon bien.

1654.

PASQUIER.

Je veux seulement que vous sçachiez, Mademoiselle, que Monsieur Granger n'est qu'un feu folet, depuis qu'il vous a vûe; que bientôt aussi-bien que lui, vous arderez s'il plaît à Dieu, du feu de Saint Antoine, & que..... Mais où diable péch● de nouveau feu? Ha! par ma foi j'en tiens. Mademoiselle, feu votre pere, & feu votre mere, avoient-ils fort aimé feu leurs parens? car feu le pere, & feu la mere de Monsieur Granger, avoient chéri passionément feu les Trépassés; & je vous jure que le feu est une chose si inséparable de mon Maître, qu'on peut dire de lui (quoiqu'il soit plein de vie) feu le pauvre Monsieur Granger, Principal du Collége de Beauvais. Or ça, il me reste encore les charbons, & les traits.

L'arrivée de Chasteaufort, fait retirer Genevote, & interrompt une conversation qui auroit duré plus longtemps. Ce Capitan entre l'air effaré.

CHASTEAUFORT.

Hé! mon Dieu, Messieurs, j'ai perdu mon Garde, personne ne l'a-t-il rencontré? Sans mentir j'en ferai reproche à la Connétablie, d'avoir fié à un jeune homme, la garde d'un diable comme moi. Si j'allois maintenant rencontrer ma partie, que seroit-ce, il faudroit s'égorger comme des bêtes farouches.... Par la mort, aussitôt que j'aurai retrouvé ce Garde, qui me gardoit, je proteste de désobéir à quiconque, (hormis à ce pauvre Garde,) me vou-

droit détourner de tirer l'épée. Hola, Gar-
1654. de muler, ne l'as-tu pas vu passer, mon Garde? C'est un Garde que les Maréchaux de France m'ont envoyé, pour m'empêcher de faire un duel, le plus sanglant, qui jamais ait rougi l'herbe du Pré aux Clercs. Ventre, que dira la Noblesse de moi, quand elle sçaura que je n'ai pas eu le soin de bien garder mon Garde?.... Et si je le puis retrouver, je promets à mon bon Ange un cierge blanc de dix livres, & à lui, de lui donner par jour, quatre pistoles au lieu de deux: enfin je le rendrai si content de moi, qu'il ne souffrira pas que je m'échape de lui.

PAQUIER.

Hé bien, Monsieur, qu'importe... Vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacles.

CHASTEAUFORT.

O chien de mirmidon, chien de filou, chien de grippe-manteau, chien de traîne-gibet, que tu es brute en matiere de démêlés; où sera donc la foi d'un Cavalier? Quoi tu te figure que je sois si peu sensible à l'honneur, que de me résoudre à tromper lâchement, perfidement, traîteusement, la vigilance d'un honnête homme qui me gardoit, & qui à l'heure que je parle, ne s'attend nullement que je me batte.

Au troisiéme Acte, Granger se prépare pour recevoir Genevote. Cette fille arrive riant à gorge déployée, & raconte

raconte le tour qu'on vient de jouer à un avare, dont elle fait le portrait le plus hideux, & le plus outré qu'il est possible d'imaginer. 1654.

GENEVOTE.

Hé bien, Monsieur, ne voilà-t'il pas un joli Ganimede? & c'est pourtant le Héros de mon Histoire. Cet honnête homme régente une Classe dans l'Université. C'est bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin; mais riez donc.

GRANGER.

Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE.

Ce vieux rat de Collége a un fils, qui je pense, est le receleur des perfections que la nature a volées au pere. Ce chiche-pénard, ce radoteur.....

GRANGER *bas.*

Ah! malheureux je suis trahi; c'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. (*haut*) Mademoiselle, passez ces épithétes, il ne faut pas croire tous les mauvais rapports; outre que la vieillesse doit être respectée.

GENEVOTE.

Quoi, le connoissez-vous?

GRANGER.

Non, en aucune façon.

GENEVOTE.

O bien, écoutez donc. Ce vieux bouc

1654. veut envoyer son fils en je ne sçai quelle Ville, pour s'ôter un rival; & afin de venir à bout de son entreprise, il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier, & lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut; mais le fils n'est pas long-temps créancier de cette fourbe. Comment, vous ne riez point de ce vieux bossu, de ce

GRANGER.

maussadas à triple étage.

Baste, baste, faites grace à ce pauvre vieillard.

GENEVOTE.

Or écoutez le plus plaisant. Ce gouteux, ce loup-garrou, ce moine bourru...

GRANGER.

Passez outre, cela ne fait rien à l'Histoire.

GENEVOTE.

Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle pour faire un présent à son oncle le Vénition; & son fils un quart-d'heure après lui manda qu'il venoit d'être fait prisonnier par des Pirates Turcs, à l'embouchure du Golphe des Bons Hommes; & ce qui n'est pas mal-plaisant, c'est que le bon-homme aussitôt envoya la rançon.

GRANGER.

Traître Corbinéli tu m'as vendu, mais je te ferai donner la salle.

Le reste de cette Scene est comique, mais un peu déplacé. Granger met en

usage sa rhétorique pour fléchir le cœur de sa Maîtresse, & prétend lui prouver l'excès de sa passion par les anthithéses, les métaphores, les comparaisons, & les argumens, & finit par une harangue dans le goût de celles de nos anciens Romans de Chevalerie. Genevote, feignant de se laisser toucher, lui donne rendez-vous pour la nuit même. Au quatriéme Acte, Granger accompagné de Paquier, vient pour escalader la fenêtre de sa belle. Comme ceci se passe dans l'obscurité, Corbinéli, sans être apperçu, dérange l'échelle, & donne des coups au Pédant & à son Cuistre; ces deux personnages ne voyant personne s'imaginent être persécutés par un lutin: Granger le conjure de dire qui il est. (a). Pendant ce temps-là, la Trem- 1654.

(a) ACTE IV

SCENE I.

CORBINELI *à la fenêtre.*

Je suis le grand diable vauvert. C'est moi qui fais dire la patenostre du loup: qui noue l'éguillette aux nouveaux mariés: qui fait tourner le sas, qui pétrit le gâteau triangulaire; qui rends invisibles les freres de la Rose-Croix; qui dicte aux Rabins la cabale & le Talmud; qui donne la main de gloire, le trefle à quatre, la pistole volante, le gui de l'an neuf, l'herbe de fournoyement, la graine de fougere, le parchemin

1654. blaye fort, criant qu'on vient pour le voler. Granger implore l'assistance du Capitan : *Au secours*, dit-il, *Monsieur de Chasteaufort, Monsieur de Chasteau très-fort, c'est votre ami Granger, que la Tremblaye veut poignarder.* Chasteaufort s'excuse en disant qu'il ne peut se venger qu'en envelopant toute la nature dans le malheur de son ennemi.

LA TREMBLAYE *à Chasteaufort.*

Allons, Monsieur, l'archi-épouvantable, je vous fais prisonnier à la requête de l'Univers.

ACTE IV. SCENE III.

MANON.

Ah ! Monsieur de la Tremblaye, donnez la vie à mon pere, & je me donne à vous.... Le cœur m'a dit qu'indubitablement, il avoit eu quelque mauvaise rencontre. Hélas,

vierge, le gamahez, l'emplâtre magnétique ; j'enseigne la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sigilles, des caracteres, des talismans, des images, des miroirs, des figures constellées ; je prêtai à Socrate un démon familier ; je fis voir à Brutus son mauvais génie ; j'arrêtai Drusus à l'apparition d'un lutin ; j'envoye les démons familiers, les esprits folets, les martinets, les gobelins, le Moine-Bourru, le loup-garou, la mule ferrée, le marcou, le cochemar, le Roy Hugon, le Connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les ardans, les lémures, les farfadets, les ogres, les larves, les incubes, les succubes, les lamies, les Fées, les ombres, les manes, les spectres, les fantômes : enfin je suis le grand Veneur de la Forêt de Fontainebleau.

mon bon Ange ne m'avertit pas à faux. Il est vrai, Monsieur, qu'il mérite la mort....... Mais vous m'avez autrefois tant aimée; ne puis-je en devenant votre femme, obtenir la grace de mon pere? Si vous croyez que ceci soit dit seulement pour vous amuser; allons consommer notre mariage. 1654.

GRANGER.

Non, non ma fille, vous ne l'épouserez jamais.

MANON.

Ah! Monsieur de la Tremblaye, arrêtez, Bondieu faut-il à l'âge où je suis, que je perde mon pere? Hé, pour l'amour de Dieu, mon pere, mon pauvre pere, sauvez-vous, sauvant la vie & l'honneur à vos enfans.... Sçachez que je ne vous survivrai guéres, & que même pour vous sauver d'un péril encore moindre que celui-ci, je ne balancerois point de me prostituer : à plus forte raison pour vous sauver du gibet.

GRANGER.

Quo vertam, mes amis.... C'est à vous, Monsieur, de la Tremblaye, *ne reminiscaris delicta nostra*.... Oserois-je, en ce pitoux état, vous offrir ma fille, & demander votre sœur.

La Tremblaye y consent, & Granger ne songe plus qu'à célébrer ce double hymen. Paquier saisit cette occasion favorable pour prier son Maître de lui donner un habit neuf, dont il a grand besoin. *Va console-toi*, répond

Granger, *la pitié me surmonte, & je*
1654. *te ferai bientôt habiller comme un Pape.* (a) Il ordonne en même-temps qu'on ait soin d'enivrer son fils Charlot, afin qu'il ne puisse faire aucune réfléxion sur ce qui se passe. Corbinéli & Paquier avertissent ce jeune garçon, & lui conseillent de feindre d'être ivre; Charlot écoute ce conseil parfaitement; mais par malheur, il frape Paquier qui est de la confiden-
* ACTE. V. ce. * Ce Cuistre irrité, va tout découvrir au pere Granger; & l'avertit encore d'un autre tour qu'on lui veut jouer, pour lui faire donner son consentement au mariage de Genevote avec Charlot, qui doit feindre le mort. Corbinéli s'appercevant que sa fourbe est éventée, en prépare une nouvelle. Granger le charge de disposer une

(a) ACTE IV.
SCENE IV.
GRANGER à *Paquier*.

Premierement, je te donnerai un chapeau de fleurs; une lesse de chiens courans, un pannache de cocu, un collet de mouton, un pourpoint de trippe-madame, un haut-de-chausse de ras en paille, un manteau de dévotion, des bas d'asne, des chausses d'Hipocras, des bottes d'escrime, des aiguillons de la chair; bref une chemise de Chartres qui te durera longtemps, car je suis assuré que tu la doubleras d'un buffe.

1654.

petite Comédie, que M. de la Tremblaye a demandé pour réjouir l'assemblée, & ordonne à Paquier de servir de Portier; Matthieu Gareau & Chasteaufort y sont reçus comme Spectateurs. *Mais, Monsieur*, (dit Paquier au Capitan) *je voudrois bien sçavoir qui vous êtes.*

ACTE V. Scene IX.

CHASTEAUFORT.

Je suis le fils du tonnerre, le frere aîné de la foudre, le cousin de l'éclair, l'oncle du tintamare, le neveu de Caron, le gendre des furies, le mari de la Parque, le pere, l'ancestre & le bisayeul des éclaircissemens.

Enfin, la Comédie commence, Charlot représente un jeune homme amoureux d'une fille, dont Genevote joue le rôle; ces deux personnages viennent prier Granger de leur permettre de se marier. Le Pédant refuse d'abord son consentement.

GRANGER.

Comment marier: c'est une Comédie.

CORBINELI.

Hé bien, ne sçavez-vous pas que la conclusion d'un Poëme comique est toujours un mariage.

GRANGER.

Oui, mais comment seroit-ce ici la fin; il n'y a pas encore un Acte de fait.

CORBINELI.

1654. Nous avons unis tous les cinq en un, de peur de confusion : cela s'appelle Piéce à la Polonoise.

GRANGER.

Hé bien, comme cela, je te permets de prendre Mademoiselle pour légitime épouse.

Lorsque le Contrat est signé, Charlot & Genevote, avouent à Granger la fourberie dont ils viennent de faire usage. *C'est une pillule qu'il vous faut avaler*, dit Corbineli : *Vous l'avalerez, ou par la mort.....* ajoute la Tremblaye.

GAREAU.

Ha! par ma fy je sommes logés à l'enseigne de j'en tenons. Hébian ne vela pas notre P.... de Mainagere toute revenue ? Feu la pauvre défunte, devant Guieu soit son ame da, m'en bailli eun jour d'eune belle vredée. Par ma fiquette, ol me boutit à Cornouaille en tout bian & tout honneur..... Aga hé! ous êtes don de ces saintes sucrées-là ? Bonne-fy je le voyas bian qu'ous aviais le nez torné à la friandise.

LA TREMBLAYE.

Je n'oserois quasi prendre la hardiesse de vous consoler.

GRANGER.

N'en prenez pas la peine, je me consolerai bien moi-même. *O tempora, ô mores!*

Nous

Nous avons étendu l'extrait de cet
Ouvrage, sur lequel nous croyons qu'on 1654.
a jugé avec un peu de prévention, soit
en le blamant trop, soit en le louant
au-delà de ce qu'il vaut. Il faut convenir,
qu'à l'éxaminer en général,
cette Comédie est très-irréguliere ; que
le plan en est extrêmement défectueux,
& la conduite extravagante.
Nulle liaison dans les Scenes, beaucoup
de situations plaisantes, mais toutes
manquées ou mal rendues. On voit
aussi que l'Auteur qui n'entendoit pas
le Théatre, n'a présenté qu'un tissu
informe de Scenes détachées, qui sont
terminées par un dénouement ridicule
à l'extrême, ou plutôt un canevas propre
à être représenté par les Acteurs
de l'ancien Théatre Italien. Ajoutez à
cela que le stile est hérissé de pointes,
de jeux de mots, de quolibets, qui blessent
souvent les mœurs, & même la
Religion. Voilà les défauts les plus remarquables
de ce Poëme, qui cependant
n'est pas sans mérite ; car on y
trouve un fond comique, d'un goût
singulier, & qui n'a point d'éxemple ;
des plaisanteries qui feroient encore
plus d'effet, si elles étoient placées naturellement ;
& enfin des caracteres neufs,

soit par le fond, soit par la façon dont
1654. ils sont présentés. Granger peut passer pour original; & quoiqu'on eut introduit des Pédans sur la Scene, aucun ne ressemble à celui-ci. Il est vrai qu'il est outré; mais doit-on en être surpris? L'Auteur, porté naturellement à charger ses peintures avec excès, y étoit excité par le desir de se venger du Professeur qu'il jouoit sous son propre nom; (a) on peut dire la même chose de Chasteaufort, c'est un Capitan d'une espéce toute nouvelle. Corbinéli seroit le modéle d'un assez bon fourbe, s'il avoit plus d'esprit, d'invention & d'adresse; à l'égard de Matthieu Gareau, c'est le personnage le plus comique & le plus original de la Piéce; il est le premier Paysan qu'on ait osé hasarder au Théatre avec le jargon de

(a) « Cyrano Bergerac avoit étudié au Collége » de Beauvais, du temps du Principal Granger; on » dit qu'il étoit en Rhétorique quand il fit son » *Pédant joué*, sur ce Principal. Il y a quelque peu » d'endroits passables en cette Piéce, mais tout le » reste est bien plat. » *Ménagiana*, édition de 1729. Tome II, page 28.

» Ce Granger est celui, dont Guy Patin a dit, » lettre 34. du Tome IV, qu'après avoir été Prin- » cipal de Beauvais, il épousa en 1637. pour » la décharge de sa conscience, sa Servante, en » ayant eu des enfans. » *Note* de M. de la Monnoye.

son Village; cette invention est due à M. Cyrano, & celui-ci s'acquitte assez bien de son rôle, pour avoir pû mériter les applaudissemens, & exciter les Auteurs à l'imiter. Il est nécessaire de remarquer, que la Piéce dont nous parlons est la premiere Comédie en prose qui ait paru depuis que Hardy & ses contemporains ont établis un Spectacle régulier à Paris, ce qui ajoute encore à la gloire de l'Auteur, qui a ouvert cette carriere à ceux qui lui ont succédé. 1654.

LA GÉNÉREUSE INGRATITUDE,

Tragi-Comédie-Pastorale de Monsieur QUINAULT.

LE sujet de ce Poëme Dramatique est de l'invention de l'Auteur, à l'exception des noms de Zégri & d'Abencerage. Zélinde, de la famille des Abencerage, est promise par ses parens en mariage à Zégri, qui, prevenu d'amour pour Fatime, quitte la Ville de Trémise, où se doit célébrer sa nôce, & se rend à Alger où est Fatime. Zé-

linde, éprise de Zégri, s'échape de sa 1654. famille, & sous un habillement d'homme, elle court après son infidéle. Zélinde est prise par des Pirates, & vendue par hazard à Zégri, sous le nom d'Ormin. Voilà ce qui est arrivé avant que la Scene s'ouvre, qui se passe dans une Forêt auprès de la Ville d'Alger.

Fatime, qui aime un Seigneur Maure, nommé Abidar, écoute avec dédain les sentimens amoureux de Zégri. Abidar n'a aucun retour de tendresse pour Fatime, & est épris des charmes de Zaïde, sœur de Zégri. Zaïde déteste Abidar, & aime Almansor, frere de Zélinde, & en est également aimé. Cet Almansor est extrêmement lié avec Zégri.

ACTE I. SCENE VI.

ALMANSOR.

Ami je te rencontre avec bien de la joye,

ZÉGRI.

Je suis toujours contens, pourvu que je te voye;
Tu sçais que loin de toi rien ne me semble doux.
Te voilà donc enfin habillé comme nous?
Cet habit est bien fait.

ALMANSOR.

Je l'ai pris tout à l'heure
Dedans l'appartement que j'ai dans ta demeure.

1654.

ZÉGRI.

Cet habit de Berger te sied infiniment,
Mais pour un Almansor, c'est trop d'abaissement.

ALMANSOR.

L'habit n'obscurcit rien de l'éclat du mérite,
Et je ne puis faillir alors que je t'imite,
Toi dont la race est noble, & dont le cœur est tel,
Qu'il m'a sauvé la vie en un péril mortel.

ZÉGRI.

Les Bergers de ce bois & de cette campagne,
Descendent des Héros qui conquirent l'Espagne.
De ces Maures fameux, de qui les grands exploits,
De cent peuples Chrétiens, firent trembler les Rois;
Et qui voyant Thunis par Charles-Quint conquise,
Conservent dans ces lieux leur gloire & leur franchise,
Disposent en secret les Rois les plus zélés,
A chasser les Chrétiens de ces lieux désolés:
Et se tiennent tous prêts, pour joindre & pour acroître,
Le premier armement que l'on verra paroître, &c.

1654. Lindarache, mere de Zélinde & d'Almansor, arrive dans la maison de Gomele, pere de Fatime, & demande qu'on la laisse seule avec son fils.

ACTE V. SCENE II.

ALMANSOR.

Ah! Madame, ah! ma mere, en ces heureux momens?
Obtiendrai-je l'honneur de vos embrassemens?

LINDARACHE.

Arrête Albencerage, apprend notre disgrace,
Et me fais voir mon fils avant que je t'embrasse:
Je comptois deux enfans, alors qu'un Ravisseur,
Enleva lâchèment, & ma fille & ta sœur.

ALMANSOR.

Ciel! que me dites-vous?

LINDARACHE.

Que ta sœur est ravie.

ALMANSOR.

Nommez le Ravisseur, il en perdra la vie.

LINDARACHE.

Approche, embrasse-moi, je commence à juger.
Qu'en toi le Ciel me laisse un fils pour me venger.

1654.

ALMANSOR.

Que je sçache son nom, je jure le Prophéte,
Que son sang lavera l'injure qu'il a faite,
Que mon bras à l'instant ira vous l'immoler.

LINDARACHE.

Tu sçauras tout, écoute, & me laisse parler.
Tu sçais l'inimitié qui depuis plusieurs âges,
Regne entre les Zégris, & les Abencerages,
Et tu dois être instruit que sur l'opinion,
Qu'un hymen mettroit fin à leur aversion,
Pour assortir les nœuds de ce doux hymenée,
Ma fille fut pour femme à Zégri destinée;
Déja tout étoit prêt, & le jour étoit pris,
Quand par aversion, ou plutôt par mépris,
L'infidéle Zégri, fuyant notre alliance,
S'embarqua pour Alger avecque diligence;
Et pour surcroît d'ennui, dès que ce bruit courrut,
Ma fille, dans ces lieux pour jamais disparût.

ALMANSOR.

O Ciel, de ce malheur, qui peut être la cause?

LINDARACHE.

Lis ce billet reçu, tu sçauras toute chose.

1654. ALMANSOR *lit.*

» Vous sans qui je ne vivrois pas,
» Apprenez un malheur pire que mon trépas,
» Qui vous doit obliger à des plaintes communes ;
» Le plus cruel des scélérats,
» L'infidéle Zégri cause mes infortunes ;
» E m'arrache entre vos bras. »

Zélinde.

Qu'ai-je appris.

LINDARACHE.

Des vérités cruelles.

ALMANSOR.

Zégri son Ravisseur : ah ! funestes nouvelles !

LINDARACHE.

Dans un sort si funeste, exprime ta valeur,
Par des effets sanglants, de rage & de valeur.
Va causer le trépas de qui cause ta honte ;
Va perdre, qui nous perd, punir, qui nous affronte,
Ne me vois plus qu'après avoir vengé ta sœur ;
Cherche, trouve & punis son lâche Ravisseur :
Adieu, fais ton devoir, & te fais reconnoître,
Digne fils des Héros dont le Ciel t'a fait naître.

1654.

Pour avancer la fin de nos communs malheurs,
Va répandre du sang ; je vais verser des pleurs.

SCENE III.

ALMANSOR *seul.*

Dures extrémités, cruelle violence !
Quoi, l'ingrat qui m'oblige, est l'ingrat qui m'offense ?
Je dois donc mon salut, à qui m'ôte l'honneur ?
Et qui sauva le frere, a donc perdu la sœur !
Hélas ! de quel conseil est capable mon ame,
Dois-je me rendre ingrat, ou demeurer infâme.

. . . .

ACTE V. SCENE IV.

Faut-il perdre Zayde ? Oui mon cœur il le faut :
Ce n'est que d'un moment que je la perds trop-tôt :
Puisque dans un moment, en la privant d'un frere,
Mon bras doit attirer sa haine & sa colére.
Oui, mon cœur, désormais ne sois plus attendri ;
Il est temps que je songe au trépas de Zégri ;
Et qu'il donne son sang pour l'honneur qu'il me vole,
Cet ennemi que j'aime, & qu'il faut que j'immole.

1654. Almanzor joint Zégri, & après lui avoir appris qu'il est du sang des Abencerages, ennemi de celui des Zégris, il lui montre la lettre de Zélinde.

ACTE V. SCENE V.

ZÉGRI.

Cet énigme est obscur, je n'y puis rien comprendre!

ALMANSOR.

Je n'y comprens que trop que Zélinde ma sœur,
Nous fait connoître en toi son lâche Ravisseur.

ZE'GRI.

Peus-tu me soupçonner d'une action si noire;

ALMANSOR.

Peus-tu la dénier, traître, & te puis-je croire.

ZE'GRY.

Ecoute quatre mots.

ALMANSOR.

Ils seroient superflus,
Garde-toi de mes coups, je ne t'écoute plus.

ZE'GRI.

Quoi, qui me doit la vie, ose attaquer la mienne?

ALMANSOR.

Cette obligation n'a rien qui me retienne,

1654.

Tu causas mon salut, & le rapt de ma sœur ;
Et d'autant que le jour est moins cher que l'honneur,
L'affront sur le bienfait l'emporte dans mon ame ;
Et je crains d'être ingrat, bien moins que d'être infâme ;
Mais passons aux effets, & quittons le discours.

ZE'GRI.

Demeure, ingrat, demeure.

ORMIN *paroissant.*

O secours ! ô secours ! Scene derniere.

ZAYDE.

Quel bruit ai-je entendu ?

LINDARACHE.

Quelle rumeur s'éleve ?

ABIDAR.

Arrêtez, arrêtez.

LINDARACHE.

Non non, mon fils acheve.

ORMIN *à Almansor.*

Ah, mon frere ! sur moi levez plutôt le bras ;
Je suis seule coupable, & Zégri ne l'est pas.

LINDARACHE.

Que vois-je ?

1654.

ORMIN.

Vous voyez Zélinde votre fille,
Qui pour suivre Zégri, quitta votre famille,
Et qui changeant de sort, & d'habit seulement,
N'a pu forcer son cœur au moindre changement :
Mon cœur qui près de lui, s'est plû dans l'esclavage,
Un peu trop constamment a suivi ce volage ;
Mais l'ayant reconnu d'un autre objet épris,
J'ai crains, me découvrant, attirer son mépris,
Et souffrirois encor la même violence,
Si son propre intérêt, ne rompoit mon silence.

LINDARACHE.

Ah, ma fille !

ALMANSOR.

Ah, ma sœur !

ZE'GRI.

Zélinde vengez-vous ;
Je me plains, je m'accuse, & je m'offre à vos coups.

ZE'LINDE.

De mes ressentimens, vous n'avez rien à craindre,
Et si vous me plaignez, je ne suis pas à plaindre.

1654.

ZE'GRI.

Après tant de bontés qui doivent m'étonner,
Je rougis de n'avoir qu'une ame à vous donner.
Et si de vos parens l'aveu nous est propice,
Rien ne peut empêcher que l'hymen nous unise.

LINDARACHE.

Cet hymen comblera le plus doux de mes vœux.

ALMANSOR *à Zégri.*

Ami dans ton bonheur, tu peux me rendre heureux.
Ta sœur dépend de toi, tu sçais que je l'adore,

ZÉGRI.

Je te l'offrois n'aguéres, & je te l'offre encore.

ZAYDE.

Mes soupçons sont éteints, & vous devez sçavoir
Que je suis mes desirs, en suivant mon devoir;
Abidar s'en plaindra.

ABIDAR.

Vous vous trompez, Madame.
Quand je perds tout espoir, je perds toute ma flâme,

1654. Et pour vous témoigner que j'en suis consolé,
Je vais bruler des feux dont jadis j'ai brulé.
Oserai-je, Gomelle, espérer votre fille ?

GOMELLE.

Votre choix, Abidar, honore ma famille.
Fatime, de ma main recevez votre époux.

FATIME.

J'obéirai sans peine à des ordres si doux.

ZÉGRI.

Allons dans la Mosquée ensemble rendre graces,
A la bonté du Ciel qui finit nos disgraces;
Et qui nous a fait voir par un succès heureux,
Qu'on peut être à la fois ingrat, & généreux.

Cette Tragi-Comédie est dédiée au Prince de Conti, Armand de Bourbon, & par une Ode, dont voici la derniere strophe.

Je me sens forcer au silence,
Touchant ton esprit sans pareil,
Qui posséde la connoissance,
De tout ce que voit le soleil:
C'est une merveille étonnante,
De qui la lumiere éclatante

Eblouit, au lieu d'éclairer ;
Un feu qui ſçait par-tout s'étendre, 1654.
Mais qu'on ne ſçauroit figurer ;
Et dont l'éclat vient nous ſurprendre,
Bien moins pour ſe faire comprendre,
Qu'afin de ſe faire admirer.

La Tragi-Comédie de la Généreuſe Ingratitude, eſt très-paſſable pour le temps qu'elle parût, malgré le romaneſque de l'intrigue, & la précipitation du dénouement.

L'EUNUQUE,

Comédie de M. de LA FONTAINE.

IL le faut avouer, voici une Comédie bien peu digne de l'Auteur qui l'a compoſée. Comme il nous couteroit trop de propoſer notre jugement ſur cette foible production de l'admirable Monſieur de La Fontaine, nous aimons mieux rapporter celui de M. Palaprat, qui ſe trouve au commencement de la Préface du Muet, Comédie de cet Auteur, & de M. l'Abbé Brueys.

« En liſant & reliſant l'Eunuque de

» Térence, avec mon cher associé. *
1654. » Nous nous trouvâmes tous deux une
» égale envie d'accommoder cette Pié-
» ce à nos mœurs. Il n'étoit pas possible
» de la donner sous ce titre. Le plus
» grand Poëte que la France ait eu en
» son genre, l'inimitable La Fontaine
» y avoit échoué. Nous fûmes intimi-
» dés par son éxemple. Il y a un Eunu-
» que imprimé, de la composition de ce
» célébre Auteur : mais à force de l'a-
» voir voulu rendre, pour ainsi dire, lit-
» téralement, cette éxactitude auroit
» deshonoré l'original & le Traducteur.
» Si l'un & l'autre pouvoient l'être, après
» la gloire où ils sont parvenus. » Il est
certain que M. de la Fontaine, ad-
mirateur trop zélé de son auteur ori-
ginal, s'est trop scrupuleusement at-
taché à le Traduire. Voici comment il
s'en explique dans l'avis au Lecteur,
qui précéde sa Comédie de l'Eunuque.

* l'Abbé Brueys.

« Je n'ai donc fait cet avertissement
» que par une espéce de reconnoissance,
» Térence m'a fourni le sujet, les princi-
» paux ornemens, & les plus beaux en-
» droits de cette Comédie pour les vers,
» & pour la conduite, on y trouveroit
» beaucoup plus de défauts, sans les
» corrections de quelques personnes
» dont

» dont le mérite est universellement » honoré; je tairai leurs noms par » respect, bien que ce soit avec quel- » que sorte de répugnance; au moins » m'est-il permis de déclarer que je leur » dois la meilleure, & la plus saine par- » tie de ce que je ne dois pas à Térence. 1654.

Malgré le peu de goût & de connoissance du Théatre, que M. de la Fontaine a montré dans cette Comédie, il faut cependant convenir que la versification en est marquée au coin d'un Maître; on y trouve même quelquefois des traits, qui font connoître l'Auteur des inimitables fables qu'il composa depuis. En voici un exemple.

ACTE V. SCENE III.

Riottes entre Amans, sont jeux pour la plûpart,
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modele,
Un mot les met au champs, demi mot les rappelle.

LA FONTAINE.

« JEAN DE LA FONTAINE naquit à » Château-Thiery le 8. Juillet 1621. de » Jean de la Fontaine, (ancien Bour- » geois de Château-Thiery) Maître des » Eaux & Forests, (de ce Duché) & de » Françoise Pidoux, fille du Bailly de » Coulommiers. On croit qu'il fit ses » premieres études à Rheims, Ville

Vie de M. de la Fontaine, à la tête de ses Contes, édition de 1743.

1654. » qu'il a toujours extrêmement chérie.
» (a) A l'âge de dix-neuf ans, il entra
» chez les Peres de l'Oratoire, qu'il
» quitta dix-huit mois après.

Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. par M. l'Abbé d'Olivet, article de M. de la Fontaine.

« Il étudia sous des Maîtres de Campagne, qui ne lui enseignerent que du latin, & il avoit déja vingt-deux ans, qu'il ne se portoit encore à rien, lorsqu'un Officier, qui étoit à Château-Thiery en quartier d'hyver, lut devant lui par occasion & avec emphase, cette ode de Malherbe. »

Que direz-vous, races futures,
Si quelquesfois un vrai discours,
Vous récite les avantures,
De nos abominables jours.

« Il écouta cette ode avec des transports mécaniques de joie, d'admiration, & d'étonnement. Ce qu'éprouveroit un homme né avec de

(a) Le conte intitulé *les Rhemois*, fournit une preuve du souvenir de la Fontaine pour cette Ville : voici comme il commence ce conte,

Il n'est cité que je préfére à Rèims ;
C'est l'ornement, & l'honneur de la France :
Car sans compter l'Ampoulle & les bons vins,
Charmans objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi,
Tours, ni Portaux ; mais gentilles Gauloises ;
Ayant trouvé telle de nos Rhémoises,
Friande assez pour la bouche d'un Roy.

1654.

» grandes dispositions pour la musique, » & qui après avoir été nourri au fond » d'un bois, viendroit tout d'un coup » à entendre un clavesin bien touché, » c'est l'impression que l'harmonie poë- » tique fit sur l'oreille de M. de la Fon- » taine, il se mit aussitôt à lire Mal- » herbe, & s'y attacha de telle sorte, » qu'après avoir passé les nuits à l'ap- » prendre par cœur, il alloit le jour le » déclamer dans les bois. Il ne tarda » pas à vouloir l'imiter, & ses essais de » versifications, comme il nous l'ap- » prend lui-même, * furent dans le » goût de Malherbe. »

* Dans son Epître à M. Huet, en lui envoyant un Quintillien de Toscanella.

Je pris certain Auteur, autrefois pour mon
maître,
Il pensa me gâter, à la fin grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la
France,
Estimoit dans ses vers, le tour, & la ca-
dance
Qui ne les eut prisés? j'en demeurai ravi,
Mais ces trais ont perdu quiconque la suivi.

« Un de ses parens, nommé Pintrel, » homme de bon sens, & qui n'étoit » pas ignorant, lui fit comprendre que » pour se former, il ne devoit pas se

1654. » borner à nos Poëtes François : qu'il » devoit lire, & lire sans cesse Horace, » Virgile, & Térence, il se rendit à ce » sage conseil. Il trouva que la ma- » niere des Latins étoit plus naturelle, » plus simple, moins chargée d'orne- » mens ambitieux, & que par consé- » quent Malherbe (je ne le dis qu'après » M. de la Fontaine) pêchoit pour être » trop beau, ou plutôt trop embelli. » Tout ce qui tendoit à une plus grande » naïveté, mais naïveté noble & ingé- » nieuse, flattoit son penchant. »

Vie de la Fontaine, à la tête de ses Contes, édition de 1743.

« Nourri de cette lecture, La Fon- » taine passa à celle des Auteurs Fran- » çois & Italiens ; il fit ses délices de » Rabelais (a), de Marot & d'Urfé : le

* M. l'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

(a) Rabelais, que M. Despreaux appelloit, *La raison habillée en masque*, fut encore un de ses Auteurs favoris. Il l'admiroit follement : car tout le monde a entendu raconter là-dessus, une extravagante saillie, dont M. de Valincourt fut témoin, étant chez M. Despreaux, avec M. Racine, Boileau le Docteur, & quelques autres personnes ; on y parloit fort de S. Augustin : La Fontaine écoutoit avec cette stupidité qui étoit ordinairement peinte sur son visage : enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, & demanda d'un grand sérieux au Docteur, s'il croyoit que S. Augustin eut eu plus d'esprit que Rabelais. ? Le Docteur l'ayant regardé depuis la tête jusques aux pieds, lui dit pour toute réponse. *Prenez garde, Monsieur de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers* ; & cela étoit vrai en effet.

» premier le divertissoit par son bur- 1654.
» lesque enjouement ; il choisit le se-
» cond pour son modéle en fait de stile,
» comme celui qui avoit attrapé le vrai
» tour du genre naïf, il tiroit de l'Aſ-
» trée de d'Urfé ces images champê-
» tres, qui lui sont si familieres. L'A-
» rioste & Bocace, où il a puisé la ma-
» tiere de bien des Contes, étoient
» encore au nombre de ses Auteurs fa-
» voris. Mais ce qu'on ne s'imagineroit
» pas, il faisoit ses délices de Platon,
» & de Plutarque ; j'ai tenu les éxem-
» plaires qu'il en avoit, ils sont notés
» de sa main à chaque page, & j'ai pris
» garde que la plûpart de ses notes
» étoient des maximes de morale, ou
» de politique, qu'il a semées dans ses
» Fables.

M. l'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

» Pour les trais de Phisique qu'il y a
» placées, aussi bien que dans son
» Poëme du *Quinquina*, il les devoit
» moins aux livres, qu'à ses entretiens
» avec Bernier le Gassendiste, qui lo-
» geoit comme lui chez Madame de la
» Sabliere.

» Quoique toutes sortes de liens fuſ-
» sent contraires au goût de la Fon-
» taine, & que le mariage en par-
» ticulier dût lui paroître un engage-

Vie de la Fontaine, à la tête de ses Contes, édition de 1743.

1654. » ment bien pénible, il s'y détermina » par complaisance pour ses parens, & » il se laissa marier. On lui fit épouser » Marie Héricard, fille d'un Lieutenant-Général de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut » toujours l'ami; sa femme avoit de la » beauté, & un esprit supérieur, qui » la rendoit estimable aux yeux même » de son mari, il ne composoit aucun » Ouvrage qu'il ne la consultât (a). Cependant son goût pour la Capitale du » Royaume, & son éloignement pour » tout ce qui sentoit la gêne, ne lui » permirent pas de vivre longtemps en » ménage. La fameuse Duchesse de » Bouillon, niéce du Cardinal Mazarin, ayant été éxilée à Château-Thiery, voulut connoître la Fontaine. » On le lui présenta, & il en fut goûté;

(a) M. l'Abbé d'Olivet peint un peu autrement Madame de la Fontaine. « On lui donna une femme qui ne manquoit ni d'esprit, ni de beauté, mais qui pour l'humeur tenoit fort de cette Madame Honesta, qu'il dépeint dans sa » nouvelle de Belphégor. Aussi ne trouvoit-il » d'autre secret que celui de Belphégor; pour » vivre en paix, je veux dire qu'il s'éloignoit de » sa femme le plus souvent, & pour le plus » longtemps qu'il pouvoit, mais sans aigreur » & sans bruit; quand il se voyoit poussé à bout, » il prenoit doucement le parti de s'en venir seul » à Paris. »

1654.

» comme elle avoit l'esprit badin &
» enjoué, elle l'engagea à composer
» des Piéces dans le genre qui la flat-
» toit le plus. Telle fut, dit-on, l'ori-
» gine des Contes. Rappellée à Paris,
» elle y amena la Fontaine, qui trou-
» va dans cette Ville un de ses parens
» nommé Jannart, Substitut & favori
» de M. Fouquet. Cette rencontre at-
» tacha naturellement le Poëte à M.
» Fouquet, qui lui fit une pension.
» La Fontaine lui présentoit chaque
» quartier son reçû, qui consistoit en
» une Piéce de vers; on a conservé ces
» quittances poëtiques, dans l'édition
» trop ample de ses Œuvres posthumes.

» Jannart ayant été enveloppé dans
» la disgrace de M. Fouquet, il fut
» éxilé à Limoges, où la Fontaine le
» suivit. Il nous a laissé la relation de
» ce Voyage, en douze lettres écrites
» à sa femme. De retour de Limoges,
» d'où Jannart fut bientôt rappellé,
» La Fontaine entra chez la célebre
» Henriette d'Angleterre, premiere
» femme de Monsieur, en qualité de
» Gentilhomme. La mort précipitée de
» cette Princesse, fit évanouir les gran-
» des espérances de fortune, dont d'au-
» tres à sa place se seroient flatés.

1654.

M. l'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

» A la vérité, ses Poësies lui eurent » bientôt acquis de généreux protec- » teurs, il reçut en divers temps plu- » sieurs gratifications de Messieurs de » Vendôme, de M. le Prince de Conti, » (de Mesdames de Bouillon & de Ma- » zarin); mais tout cela venoit de loin » en loin, & il auroit eu besoin d'au- » tres fonds plus surs, & plus abon- » dans, s'il avoit longtems continué à » être son économe. Heureusement, » Madame de la Sabliere le délivra de » tout soin domestique en le retirant » chez elle; c'étoit une Dame d'un » rare mérite, & dont l'esprit avoit » *beauté* * *d'homme avec grace de fem-* » *me*. Elle se plaisoit à la Poësie, & » plus encore à la Philosophie, mais » sans ostentation. Ce fut pour elle » que Bernier fit l'abrégé de Gassendi. » La Fontaine demeura chez elle près » de vingt ans. Elle pourvoyoit géné- » ralement à tous ses besoins, persua- » dée qu'il n'étoit guéres capable d'y » pourvoir lui-même.

* La Fontaine, Fable XV. Livre XII.

» Un jour qu'elle avoit congédié » tous ses Domestiques à la fois: *Je n'ai* » *gardé avec moi*, dit-elle, *que mes* » *trois animaux, mon chien, mon* » *chat, & La Fontaine*.

» Joignons

« Joignons à ce mot-là, celui de » Madame de Bouillon : comme l'arbre » qui porte des pommes est appellé » Pommier. Elle disoit de M. de la Fon- » taine, *c'est un Fablier*, pour dire que » ses fables naissoient d'elles-mêmes » dans son cerveau, & s'y trouvoient » faites sans méditation de sa part, » ainsi que les pommes sur le pommier. 1654.

» Attaché à Paris par les agrémens » qu'il y trouvoit, & par ses liaisons » avec tous les beaux esprits de son sié- » cle, il alloit néanmoins tous les ans au » mois de Septembre, rendre visite à » sa femme, & il menoit avec lui Ra- » cine, Despréaux, Chapelle, ou quel- » ques autres Ecrivains de ce nom. » Mais comme il ne vouloit pas que » ces visites fussent stériles pour lui, il » vendoit à chaque voyage, quelque » portion de son bien, qui se trouva » entierement dissipé, autant par sa » négligence, que par sa prodigalité. » Il ne passa jamais de bail de maison, » & il ne renouvella jamais celui d'une » Ferme ; sa femme qui ne s'enten- » doit pas mieux à faire valoir leurs » terres, contribua beaucoup à la » perte d'un patrimoine assez consi- » dérable, dont une partie tomba

Vie de la Fontaine, à la tête de ses Contes, édition de 1743.

1654.

Mémoire pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, de la République des Lettres, par le Pere Niceron, Tome XXVIII. p. 314. & suivantes.

» par usurpation, dans des mains étran-
» geres.

» Après la mort de M. Colbert, M. » de la Fontaine fut sur les rangs pour » lui succéder dans l'Académie Fran- » çoise ; la plûpart des Académiciens le » souhaitoient à cause de son rare génie, » & de sa grande réputation ; mais » quelques-uns jugeoient, qu'ayant » fait & publié des Poësies, où il avoit » franchi les bornes de la pudeur, il ne » devoit pas être admis dans une Com- » pagnie, qui met la vertu au-dessus » des talens, & qui compte parmi ses » membres beaucoup de Prélats ; cette » considération n'empêcha pas qu'il » n'eut, lorsqu'on procéda à l'élection, » seize voix contre sept ; cet avantage » ne produisit rien en sa faveur, parce » que le parti qui lui étoit contraire, » se hâta de prévenir le Roy, & d'in- » terresser sa Religion.

» Pendant que les ordres du Roy se » faisoient attendre, M. de la Fontaine » qui avoit le succès de cette affaire » fort à cœur, lui présenta une bala- » de, dont le refrain étoit :

L'événement ne peut m'être qu'heureux.

» Et dans l'envoi, dont il pria Mada-

» me de Thiange, de faire la lecture [redacted]
» & le commentaire au Roy, il dit à 1654.
» ce Prince :

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes Muses inquiétes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes.
Si je défere aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes ;
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

» Mais ce ne fut point-là ce qui dé-» termina le Roy, ou du moins il ne » s'expliqua que lorsqu'on eut nommé » M. Despréaux à une autre place qui » vaquoit ; un député de l'Académie » lui en ayant alors rendu compte, » il répondit que le choix que l'on » avoit fait de M. Despréaux, lui étoit » très-agréable, & seroit généralement » approuvé ; vous pouvez, ajouta-t-il, » recevoir incessamment la Fontaine, » il a promis d'être sage. (M. de la » Fontaine fut reçu, & fit son discours » de remerciment à l'Académie Fran-» çoise le 2. Mai 1684.) Il me reste à » dire un mot de sa conversion. Je » m'en fis instruire éxactement par le

M. l'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

» Pere Pouget, (Prêtre de l'Oratoire)
1654. » qui en avoit été le Ministre......
» J'avois gardé sa lettre pour la placer
» au bout de cet article ; mais à sa
» mort, ceux qui en trouverent la
» minute parmi ses papiers, la firent
» imprimer dans les *Mémoires de Littérature & d'Histoire* ; de sorte
» qu'aujourd'hui cette lettre ayant été
» vue de tout le monde, il me suffit
» d'en rappeller ici la substance. On y
» voit que vers la fin de l'année 1692.
» * La Fontaine étant attaqué d'une
» grande maladie ; le Vicaire de la Paroisse, (c'étoit le Pere Pouget lui-
» même) alla le visiter, & fit d'abord
» tomber le discours sur les preuves de
» la Religion. Jamais la Fontaine n'a-
» voit été impie par principe : mais il
» avoit vécu dans une prodigieuse in-
» dolence sur la Religion, comme sur
» le reste. *Je me suis mis*, dit-il, au
» Pere Poujet, *depuis peu à lire le*
» *Nouveau Testament, je vous assure*,
» *ajouta-t-il, que c'est un fort bon*
» *Livre, par ma foi, c'est un bon*
» *Livre : mais il y a un article sur*
» *lequel je ne suis pas rendu, c'est*
» *celui de l'Eternité des peines : je ne*
» *comprends pas*, dit-il, *comment cette*

* Vers le milieu du mois de Décembre.

» *Eternité peut s'accorder avec la bon-* 1654.
» *téde Dieu.* Je ne rapporterai point
» les réponses du Pere Pouget, ni tout
» ce qu'il fit durant plus de six semai-
» nes pour toucher le cœur de son pé-
» nitent. Telle fut en un mot l'impres-
» sion de la grace, que M. de la Fon-
» taine vint à se confesser générale-
» ment de toute sa vie, avec la com-
» ponction la plus vive, que prêt à
» recevoir le Saint Viatique, il détesta
» ses Contes, les larmes aux yeux, &
» fit amende honorable devant Mes-
» sieurs de l'Académie, qu'il avoit prié
» de se rendre chez lui, par députés,
» pour être témoins de ses dispositions
» présentes; protestant que s'il reve-
» noit en santé, il n'employeroit son
» talent pour la Poësie qu'à écrire sur
» des matieres pieuses; & qu'il étoit
» résolu à passer le reste de sa vie, au-
» tant que ses forces lui permettroient,
» dans l'éxercice de la pénitence.

» Une particularité dont le Pere
» Pouget ne fait pas mention dans sa
» lettre, mais qu'il m'a contée, & qui
» montre admirablement bien l'idée
» qu'on avoit de M. de la Fontaine,
» c'est que la Garde qui étoit auprès
» de lui, voyant avec quel zéle, on

» l'exhortoit à la pénitence, dit un
1654. » jour au Pere Pouget : *Hé! ne le tour-*
» *mentez pas tant, il est plus bête que*
» *méchant* ; & une autrefois, *Dieu*
» *n'aura jamais le courage de le dam-*
» *ner*.

» Je ne dois pas oublier que M. le
» Duc Bourgogne, le même jour qu'il
» apprit que la Fontaine avoit reçu le
» Saint Viatique, lui envoya une
» bource de cinquante Louis. Il lui fai-
» soit souvent de semblables gratifica-
» tions, sans quoi apparemment la Fon-
» taine se fut transplanté en Angleterre,
» car Madame de la Sabliere étant mor-
» te, il fut invité par M. de S. Evremond
» à s'y retirer; & quelques Milords s'o-
» bligerent de pourvoir à ses besoins.
» Mais les bienfaits de M. le Duc de
» Bourgogne épargnerent à la France,
» la douleur de perdre un si excellent
» homme, & la honte de ne l'avoir pas
» arrêté par de foibles secours.

» Après sa conversion, il vécut, ou
» plutôt languit encore deux ans, il les
» passa chez Madame d'Hervart, où il
» trouva la même Hospitalité, les mê-
» mes douceurs, dont il avoit joui chez
» Madame de la Sabliere. Il entreprit
» de traduire les Hymnes de l'Eglise,

1654.

» mais il n'alla pas loin ; car les reme-
» des qu'on lui avoit fait prendre dans
» le cours de sa maladie, l'ayant fort
» échauffé, il voulut essayer d'une Ti-
» sane rafraîchissante, qui acheva d'é-
» teindre son feu Poëtique, & qui vrai-
» semblablement avança la fin de ses
» jours, plus il sentit diminuer ses for-
» ces, plus il redoubla ses ferveurs, &
» ses austérités. J'ai vû entre les mains
» de son ami, M. de Maucroix, le cilice
» dont il se trouva couvert, lorsqu'on
» le deshabilla pour le mettre au lit
» de la mort. Vrai dans sa pénitence,
» comme dans tout le reste de sa con-
» duite, & n'ayant jamais songé à
» tromper en rien, ni Dieu, ni les
» hommes.

» Il mourut à Paris, (le 31. Mars
» 1695. âgé de 73. ans) rue Platriere,
» (sous la Paroisse de Saint Eustache)
» & fut enterré dans le Cimetiere de
» Saint Joseph, à l'endroit même où
» Moliere avoit été mis vingt-deux ans
» auparavant.

Il s'étoit fait lui-même son épitaphe,
» long-temps avant sa mort ; comme
» elle représente assez bien son carac-
» tere, il ne faut pas l'oublier ; la
» voici.

1654. Jean s'en alla comme il étoit venu ;
Le Pere Niceron, Tome XXVIII. Mangea son fond, après son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire :
Quant à son temps, bien sçut le dispenser,
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'un à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Vie de la Fontaine.

» La postérité de la Fontaine subsiste encore aujourd'hui ; le fils qu'il avoit eu de Marie Héricard en 1660. (a) est mort en 1722. & a laissé un fils & trois filles. La famille jouit d'un privilége honorable pour la mémoire du Poëte, & pour celle du Magistrat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant été inquiétée après la mort de son mari pour le payement de quelques charges publiques, M. d'Armenonville, alors Intendant de Soissons, écrivit à son Subdélégué, qu'il vouloit que la fa-

(1) Même vie de la Fontaine.

(2) Le Pere Niceron dans l'Ouvrage ci-dessus cité, parle autrement du fils de M. de la Fontaine :

» (1) (a) M. de la Fontaine eut un fils en 1660. » qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. A l'âge » de quatorze ans, il le mit entre les mains de M. de » Harlay, depuis Premier Président, & lui recom» manda son éducation & sa fortune. (2) On rappor» te que la Fontaine se rendit un jour dans une mai» son où devoit venir son fils, qu'il n'avoit pas vû » depuis long-temps. Il ne le reconnut point ; & té» moigna cependant à la Compagnie qu'il lui trou» voit de l'esprit & du goût : quand on lui eut dit » que c'étoit son fils, il répondit tranquillement, » *ah j'en suis bien aise*.

» mille de la Fontaine fut éxempte à » l'avenir de toute taxe, & de toute » imposition ; tous les Intendans de » Soissons se sont fait depuis un hon- » neur de confirmer cette grace, & les » descendans de notre Poëte conser- » vent précieusement la lettre de Mon- » sieur d'Armenonville, aussi glorieuse » pour le Magistrat, qui protégeoit » les Lettres, que pour le Poëte qui » l'occasionna.

1654.

Voici ses propres termes : « Il a laissé » un fils qui a » été l'héritier de sa » pauvreté, » sans l'être » de ses talens, & » qu'on vit » quelque » te r ps sim- » ple Com- » m s dans la » Ville de » Troyes. »

* » Jamais homme ne fut plus sim- » ple que M. de la Fontaine, mais de » cette simplicité ingénue, qui est le » partage de l'enfance : disons mieux, » ce fut un enfant toute sa vie ; un » enfant est naïf, crédule, facile, sans » ambition, sans fiel ; il n'est point » touché des richesses, il n'est pas ca- » pable de s'attacher long-temps au » même objet ; il ne cherche que le » plaisir, ou plûtôt l'amusement, & » pour ce qui est de ses mœurs, il se laisse » guider par une sombre lumiere, qui » lui découvre en partie la loi naturel- » le ; voilà trait pour trait ce qu'a été » M. de la Fontaine.

* M. L'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

» Rarement il commençoit la con- » versation, & même pour l'ordinaire, » il y étoit si distrait, qu'il ne sçavoit

1654\. » ce que disoient les autres, il rêvoit à » toute autre chose, sans qu'il eut pu » dire à quoi il rêvoit; si pourtant il » se trouvoit entre amis, & que le dis» cours vint à s'animer par quelque » agréable dispute, sur-tout à table, » alors il s'échauffoit véritablement, » ses yeux s'allumoient, c'étoit la Fon» taine en personne, & non pas un » fantôme revêtu de sa figure. (a)

» On ne tiroit rien de lui dans un » tête à tête, à moins que le discours » ne roulât sur quelque chose de sé» rieux & d'interressant pour celui qui » parloit. Si des personnes dans l'afflic» tion & dans le doute, s'avisoient de » le consulter, non-seulement il écou» toit avec une grande attention, mais » je le sçais des gens qui l'ont éprouvé, » il s'attendrissoit, il cherchoit des expé» diens, il en trouvoit, & cet idiot, qui » de sa vie n'a fait à propos une démar» che pour lui, donnoit les meilleurs » conseils du monde.

M. L'Abbé d'Olivet, article de la Fontaine.

« (a) A sa physionomie, du moins on n'eut pas » deviné ses talens. Un sourire niais, un air lourd : des » yeux presque toujours éteints, nulle contenance. » Rigault, & de Troy, l'ont peint au naturel, mais » l'estampe que nous en avons dans *Les Hommes Il*» *lustres* de Perault, le flatte un peu. »

Une chose qu'on ne croiroit pas de lui, & qui est pourtant très-vraie, c'est que dans ses conversations, il ne laissoit rien échaper de libre, ni d'équivoque; quantité de gens l'agaçoient, dans l'espérance de lui entendre faire des contes semblables à ceux qu'il a rimés : il étoit sourd & muet sur ces matieres : toujours plein de respect pour les femmes, donnant de grandes louanges à celles qui avoient de la raison, & ne témoignant jamais de mépris à celles qui en manquoient. 1654.

« Autant qu'il étoit sincere dans ses » discours, autant étoit-il facile à croire » tout ce qu'on lui disoit, témoin son » avanture avec un nommé Poignan, » ancien Capitaine de Dragons, retiré » à Château-Thiery. Tout le temps que » ce Poignan n'étoit pas au cabaret, il » le passoit auprès de Madame de la » Fontaine, qui étoit comme j'ai déja » dit, une Madame honesta.

D'un orgueil extrême,
Et d'autant plus que de quelque vertu,
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

» Poignan de son côté n'étoit point » du tout galant. On en fit cependant » de mauvais rapports à M. de la

1654. » Fontaine, & on lui dit qu'il étoit
» deshonnoré, s'il ne se battoit contre
» Poignan. Il le crut; un jour d'été à
» quatre heures du matin, il va chez
» lui, le presse de s'habiller, & de
» le suivre avec son épée, Poignan
» le suit sans sçavoir où, ni pourquoi;
» quand ils furent hors de la Ville, la
» Fontaine lui dit, *je veux me battre*
» *contre toi, on me l'a conseillé*, &
» après lui en avoir expliqué le sujet,
» il mit l'épée à la main, Poignan tire
» à l'instant la sienne, & d'un coup
» ayant fait sauter celle de la Fontaine
» à dix pas, il le ramena chez lui, où la
» réconciliation se fit en déjeunant.

» Après avoir considéré l'homme,
» considérons présentement le Poëte:
» tous les Ouvrages de M. de la Fon-
» taine ne sont pas d'un prix égal. Il
» nous en découvre lui-même la raison,
» c'est qu'il a voulu essayer trop de
» genres différents, *je m'avoue*, dit-il,

Papillon du Parnasse, & semblable aux
Abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légere, & vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en
objet,

1654.

A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire,
J'irois plus haut peut-être, au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul, j'avois usé mes jours,
Mais quoi ! je suis volage en vers, comme en amours.

» Voilà en effet tout ce qu'on peut » dire sur ce sujet, le même esprit qui » présidoit à sa conduite, présidoit à » ses compositions, esprit simple, in- » génu, sensé, galant, mais incons- » tant, distrait, paresseux ; il ne mit » pas toujours la derniere main à un » Ouvrage, mais jusques aux mor- » ceaux qu'il a le plus négligés, jusques » à ses moindres ébauches ; tout décele » en lui un grand Maître, & qui est, » à divers égards, véritablement ori- » ginal. Aussi est-il regardé par tous les » gens de goût, comme l'un de nos » cinq ou six Poëtes, pour qui le temps » aura du respect ; & dans les Ouvra- » ges desquels on cherchera les débris » de notre langue, si jamais elle vient » à périr.

» Un jour Moliere soupoit avec » Racine, Despréaux, la Fontaine, & » Descoteaux, fameux joueur de flutte,

» La Fontaine étoit ce jour-là, encore
1654. » plus qu'à son ordinaire, plongé dans » des distractions. Racine & Despréaux, » pour le tirer de sa létargie, se mi- » rent à le railler, & si vivement qu'à » la fin, Moliere trouva que c'étoit » passer les bornes. Au sortir de ta- » ble, il poussa Descoteaux dans l'em- » brasure d'une fenêtre, & lui parlant » de l'abondance du cœur : *Nos beaux* » *esprits*, dit-il, *ont beau se trémousser*, » *ils n'effaceront pas le bon homme.*

» M. L'Abbé de Clérembault ayant » été reçu à la place de M. la Fontaine, » prononça le 3. Juin 1695. son dis- » cours de remerciment, où il parla » ainsi de celui auquel il succédoit.

» Comment vous faire oublier cet » homme incomparable, dont la sim- » plicité, & la douceur étoient encore » plus estimables, que l'esprit & la ca- » pacité. Cet homme singulier qui » n'ayant jamais compté les biens de » la fortune parmi les véritables biens, » sçut avec ce tour naïf, & ingénieux » qui lui étoit si propre, élever jusques » au sublime les choses les plus abjec- » tes de la nature, sans néanmoins leur » faire perdre leur caractere. Génie seul » semblable à lui-même, qui surpassant

» ses modéles, avoit saisi l'air original
» avec tant d'avantage, & d'une ma- 1654.
» niere inimitable aux siécles suivans.

M. de Voltaire, dans son *Temple du Goût*, parle ainsi de la Fontaine.

Toi, la Fontaine, Auteur charmant,
Qui bravant, & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avoit que plus d'agrément.
Dis-nous quel est ton sentiment,
Eclaire notre jugement,
Sur tes Contes, & sur tes Fables ?

» La Fontaine qui avoit conservé
» la naïveté de son caractere, & qui,
» dans le Temple du Goût, joignoit un
» sentiment éclairé à cet heureux &
« singulier instinct qui l'inspiroit pen-
» dant sa vie, retranchoit quelques-
» unes de ses Fables, mais en très-pe-
» tite quantité. Il accourcissoit presque
» tous ses Contes, & déchiroit les trois
» quarts d'un Recueil d'Œuvres posthu-
» mes, imprimées par ces Editeurs,
» qui vivent des sotises des morts.

». M. de la Fontaine étoit né certai-
» nement avec beaucoup de génie pour
» la Poësie, mais son talent étoit pour
» les Contes, & encore plus pour les
» Fables, qu'il a traitées avec une éru-

Réfléxions critiques sur la Poësie & sur la Peinture, par M. l'Abbé du Bos, T. II. p. 71 & 72.

1654. » dition enjouée, dont ce genre d'écrire » ne paroissoit pas susceptible. Quand » la Fontaine voulut faire des Comé» dies, le sifflet du parterre demeura » le plus fort. Chaque genre de Poësie » demande un talent particulier, & la » nature ne sçauroit guére donner un » talent éminent à un homme, que ce » ne soit à l'exclusion des autrres ta» lents ; ainsi, loin d'être surpris que » M. de la Fontaine ait fait de mau» vaises Comédies, il faudroit s'éton» ner s'il en avoit fait d'excellentes. »

Ce jugement de M. l'Abbé du Bos, sur le talent de M. de la Fontaine, est juste en général, mais ce qu'il assure au sujet des Comédies, que ce fameux Poëte donna au Théatre François, *qui*, ajoute-t-il, *éprouverent le sifflet du parterre*, n'est pas éxact ; il se peut que la Comédie de l'Eunuque ait ressenti cette disgrace, mais celles qu'il donna dans la suite eurent une réussite assez marquée ; & même on peut dire qu'un autre, que M. de la Fontaine, auroit obtenu quelque réputation par ces Ouvrages. En voici le Catalogue Chronologique.

L'Eunuque, Comédie en cinq Actes & en vers, 1654.

Ragotin

RAGOTIN *ou* LE ROMAN COMIQUE, Comédie en cinq Actes & en vers, 21. Avril 1684. 1654.

LE FLORENTIN, Comédie en un Acte & en vers, 23. Juillet 1685.

LA COUPE ENCHANTÉE, Comédie en un Acte & en Prose, 16. Juillet 1688.

LE VEAU PERDU, petite Comédie non imprimée, 22. Août 1689.

JE VOUS PRENDS SANS VERT, Comédie en un Acte & en vers, premier Mai 1693.

On donne cette derniere Comédie à M. de la Fontaine, & à la vérité on y trouve son stile en partie, mais si ce fait est vrai, il faut en supposer un autre, qui est que cette Piéce étoit entre les mains des Comédiens, & qu'ils la représenterent sans la participation de l'Auteur; car à la fin de l'année 1692. « M. de la Fontaine étant tombé malade, & se disposant à faire une confession générale de toute sa vie, jetta au feu une Piére de Théatre qu'il se disposoit à faire représenter. » Et en effet, étant revenu de cette maladie, il ne travailla plus que sur des sujets pieux.

Le Pere Niceron, Tome XXVIII.

1654. # LA BELLE PLAIDEUSE,

Comédie de Monsieur l'Abbé de BOISROBERT.

ERgaste, fils d'Amidor, riche, mais extrêmement avare, est passionnément amoureux de Corine, fille d'Argine, qui plaide pour une grosse succession, & qui faute d'argent ne peut faire finir ce procès. Ergaste lui en cherche de tous côtés, & enfin un Notaire, nommé Barquet, vient lui annoncer qu'il a trouvé la somme qu'il cherche, mais à un très-gros intérêt. Ergaste qui brule de rendre service à la mere de sa Maîtresse, accepte la proposition, de sorte qu'il n'est plus question que de le mettre aux mains avec l'Usurier.

BARQUET.

Il sort de mon étude,
Parlez-lui.

ERGASTE.

Quoi? c'est-la celui qui fait le prêt?

BARQUET.

Oui, Monsieur,

AMIDOR.

(*à Barquet.*) Quoi? c'est-là ce payeur d'intérêt?

1654.

(*à son fils.*)

Quoi! c'est donc toi, méchant, filou, traîne potence,

C'est en vain que son œil évite ma présence:

Je t'ay vû.

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux,

Mon pere? & qui paroît le plus sot de nous deux? &c.

Ce coup manqué, il est question de faire ressource d'un autre côté. Filipin, Valet d'Ergaste, vient annoncer à son Maître un homme qui veut bien lui prêter quinze mille francs.

FILIPIN.

Mais.....

ERGASTE.

Quoi? Mais? ne fais point ici de préambule. Parle.

FILIPIN.

Mais le Préteur me paroît ridicule.

ERGASTE.

Comment.

FILIPIN.

A votre pere il feroit des leçons,

Têtebleu qu'il en sçait, & qu'il fait de façons;

C'est le fesse Matthieu le plus franc que je sçache:

J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache?

1654. Il veut bien vous fournir les quinze mille francs,
Mais, Monsieur, les deniers ne sont pas tous comptans;
Admirez le caprice injuste de cet homme!
Ençor qu'au denier douze il préte cette somme,
Sur bonne caution; il n'a que mille écus,
Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus.

FILIPIN.

Je ne sçais, si je puis vous le conter sans rire.
Il dit que du Cap-Verd, il lui vient un navire,
Et fournir le surplus de la somme, en Guenons,
En fort beaux Perroquets, en douze gros canons;
Moitié fer, moitié fonte, & qu'on vend à la livre:
Si vous voulèz ainsi, la somme, on vous la livre.

On s'est un peu étendu sur deux Scenes de cette Comédie, qui ont pû donner à Moliere l'idée de deux pareilles dans son Avare, Acte second,

Scene seconde & Scene premiere. 1654.
Le reste de la Piéce qui fait le sujet de cet article, est du plus médiocre. On joue différens tours à Amidor, pere d'Ergaste, pour lui attraper de l'argent. Argine, & Corine sa fille, entrent bassement dans toutes ces fourberies, & paroissent plutôt des avanturieres, que des personnes de condition. A la fin de la Comédie, on vient annoncer à Argine qu'elle a gagné son Procès, & Amidor consent qu'Ergaste épouse Corine.

LE PARASITE,

Comédie de M. TRISTAN.

MAnille, femme d'Alcidor, a perdu depuis vingt ans son mari, & Sillare son jeune fils, qui ont été enlevés par des Corsaires. Elle reste avec sa fille Lucinde, qu'elle destine au Capitan Matamore, mais la fille a donné sécretement son cœur à Lysandre. Ce jeune homme, par le moyen du Parasite Fripe-Sauces, s'introduit dans la maison de Manille, sous le nom de Sillare, & goute ainsi le plaisir d'entretenir sa

Maîtresse en liberté. Le Capitan ap-
1654. prend cette intrigue par l'indiscrétion du Parasite, & veut, pour donner la chasse au faux Sillare, produire un prétendu Alcidor. Il propose la chose à un inconnu qu'il rencontre; cet inconnu n'a pas beaucoup de peine à jouer ce personnage, puisque c'est Alcidor même, qui parvient enfin à se faire reconnoître. Cette reconnoissance est fatale à Lysandre, sa fourbe est découverte, Alcidor certifie la mort de Sillare, & fait mettre cet imposteur en prison; d'un autre côté, Lucile, Prevôt de la Maréchaussée, & pere de Lysandre, mécontent de la conduite de son fils, vient avec une bande d'Archers, pour l'enlever de la maison de Manille. On lui dit que ce jeune homme a voulu suborner la fille d'Alcidor, & qu'il est à la Conciergerie. Lucile, craignant pour son fils, consent à son mariage avec Lucinde, & Alcidor, pere de cette derniere, ne s'y oppose plus, dès qu'il connoît la naissance & le bien de Lysandre. La Piéce est terminée par ce mariage; le Capitan est chassé, & l'on promet à Fripe-Sauces, qu'il sera nourri & entretenu grassement, le reste de sa vie, aux dépens des nouveaux époux.

1654.

Dans l'Epître qui précéde cette Comédie, que le Poëte adresse à M. le Duc de Chaulnes, il fait assez connoître la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. « Cette production d'esprit, » dit-il, est de si peu de conséquence, » qu'il n'importe guére qu'elle périsse... » Aussi ne vous offrai-je pas cette Co» médie comme une offrande digne » de vous, ni qui soit même digne de » moi.... qui n'avois dessein que de » vous offrir un petit Poëme tout burles» que, & prendre occasion de-là, pour » vous protester que je suis, » &c.

Il s'exprime encore plus clairement dans l'avis qu'il joint sous le nom de l'Imprimeur. « On s'étonnera de voir » une Piéce toute comique comme celle» ci de la production de M. Tristan; » dont nous n'avons guére que des » Piéces graves & sérieuses : mais il y » a des génies capables de s'accommo» der à toutes sortes de sujets, & qui » se relâchent quelquefois à traiter » agréablement les choses les plus po» pulaires, après avoir long-temps tra» vaillé sur des matiéres Héroïques; » enfin je vous puis assurer que cette Co» médie a des agrémens, qui n'ont point » été mal reçus, & qu'elle a eu l'hon-

1654. » neur d'être souvent représentée dans » le Louvre, avec les mêmes applaudissemens qu'elle avoit reçu du Public, » &c.

Nous avouons que nous sommes un peu surpris du bonheur de M. Tristan, d'avoir sçu se faire une telle réputation, & se la conserver dans le temps que M. Corneille avoit atteint le plus haut degré de gloire; ce n'est pas que nous prétendions mépriser la Comédie qui fait le sujet de cet article : malgré son air antique, elle ne laisse pas d'être plaisante, & elle s'est long-temps conservée au Théatre, puisqu'on la représentoit encore en 1682. Ces raisons nous engagent à donner des extraits des endroits les plus remarquables; voici de quelle façon le Capitan entre sur la Scene.

ACTE I. SCENE V.

LE CAPITAN.

Hola, ho! Bourguignon, Champagne, le Picard,
Le Basque, Cascaret,

FRIPE-SAUCES.

Tirons-nous à l'écart;
Voici ce Capitan qui fait trembler la terre,
Et qui parle si haut, qu'il semble d'un tonnerre.

LE

1654.

LE CAPITAN.

Lasd'aller, Triboulet où sont tous mes valets ?

CASCARET, *valet du Capitan.*

Ils sont sur les dégrés de la Cour du Palais. (*a*)

LE CAPITAN.

Je ne suis point servi, toute cette canaille
Se cache au cabaret, ainsi que rats en paille,
Hola ! qu'on vienne à moi ;

CASCARET.

Que vous plaît-il monsieur ?

LE CAPITAN.

Où sont tous ces coquins ; j'enrage de bon cœur.
Ils ne répondent point, lorsque je les appelle.

CASCARET.

Monsieur.

LE CAPITAN.

Je leur romprai quelque jour la cervelle.
Où sont tes Compagnons, qui ne me suivent point ?

CASCARET.

L'un racoutre ses bas ; & l'autre son pourpoint,

(*a*) Pour bien entendre cette plaisanterie, il faut sçavoir que du temps de l'Auteur, les degrés de la Cour du Palais, étoient le lieu où s'assembloient les Valets sans condition, & qui cherchoient des Maîtres.

Et nul n'a des souliers, car votre Seigneurie,
1654. N'a passé de trois mois, par la Savaterie.
Elle y devroit aller.

LE CAPITAN.

Je veux auparavant,
Afin que vous ayez du bon cuir du Levant,
Aller prendre Maroc, Alger, Tunis, Biserte,
Et quelque autre pays, dont j'ai juré la perte,
Et nous aurons alors d'assez bons maroquins,

FRIPE-SAUCES *bas.*

Pour te sangler le nez,

LE CAPITAN.

Pour chausser des coquins.

FRIPE-SAUCES.

S'ils sont durant ce temps à battre la semelle,
Qu'ils se tiennent bien gais, leur attente est fort belle.

CASCARET.

Monsieur, en attendant, irons-nous tous nuds piés,

LE CAPITAN.

Je voudrois que ces gueux fussent extropiés.

Au cinquiéme Acte, ce Capitan sort, jurant de tout exterminer.

1654.
ACTE V.
SCENE IV.

LE CAPITAN.

Je veux faire en éclats, voler cette maison,
Et pour me satisfaire, il faudra que Manille,
Avec son Alcidor, & Lysandre, & sa fille,
Son valet, sa servante, & son chien, & son chat,
Plus haut que les Clochers, fassent un entre-chat,
Et lorsque ma fureur, avec ce coup de foudre,
Aura dans un moment réduit ces corps en poudre;
En portant ma vengeance encore plus avant,
J'irai sous ce débris, pour les souffler au vent,
Les cendres d'Alcidor, iront en Tartarie,
Et celles de Manille, iront en Barbarie,
Les cendres de Lucinde, aux terres du Mogor,
Et celles de Lysandre, au Royaume d'Onor. (a)

(a) Pour avoir le contraste de ces deux Scenes, on n'a qu'à lire la cinquiéme du second Acte, où le Capitan fuit lâchement devant Lysandre. Nous mettons ici un morceau de la Scene sixiéme du second Acte, dans laquelle ce fanfaron ne montre pas plus de cœur devant le bon homme Lucile.

LE CAPITAN.

Dites votre *in manus*, ou bien doublez le pas,

LUCILE.

Monsieur encore un coup, ne vous emportez pas,
Sçavez qui je suis?

1654.

CASCARET.

Celles de Fripe-Sauces ?

LE CAPITAN.

En la Magellanique.

CASCARET.

Et celles de Phénice ?

LE CAPITAN.

En la côte d'Afrique.

CASCARET.

Du chien ?

LE CAPITAN.

Vers le détroit, nommé Bebel-Mandel.

CASCARET.

Et les cendres du chat ?

LE CAPITAN.

S'en iront au b.....

LE CAPITAN.

Une barbe assez salle.

LUCILE,

Et que je suis Prevôt.

LE CAPITAN.

Comment Prevôt de Salle !
Monsieur, excusez-moi, je vous dois tout honneur,
Commandez, s'il vous plaît, à votre serviteur,
Sur cette qualité, j'ai changé de pensée,

LUCILE.

Monsieur, je suis Prevôt d'une Maréchaussée,

LE CAPITAN.

N'importe, j'ai ce titre en vénération,
C'est une qualité dont je crains l'action.

1654.

CASCARET.

C'est pour faire à Paris un merveilleux esclandre :

Mille fils de P.... naîtront de cette cendre,

Vous en avez, je pense, envoyé des milliers,

Au quartier du Marais, & rue aux Gravilliers.

Nous finissons cet extrait par deux morceaux qui nous ont paru en mériter la peine ; Lysandre croyant que Fripe-Sauces le trahit, s'emporte, & veut lui rompre les bras.

LYSANDRE.

ACTE III, SCENE III.

Nul ne m'empêchera de lui casser les os,

De lui rompre les bras, jusques à l'omoplatte,

Et les jambes encore, il sera cul-de-jatte.

Je veux pocher ses yeux, je veux l'essoriller,

Le jetter à vau-l'eau, le bouillir, le griller.

PERIANTE, *ami de Lysandre.*

Et puis après cela, l'envoyer aux Galeres.

FRIPE-SAUCES, *lui présentant une lettre de Lucinde.*

SCENE IV.

Monsieur, sur ce papier, déchargez vos coleres.

LYSANDRE, *après avoir lu.*

Pardon, mon cher ami, de grace embrasse-moi.

FRIPE-SAUCES.

J'ai trop peu d'amitié, de mémoire, & de foi.....

1654.

LYSANDRE.

Excuses des ardeurs, qui n'ont point de pareilles,

FRIPE-SAUCES.

Laissez-là, notre nez, nos yeux & nos oreilles.

LYSANDRE.

Approche, approche-toi,

FRIPE-SAUCES.

Les valets des filoux,
Seroient trop honorés, de s'approcher de vous.

LYSANDRE.

Il faut par des effets, supprimer nos paroles,
Tiens, tiens, pour t'acquitter, voilà quatre pistolles;

FRIPE-SAUCES.

Quoi? pour tant de gros mots? Parlons de sens rassis,
A quatre francs la piéce, il en faudroit bien six.
Il vaut mieux, compenser ces injures atroces.

LYSANDRE.

Nous les compenserons, quand nous ferons les noces.

. . . .

Dis-tu la vérité,

1654.

FRIPE-SAUCES.

Crevez-moi si je ments,
Blessez-moi de cent coups, que le boureau m'acheve,
Mais si je ne ments point, il faut que je me créve:
Il faut que le couteau s'excrimant en ami,
Fasse en la basse-cour la Saint-Barthelemi.
Que tout le poullailler se sente du carnage,
Que l'on défonce un muid, que dans le vin je nage,
Que l'on n'épargne rien, pour me rassasier,
Que je mange mon soul; j'entends jusques au gosier;
Que je ne fasse rien, que sault & que gambades,
Qu'aller au cabaret, qu'aller aux promenades,
Qu'on ne desserve point tant que je mangerai,
Qu'on ne m'éveille point tant que je dormirai.

LYSANDRE.

Tout cela t'est permis, dis-moi donc le mystere,

FRIPE-SAUCES.

Je veux qu'il soit écrit & pardevant Notaire,

1654. De plus, que si par fois, on m'envoye au marché,
Pour le compte, jamais je ne sois recherché:
Quand bien je ferrois la mule.

LYSANDRE.

Oui-da, n'importe.

La cinquiéme Scene du troisiéme Acte, quoique dans le bas comique, est assez plaisante. Lucile, pere de Lysandre, reconnoit ce dernier pour son fils.

LYSANDRE *à Phénice.*

Ce vieux homme sévere,
M'arrête de la sorte, & dit qu'il est mon pere.

PHE'NICE, *vieille servante de Lucile.*

C'est qu'il a la berlue, & quand on devient vieux,
On est de la maniere étrange & lubieux.

LUCILE.

Je n'ai point de berlue, & n'ai point de lubie,

PHE'NICE *à Lysandre.*

Vous, ne le croyez pas.

LUCILE.

Ni n'en eus de ma vie;

1654.

Mais vous parlez vous-même en fille de Berlan.

PHE'NICE.

De Berlan ? parlez mieux, allez vieux Alebran,
Simulacre platré, antiquaille mouvante,
Squellette décharné, sépulture ambulante,
Monopoleur insigne, & maître des larrons,
De qui les coins des yeux semblent des éperons,
Et de qui chaque tempe est creusée en sauciere.
Attend-tu donc ici, la croix & la banniere ?
Monsieur, adieu, bon soir, tire, passe; sans flus,
Abandonnez cet huis, & n'y revenez plus,
Ou sur l'étui chagrin, de ce cerveau malade,
J'irai bientôt verser un pot de marmelade.

LUCILE.

Quel discours, & quel pot ! suis-je au païs des foux ?

PHE'NICE.

C'est un pot à pisser, tout préparé pour vous,
Attendez seulement.

1654.

LES ILLUSTRES ENNEMIS,

Comédie de M. CORNEILLE DE L'ISLE, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

ENrique de Guzman, sur un faux rapport, a fait maltraiter un vieux Gentilhomme de Madrid, appellé Dom Sanche. Alonse de Roxas, ami d'Enrique & de Dom Sanche, pour réparer l'honneur de ce dernier, lui propose le mariage de son ennemi avec Iacinte sa fille. Dom Sanche accepte la proposition, mais il demande à connoître celui qui l'a fait deshonnorer. Alonse, qui sçait l'amour que Dom Lope de Guzman, frere d'Enrique, ressent pour Iacinte, fille de Dom Sanche, croit rendre à Dom Lope un service important, en le chargeant du crime d'Enrique, qui le met en état de posséder Iacinte. Cependant, Dom Alvar, fils de Dom Sanche, qui depuis plusieurs années avoit quitté Madrid, & qu'on croyoit avoir fait naufrage, revient

inopinément ; l'amour le rappelle auprès de Cassandre, sœur de Dom Lope & d'Enrique ; l'entrevue de ces amans est touchante, Cassandre apperçoit Enrique & se sauve ; Enrique qui l'a reconnue veut la suivre, Dom Alvar s'oppose à son dessein, & est forcé de mettre l'épée à la main. Enrique, suivi de trois braves, attaque Dom Alvar, de qui il est blessé considérablement ; Dom Lope, que le hazard conduit au lieu du combat, se range du parti de Dom Alvar, & les braves s'enfuyent. 1654.

ACTE III. SCENE IX.

DOM ALVAR.

Vous fuyez assassins, ce secours vous fait peur.

DOM LOPE.

Laissons-les échaper, quoiqu'indignes de vivre,
Ils ne méritent pas qu'on daigne les poursuivre.

DOM ALVAR.

Cependant je dois tout à ce bras généreux,
Sans vous ma résistance étoit vaine contre eux,
Vous seul par un secours......

DOM LOPE.

Epargnez-moi de grace,
J'ai fait ce que vous-même eussiez fait à ma place.

1654.

DOM ALVAR.

Au moins, j'aurois montré que je sçais mon devoir;
Mais enfin, où vous puis-je entretenir ce soir?
Il faut que je vous quitte, & ma digrace est telle,
Qu'ayant tué d'abord l'auteur de la querelle,
Quoique sa mort soit juste, après sa lâcheté,
Je serois criminel, si j'étois arrêté.

DOM LOPE.

Je ne laisserai pas mon secours inutile;
Ne craignez rien, chez moi, je vous offre un azile:
Allons, & soyez sûr qu'au besoin contre tous,
Je sçaurai vous défendre ou périr avec vous.
Mais sans doute on vous cherche.

DOM ALVAR.

O malheur redoutable,

DOM LOUIS, *Prevôt, suivi de plusieurs Archers.*

Voyez nos soins, Dom Lope à trouver un coupable,
Enrique hélas,

DOM LOPE.

Hé bien?

DOM LOUIS.

vient d'être assassiné.

DOM LOPE.

Enrique !

DOM LOUIS.

Et l'assassin par ici détourné,
Tâchant de garantir sa tête, par sa fuite,
Attire sur ses pas notre juste poursuite.
On l'a vu reculer les armes à la main.

DOM LOPE.

Par votre diligence empêchez son dessein;
Je vais pourvoir au reste.

DOM ALVAR.

Et vous devant la vie,
• Ce n'étoit pas assez......

DOM LOPE.

Brisons-là, je vous prie.
Sçavez-vous qui je suis ?

DOM ALVAR.

C'étoit pour le sçavoir,
Que je vous demandois à vous parler ce soir.

DOM LOPE.

Sçavez-vous contre qui je viens de vous défendre ?

DOM ALVAR.

Non.

DOM LOPE.

Sçavez-vous quel sang vous avez sçû répandre ?

1654.

DOM ALVAR.

Aussi peu ; seulement vous répondrai-je bien,
Que mon cœur sur ce point, ne se reproche rien ;
Mais ne me cachez point un secret qui m'importe,

DOM LOPE.

Dom Lope de Guzman, est le nom que je porte.

DOM ALVAR.

Je connois ce grand nom, & le malheur m'est doux,
Par qui je tiens le jour, d'un homme tel que vous.

DOM LOPE.

Gardez bientôt de prendre un sentiment contraire.

DOM ALVAR.

Pourquoi ?

DOM LOPE.

Si je vous dis que le mort est mon frere,

DOM ALVAR.

Votre frere ?

DOM LOPE.

Oui mon frere, & vous pouvez juger,
Si je puis vous défendre, ayant à le venger.

1654.

DOM ALVAR.

Hé bien, me voici prêt à vous rendre une vie.....

DOM LOPE.

Non je sçais mieux à quoi la gloire me convie.
J'aurois tort contre vous d'oser avec éclat,
Quand je vois qu'on vous cherche, entreprendre un combat,
De peur qu'on vous arrête, allez en diligence,
Mettre dans ce péril, vos jours en assurance.
J'ai soin de votre vie, & l'ose conserver;
Mais sçachez qu'en effet, c'est me la réserver;
Et qu'il n'est point de lieu, quoique vous puissiez faire,
Où sur vous mon devoir n'aille venger mon frere.

Dom Alvar, sensible au service qu'il a reçu de Dom Lope, lui répond qu'il l'évitera, autant qu'il le pourra; c'est ce qui termine le troisiéme Acte. Au quatriéme, Dom Alvar vient trouver Dom Lope, & lui apprend qu'il est obligé de venger son pere d'un affron signalé qu'on lui a fait,

1654. ACTE IV. SCENE II.

DOM ALVAR.

Devenons donc amis, tant que le sang d'un lâche,
De ma gloire obscurcie, ait effacé la tache,
Et que par son trépas mon honneur affermi,
Je puisse mériter d'être votre ennemi.

Dom Lope se prête aux raisons d'honneur de Dom Alvar, & par une marque encore plus sensible de son estime, il l'accepte pour l'accompagner à un rendez-vous qu'on vient lui donner de la part de Iacinte. Dom Alvar se trouve sans le sçavoir dans la maison de Dom Sanche; ce Vieillard survient & reconnoît son fils, (qui est seul en attendant Dom Lope, qui est passé dans la chambre de Iacinte) il lui fait part de l'injure qu'il a reçue. Dom Alvar lui demande le nom de son ennemi, Dom Sanche, sur le rapport d'Alonce, lui nomme D. Lope de Guzman; ce discours ne fait rien perdre à Dom Alvar de sa générosité; il promet à son pere de le venger, & fait sortir Dom Lope, sans lui marquer son ressentiment, mais peu de temps après, il le rejoint, & lui demande raison de l'insulte faite à Dom Sanche. Dom Lope nie la lâcheté qu'on lui impute, mais cependant

cependant il est forcé de mettre l'épée à la main. . .

1654. ACTE V. SCENE V.

DOM SANCHE.

Ah !. mon fils.

DOM ALVAR.

Suspendez de grace votre plainte,
Vous venez condamner ce cœur trop partagé,
Mais je mourrai mon pere, ou vous serez vengé,
Nous pourrons nous revoir ; adieu Dom Lope.

DOM SANCHE.

Arrête,
Un calme heureux, enfin succede à la tempête,
Dom Lope est innocent.

DOM ALVAR.

Je n'en ai point douté,
Le procédé d'un traître a trop de lâcheté,
Mais enfin avec vous ayant part à l'outrage,
Si je n'en sçais l'auteur.

DOM SANCHE.

Tu sçauras davantage,
Puisque le Ciel propice à mon ressentiment,
Au crime qui le cause, a joint le châtiment,
On m'a déja vengé.

DOM ALVAR.

Quel bras l'auroit pû faire ?
Jamais autre qu'un fils ne venge bien un pere.

1654.

DOM LOPE.

Non, mais quand vous sçaurez qui l'avoit outragé,
Peut-être avouerez-vous, qu'il est assez vengé.

DOM SANCHE.

Oui, mon cœur de vengeance assez insatiable,
La trouve toute entiere aux remords du coupable,
Qui blessé par rencontre, & craignant de mourir,
Chez Alonce, à moi-même a pû se découvrir.
Qui l'auroit jamais cru que cette ame si fiere,
Eût pu, jusques au pardon, abaisser sa priere.
Que l'orgueilleux Enrique.....

DOM LOPE.

Après l'avoir nommé,
Quelque juste sujet qui vous tienne animé,
Songez qu'il est mon frere, & m'épargnez la honte....

DOM ALVAR.

Quoi, votre frere ? O Ciel que ta justice est prompte!...

DOM SANCHE.

Il nous le montre en lui.

1654.

DOM ALVAR.

Mais vous ne sçavez pas.
Que le voulant punir, il la fait par mon bras.
Sans sçavoir votre affront, j'en ai tiré vengeance.

DOM SANCHE.

Quoi ? mon fils auroit pu réparer mon offence !

DOM ALVAR.

Dom Lope en est témoin, lui dont l'heureux secours,
S'employa pour ma gloire, & conserva mes jours.
Ah ! si vous connoissiez sa vertu toute entiere.....

DOM LOPE.

Elle offre à votre estime une foible matiere.

DOM SANCHE.

De ce qui s'est passé, j'ai sçu tout le secret;
Et de cette vertu pleinement satisfait,
Ravi qu'à ma vengeance, un fils ait mis obstacle,
Confus de mon erreur, & surpris du miracle,
Je venois l'assurer qu'un regret éternel.....

Cet éclaircissement produit une réconciliation sincere entre ces illustres

Ennemis, qui est suivie du mariage de
1654. Iacinte avec Dom Lope, & de Cassandre avec Dom Alvar.

LES GÉNÉREUX ENNEMIS,

Comédie de M. l'Abbé de BOISROBERT, *représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.*

TImandre, pere de Léonore, surprend dans la chambre de sa fille, Dom Fernand, Comte de Bellefleur. Ce dernier évite le ressentiment de Timandre en se faisant ouvrir la porte de la maison; Timandre écrit à Dom Pedre son fils, qu'il croit à Cascaye, (& qui est à Lisbonne, Ville où se passe la Scene) l'amour occupe Dom Pedre à Lisbonne, il aime Constance, sœur de Dom Fernand, & en est également aimé; le Comte Arnest, frere de Dom Fernand & de Constance, se croyant outragé, par l'amour que Dom Pedre ressent pour sa sœur, vient accompagné de cinq braves, dans le dessein d'assassiner Dom Pedre. Celui-ci

se défend & blesse mortellement le Comte Arnest; Dom Fernand arrive & se joint à D. Pedre, & le débarrasse de ses assassins. Il le fait entrer chez lui, & dans le moment, il apprend que celui à qui il vient de sauver la vie, vient de l'ôter à son frere. Cependant il fait sortir D. Pedre, & suspend sa vengeance jusques à la premiere rencontre. Dom Pedre qui a reçu la lettre de son pere, revient chez Dom Fernand, & après lui avoir montré la lettre de Timandre, il le prie de suspendre son courroux contre lui, jusqu'à ce qu'il ait vengé son pere. Dom Fernand lui accorde non seulement sa demande, mais il l'engage avec lui à un rendez-vous qu'il a avec une personne qu'il aime. Cette personne est Léonore. Dom Pedre se trouve dans la maison de son pere, qui survient dans le moment, que Dom Fernand est enfermé dans la chambre de Léonore, le généreux Dom Pedre s'oppose à la violence de Timandre, & se retire avec Dom Fernand; il quitte ce dernier après lui avoir fait promettre de se battre avec lui dans la journée. Dom Pedre en allant joindre Dom Fernand, est arrêté par des Archers & conduit en pri- 1654.

1654. son. Dom Fernand vient le dégager, & renouvelle sa promesse ; mais il ajoute qu'il ne pourra lui tenir que le lendemain, attendu qu'il est obligé de vuider une autre affaire. Cette affaire est un cartel de la part d'Octavian, Comte Florentin, à qui il a donné un soufflet ; cet Octavian se fait accompagner de dix assassins, & lorsqu'il a joint D. Fernand, les assassins paroissent ; D. Pedre qui a appris la noire trahison d'Octavian se trouve à propos pour secourir Dom Fernand. Octavian est tué de la main de ce dernier, & les complices d'Octavian prennent la fuite. Cet événement termine la querelle de ces Généreux Ennemis. D. Fernand épouse Léonore, & consent que Dom Pedre devienne l'époux de Constance.

L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE,

Ou les Généreux Ennemis, Tragi-Comédie de M. Scarron, représentée sur le Théatre du Marais.

A L'exception des noms des Acteurs, & de l'episode du Comte Octavian : c'est ici le même sujet que

celui des *Généreux Ennemis* de Boisrobert ; mêmes événemens, même principaux Acteurs, & même marche de Piéce. A la fin de cet article, nous dirons les raisons de cette ressemblance, mais nous croyons, avant de parler de ce fait, devoir rapporter ici quelques endroits de la Tragi-Comédie de Scarron. 1654.

Crispin (a), valet de l'Ecolier de Salamanque, a été arrêté avec son Maître, & conduit en prison. Béatris, suivante de Cassandre, Maîtresse de l'Ecolier, vient voir ce dernier, & ensuite elle trouve Crispin.

ACTE IV. SCENE I.

CRISPIN.

Pour te dire le vrai, j'adopte la visite,
Car tu la devois bien à mon rare mérite.

BÉATRIS.

Je venois seulement voir ton maître, & pour toy,
Je ne te croyois pas en la maison du Roy.
Mais comment t'a-t-on pris ?

CRISPIN.

A ce bruit effroyable,
Que l'on a fait la nuit ; à la rumeur de diable,

(a) Voici la premiere Piéce où le personnage de Crispin a été introduit.

1654. Qu'ont fait le fils, le pere & le Comte acharnez,
A trouver mots nouveaux, & se les dire au nez;
J'ai quitté le grabat, & j'ai suivi mon maître,
Qui sortoit furieux & pâle comme un traître,
Jurant entre ses dents, nommant souvent sa sœur,
Et la donnant au diable, elle & son ravisseur.
De quartier en quartier, il a cherché le Comte,
Nous ne l'avons trouvé, ni lui, ni notre compte.
Un Prevôt nous a pris, & nous a mis léans;
Léans est un manoir qui ressemble à céans;
Céans, c'est la prison, prison, c'est où je peste,
Pester, c'est-à-dire, mort, tête, sang, je déteste.
Détester. . . . . . .

BÉATRIS.

Ah! tais-toi, tu ris hors de saison.

. . . .

Et moi je m'en revai comme je suis venue.

CRISPIN.

En te remerciant.

BÉATRIS.

Il n'y a pas de quoi;
Alors qu'on te pendra, je prierai Dieu pour toi.

CRISPIN.

1654.

CRISPIN.

J'espere à mes souhaits, si Dieu prête l'oreille,
En même occasion te rendre la pareille, &c.

. . . .

ZAMORIN * à Crispin.

* C'est un des bravés payés pour assassiner l'Ecolier; il est en prison.

Elle a parbleu bon air, quelle est cette Princesse?

CRISPIN.

Une fille de bien, qui pour moi s'interresse:

ZAMORIN.

Elle n'est pas pourrie, & porte bien le pied,

. . . .

Pour voir votre personne en ces lieux écrouée,
Je ne vous en vois pas l'humeur moins enjouée,

CRISPIN.

Aussi, n'y suis-je pas pour la premiere fois.

ZAMORIN.

En avez-vous déja tâté?

CRISPIN.

Plus de deux mois,
Et pour n'avoir rien fait.

ZAMORIN.

Chacun en dit de même:
Enfin qui vous y mit?

CRISPIN.

La passion extrême
Que j'eus pour un objet charmant.

1654.

ZAMORIN.

Dites-vous tout ?

CRISPIN.

Je vais vous raconter l'affaire jusqu'au
bout.
Un Avocat coquet, à la tête perruquée,
Gardoit bien cherement une bourse musquée,
Je ne hai pas cela, j'en devins amoureux ;
La donzelle n'eut pas le cœur fort rigoureux,
Dans ma poche aussitôt l'amitié nous assemble.
L'Avocat enragé de nous voir bien ensemble,
(A vous dire le vrai, j'avois ravi sa fleur.)
Informe contre moi, me traite de voleur ;
On m'arrête pour rapt, me trouvant avec
elle ;
Je fus mis en prison séparé de la belle ;
J'alléguai mes raisons, dis qu'elle étoit à moi,
Et soutins qu'elle avoit ma parole & ma foi.
L'Avocat fit pourtant rompre ce mariage,
Et sans mes bons-amis, j'étois long-tems en
cage.

ZAMORIN.

Tous les hommes d'honneur sont malheureux ainsi :
Mais aujourd'hui, pourquoi vous a-t-on
mis ici ?

1654.

CRISPIN.

Pour aimer par excès.

ZAMORIN.

Est-ce une bourse encore ?

CRISPIN.

Non ; c'est un chien de Maître, un vaurien que j'adore,
Allant ce Maître & moi, la nuit galantiser,
(Et vous ne devez pas vous en scandaliser ;)
Car enfin, l'homme, est homme, & sujet à foiblesse :
Comme chacun de nous cajoloit sa Maîtresse,
La Justice est venue, & nous le fer au poing,
Nous l'avons repoussée, & poussée assez loin.
Notre Maître d'abord a fait de sa main blanche,
Une playe au Prevôt, au dessus de la hanche,
A de son Lieutenant offencé le *Sternum*,
Et j'ai fait au Greffier visage de guenon,
Lui faisant choir du nez la meilleur partie ;
L'estafilade est rare, & faite en simétrie,
Elle lui sied fort bien, & par-tout passeroit,
Pour être naturelle, à qui ne le sçauroit.

La plupart des Archers ſont bleſſés par mon
1654. Maître,

ZAMORIN.

En eſt-il mort quelqu'un ?

CRISPIN.

Cela pourroit bien être,
Les cloches ont ſonné, dit-on, auprès de-là.

ZAMORIN.

Si cette affaire eſt vraie, & va comme cela,
Il y pourroit entrer, un tant ſoit peu d'échelle :
Mais à l'homme de cœur, ce n'eſt que bagatelle.

CRISPIN.

L'affaire, s'il vous plaît, ſoit ſecrette, *inter nos*.

ZAMORIN.

Con lizenza Patron, je vais dire deux mots
A l'homme que je vois.

CRISPIN.

Volontiers camarade ;
Et moi je vais dormir.

ZAMORIN.

Mon ami la Taillade ;
Et qui t'amene ici.

1654.
SCENE III.

LA TAILLADE (*brave de la connoissance de Zamorin.*)
Le dessein de te voir.

ZAMORIN.

Tu me vois en prison.

LA TAILLADE.

Je viens de le sçavoir,
Ayant à te parler, d'une course inutile,
J'ai fait en un moment tous les coins de la Ville,
J'ai courru tous les lieux, d'assemblée, & d'ébat,
Où nous délibérons des affaires d'état.
Enfin n'espérant plus d'avoir de tes nouvelles,
Par bonheur j'ai trouvé Jane des Ecrouelles,
La veuve du Boiteux qu'on perdit à Burgos.

ZAMORIN.

Celui qui t'accusa du vol de deux chevaux?

LA TAILLADE.

La même; tu sçais bien comme la vieille cause?
Elle m'a dit ta prise, & m'en a dit la cause;
Et moi, sans perdre de temps, je suis venu te voir,
Enragé que ce soit, en cet hideux manoir;
Mais il en faut sortir.

1654.

ZAMORIN.

T'a-t-elle dit l'affaire

Comme elle est ?

LA TAILLADE.

Je ne sçais, je la trouve peu claire

Comme elle la raconte.

ZAMORIN.

Un certain écolier,

Galantisoit la sœur d'un certain cavalier.
Ce certain Cavalier nous ayant fait bien
boire,
Et bien payés aussi ; pendant une nuit noire,
Nous posta cinq breteurs, pour réduire à
néant,
En pur assassinat, ce brave étudiant,
Ce brave étudiant n'étoit pas une poule,
Cinq nous l'attaquons seul, seul il nous bat
en foule,
Et donne au Cavalier, d'abord entre œil, &
bat,
De ces coups, qu'entre nous, on nomme
échet & mat ;
Le Bourgeois s'accumule, & la justice arrive,
On m'attrape, on m'arrête, on demande
qui vive ?
Je ne dis pas le mot, on me met en prison,
Où j'ai toujours dit non, ainsi que de
raison.

1654.

On fait courir de nous un bruit sourd de galeres ;
Grace à Dieu, je ne suis ni traître ni faussaire,
Si l'on veut que je rame, eh bien je ramerai ;
J'y suis maître passé ; mais je m'en vengerai,
Et certains happe-chair en auront dans leurs pances,

LA TAILLADE.

Cher Zamorin, il faut pardonner ses offences,
Nous sommes tous Chrétiens.

M. Scarron regardoit le sujet de cette Comédie comme un chef-d'œuvre ; car voici de quelle façon il en parle dans l'Epître dédicatoire à Mademoiselle de Montpensier.

« L'Ecolier de Salamanque est un » des plus beaux sujets Espagnols qui » ait paru sur le Théatre François, de» puis la belle Comédie du Cid. Il don» na dans la vûe à deux Ecrivains de » réputation * en même-temps qu'à » moi ; ces redoutables concurrens ne » m'empêcherent point de le traiter. Le » dessein que j'avois, il y a long-temps, » de dédier une Comédie à Votre Al-

* M. Corneille de Lisle & l'Abbé de Boisrobert.

1654. » tesse Royale, me rendit hardi com-
» me un lion, & je crus que travaillant
» pour son divertissement, je pouvois
» mesurer ma plume, même avec celle
» de quelque Poëte Héroïque, fût-il du
» premier ordre, & de ceux qui chaus-
» sent le cothune à tous les jours......
» Elle a eu des obstacles à surmonter,
» comme les grands desseins en ont
» toujours; on a haï ma Comédie avant
» que de la connoître. De belles Da-
» mes qui sont en possession de faire la
» destinée des pauvres humains, ont
» voulu rendre malheureuse celle de ma
» pauvre Comédie. Elles ont tenu ruelle
» pour l'étouffer dès sa naissance. Quel-
» ques-unes, plus partiales, ont porté
» contre elle des factums par les mai-
» sons, comme on fait en sollicitant un
» Procès, & l'ont comparé, d'une grace
» sans seconde, à de la moutarde mê-
» lée avec de la crême; mais les com-
» paraisons nobles & riches ne sont
» point défendues; & quand, par plu-
» sieurs autres de même force, on auroit
» perdu de réputation ma Comédie,
» l'applaudissement qu'elle a eû de la
» Cour & de la Ville, lui en auroit plus
» rendu, que lui en auroit pu ôter une
» conjuration de précieuses. »

M. Scaron supprime dans cette Epître une circonstance bien plus essentielle sur sa Comédie, que les tracasseries de quelques Dames, qui protégeoient M. Corneille de Lisle, & M. l'Abbé Boisrobert; voici la juste cause de sa colere contre le dernier. Scarron aimoit à lire à ses amis ses Ouvrages à mesure qu'il les composoit. Il appelloit cela *essayer ses Livres*. L'Abbé de Boisrobert fut du nombre de ceux à qui il fit lecture de sa Comédie de l'Ecolier de Salamanque, partie traduite d'un autre en langue Espagnole; Boisrobert en trouva le sujet à son goût, & ne se fit pas un scrupule de recourir à l'original pour en composer *les Généreux Ennemis*, Comédie qui fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne, alternativement avec celle *des Illustres Ennemis*, de M. Corneille de Lisle (*a*), avant que Scarron eut fait paroître la sienne sur le Théatre du Marais. Boisrobert ajouta à l'infidélité qu'il avoit commise envers Scarron, le mauvais procédé de parler 1654.

(*a*) Nous avons vu trois Comédies *des Généreux Ennemis*, composées par trois Auteurs différens, deux desquels ont été jouées alternativement à l'Hôtel de Bourgogne, & la troisiéme au Marais; *M. de Visé, Auteur du Mercure Galant, défence de la Tragédie de Sophonisbe.*

1654. peu obligeamment de la Comédie de l'Ecolier de Salamanque : Scarron ne pût lui pardonner cette conduite, il conçut pour lui une haine, dont il donna une preuve bien sanglante, dans une lettre à Marigni. Voici le passage.

« Quand je songe que j'étois né assez » bien fait pour avoir mérité les res- » pects des Boisroberts de mon temps.

Vous sçavez bien que ce Prélat bouffon,
De beaucoup d'impudence, & de peu de mérite,
Est pardessus Fabri, l'archi-fripon,
Un très-grand S...... te.

L'AMANT INDISCRET,

Ou le Maître étourdi, Comédie de M. Quinault.

CEtte Piéce, pourroit bien être une copie de celle de l'*Etourdi* ou *les Contre-temps*, premiere Comédie en vers & en cinq Actes de Moliere, que cet Auteur représenta avec sa Troupe à Lyon en 1653. & la même qu'il donna depuis à Paris, sur le Théatre du Petit-Bourbon, au mois de Novembre 1658. A la vérité, l'intrigue de la Co-

médie de M. Quinault n'a aucune ressemblance avec celle de Moliere, mais le rôle dominant est le même chez l'un & chez l'autre. Dans la Piéce de Quinault, Cléandre, qui est l'Amant indiscret, paroît plus bête qu'étourdi; & ne se prête à aucuns des stratagêmes qu'on fait agir pour lui faire obtenir sa maîtresse. Lisipe, son rival, est un sot accompli, Lucresse, aimée de Cléandre, & de Lisipe, mériteroit mieux que le titre de Franche Coquette. Le dénouement de cette Piéce n'est pas mieux conduit. Lidame, mere de Lucresse, trouve Cléandre enfermé avec sa fille, elle s'emporte beaucoup contre cet amant, & veut le faire arrêter. Carpalin, hôte de la Tête Noire, qui s'est employé à rendre service à Cléandre, conseille à Lidame de lui donner Lucresse; il ajoute: 1654.

CARPALIN.

Madame, croyez-moi, vous pourriez faire pis:
Du Bailli de Nogent, il est unique fils.

LIDAME.

Je lui pardonne tout, s'il est fils d'un tel pere,
Feu mon pauvre mari l'aima toujours en frere.

1654.

CLÉANDRE.

Il n'a pas de grands biens.

LIDAME.

Il a beaucoup d'honneur;
Dans un malheur pareil, c'est encore un bonheur.
Lucresse désormais vous peut aimer sans crime,
Mon aveu rend pour vous, son amour légitime:
Ma fille, aimez Cléandre, à présent comme époux.

LUCRESSE.

Jamais commandement ne se trouva plus doux, &c.

JEANNE DE NAPLES,

Tragédie de M. MAGNON.

L'Héroïne de cette Tragédie est la Reine de Naples, premiere de ce nom, si connue par ses galanteries, & à qui l'Auteur donne un caractere tout différent de celui que l'Histoire lui attribue; selon M. Magnon, cette Princesse est innocente des crimes qu'on lui impose : l'amour que sa beauté

Inspire au Sénéchal, & au Comte de Duras, & la jalousie du Roy son époux, sont la cause de tous ses malheurs. Ces trois Rivaux cherchent l'occasion de s'ôter la vie: au quatriéme Acte, le Roy de Hongrie, frere d'André, premier époux de Jeanne, vient tirer vengeance de sa mort, & sans autre preuve que ses soupçons, il condamne cette infortunée à être étouffée. On apprend que cet ordre cruel vient d'être éxécuté, & en même-temps la mort de la Catanoise, confidente de la Reine, qui est immolée à la fureur du peuple, & qui, prête d'expirer, a confessé que son fils le Sénéchal est coupable du meurtre du Prince André. Ce traître, pour éviter un honteux supplice, se frape avec un poignard. Le Comte de Duras déplore le sort de la Reine, dont on reconnoît trop tard l'innocence; le Roy de Naples se retire interdit & livré aux plus tristes remords, & celui de Hongrie quitte la Scene, avouant que sa présence n'occasionne que des troubles, & des malheurs funestes. 1654.

Comme cette Tragédie ne mérite aucune réfléxion, nous nous contentons d'y joindre un morceau de la ver-

1654. ſification, qui fera juger du goût général de celle de tout le Poëme.

Le Roy de Naples tire le Comte de Duras à quartier, & lui fait confidence des agitations qu'il reſſent depuis le moment qu'il a épouſé la Reine. Voici de quelle maniere il exprime ſon inquiétude.

Ce lit où j'ai monté, me donne de l'effroi,
Et lorſque le ſommeil m'oblige de m'y rendre,
Un réveil violent me force d'en deſcendre.
Je ne ſçais quel ſpectacle, errant de toutes parts,
Vient éxiger de moi de timides regards;
J'ai beau tenir ma vûe ou fermée, ou baiſſée,
Sans paſſer par mes yeux, il entre en ma penſée,
Où gâtant chaque eſpéce introduite au cerveau,
Il fait de leur amas un mélange nouveau.
Quand de-là retournant au-devant de ma vue,
Il m'y paroît d'abord comme une groſſe nue,
D'où ſe formant un corps, par le ſecours de l'air,
Il tire de ſes yeux, je ne ſçais quel éclair,
Dont ma vue aveuglée, au lieu d'être éblouie,
Sent ſuccéder au ſien, l'effroi de mon ouie;

Où ce ſpectre pouſſant une effroyable voix, 1654.
Met l'ame qui me reſte, à ſes derniers abois:
Enfin preſque expirant, j'ois dire à ce phantôme,
Tyran, redonne-moi mon lit, & mon Royaume:
Peux-tu, ſans injuſtice, & ſans être troublé,
Repoſer dans le lit d'un Monarque étranglé.

LES APPARENCES TROMPEUSES, 1655.

Comédie de Monſieur l'Abbé de BOISROBERT.

IL faut avouer que la démangeaiſon que M. l'Abbé de Boiſrobert avoit de travailler pour le Théatre, étoit bien forte. Né ſans aucun talent du côté de l'invention, & ne verſifiant que très-foiblement, il ne pouvoit ſe défendre d'un genre d'occupation, ſi peu convenable à ſon état, & qui le mettoit dans le cas de piller, dans les Ouvrages de ſes contemporains, des intrigues qu'il couſoit, comme il pouvoit, & déguiſoit toujours aſſez mal, quoiqu'avec beaucoup de peine. La

1655. Comédie dont nous parlons lui en a certainement moins coûté. C'est le même plan, les mêmes incidens, mêmes situations & le même dénouement de la Piéce *des Innocens coupables*, que Monsieur Brosse donna en 1645. dont l'original est d'un Auteur Espagnol, qui n'a fait autre chose que changer le titre, & les noms des personnages. L'extrait que nous avons donné * de l'Ouvrage de Monsieur Brosse peut servir à celui-ci, qui d'ailleurs se trouve imprimé Tome VI. du Recueil intitulé *le Théatre François*.

* Tome VI. page 320.

ANAXANDRE,

Tragi-Comédie de M. du Ryer.

LE sujet de cette Piéce est entierement de l'invention de l'Auteur. Anaxandre, fils du souverain d'un pays dont on ignore le nom, est fait prisonnier par Alphénor, Général des Troupes d'un Roy, dont les états ne sont pas mieux désignés; ce dernier, fatigué d'une guerre qui dure depuis très-longtemps, veut la terminer par une alliance entre les deux nations, & commande

mande à la Princeſſe Alcyonne, ſa fille cadette, de feindre de l'amour, & de tâcher de gagner le cœur du Prince captif. Alcyonne éxécute les ordres de ſon pere, trop éxactement pour ſon repos, puiſqu'elle reçoit d'Anaxandre autant d'amour qu'elle lui en inſpire. Comme toute la Cour eſt perſuadée que cette paſſion n'eſt que feinte, Céphiſe, fille aînée du Roy, s'abandonne au doux penchant qui l'entraîne vers cet aimable étranger, & Alphénor ſe flatte que les droits de ſa naiſſance, qui l'approchent du trône,& tout ce qu'il a fait pour en ſoutenir la majeſté, doivent parler en ſa faveur auprès d'Alçyonne. Prodote, favori du Roy, qui aime cette Princeſſe, prend l'intérêt de Céphiſe, & conſeille au Roy de la marier avec Anaxandre; ſur ſa parole, Alphénor croit obtenir Alcyonne, & Céphiſe eſt perſuadée que le Prince qu'elle aime répond à ſes ſentimens. Ces amans ſont long-temps les dupes de la fourbe de Prodote, juſques au moment qu'Anaxandre s'explique avec Céphiſe, & lui avoue, le plus poliment qui lui eſt poſſible, qu'ayant donné ſon cœur à Alcyonne, il ne peut lui offrir qu'une parfaite eſtime. Quoique Céphiſe ſoit 1655.

1655. éperduement éprise d'Anaxandre, elle se trouve si offensée, qu'il l'ait soupçonnée d'une pareille foiblesse, que par dépit, & pour le désabuser, elle donne la main à Alphénor. Anaxandre reçoit celle d'Alcyonne. Le Roy, très-satisfait de ce double hymenée, qui assure le repos de son état, chasse honteusement Prodote.

Les dernieres Piéces de M. du Ryer sont vuides d'actions, il a cru y suppléer par les pensées, & les sentimens. On peut assurer que celle-ci est plus foible encore que la Tragédie de Nitocris, qu'il avoit fait paroître en 1649. Sujette aux mêmes défauts, elle lui est inférieure par la versification, le plan & les caracteres, qui sont ici absolument faux, & imaginaires. Le Roy, pere des deux Princesses, n'est qu'un imbécille; ses filles, des précieuses ridicules à l'excès, l'aînée beaucoup plus que l'autre. Les Princes, leurs Amans deux Héros, dont on auroit peine à trouver le modéle; & Prodote ne doit la réussite de ses trahisons qu'au peu d'esprit des autres personnages.

1655.

L'AMANT RIDICULE,

Comédie en vers & en un Acte de M. l'Abbé de BOISROBERT *, représentée dans un Ballet du Roy.* (a)

ALonce, ſur le point d'épouſer Iſabelle, dont il eſt amoureux, apprend que cette jeune perſonne a un penchant ſecret pour les gens qui ont de la valeur. Pour lui prouver la ſienne, & n'en ayant point du tout, il engage Léandre ſon couſin à feindre un combat avec lui, & à ſe laiſſer déſarmer. Pendant le combat d'Alonce & de Léandre, ſurvient Iſabelle. Léandre qui aime Iſabelle, & qui en eſt aimé, ne veut plus paſſer pour lâche en ſa préſence, & pouſſe vivement Alonce, qui craignant la fin du combat, avoue ſa poltronerie & ſon ſtratagême.

(*a*) Comme dans le titre de cette Piéce, on n'indique point celui du Ballet où elle fut jointe, nous conjecturons que c'eſt le *Ballet des plaiſirs*, danſé par le Roy au Louvre, les 4, 6, 7, & huitiéme Février 1655. le privilége de l'Amant ridicule eſt daté du 16. Février de la même année.

1655.

ALONCE.

De ma poltronerie enfin je suis esclave ;
Vous aimez les vaillans , j'ai contrefait le brave :
Je le voulois paroître & l'avois résolu,
Mais Dieu m'a fait poltron & ne l'a pas voulu.

LE'ANDRE.

Pardon, mon cher cousin, j'adorois Isabelle,
Et me deshonnorerois en fuyant devant elle.

ALONCE.

Vous me jouyez tantôt, je m'en doutois fort bien,
Nonobstant tout cela , je vous donne mon bien.
Je vous céde Isabelle, allez je vous pardonne.

LE'ANDRE.

O le cœur généreux !

ISABELLE.

O la bonne personne.

LE GARDIEN DE SOI-MÊME,

Comédie de M. SCARRON.

ALcandre, fils aîné du Roy de Sicile, se trouve à Naples le jour d'un tournois. Il combat le neveu du

Roy de Naples & le tue. Alcandre se sauve, & pour n'être point reconnu, il jette ses armes dans un bois. En cherchant une retraite, il s'adresse par hazard à Constance, sœur du Prince qu'il a tué au tournois. Constance prend du goût pour Alcandre, qui se dit Espagnol, & se nommer Ascagne. Pour se l'attacher, elle le fait Gouverneur du Château où elle demeure. Cependant les habitans du lieu où Constance fait sa résidence, députent quelques-uns dès-leurs, pour faire un compliment à cette Princesse sur la mort de son frere. Filipin, chargé de la harangue, aborde ainsi Constance. 1655.

FILIPIN. ACTE I. SCENE IV.

Madame, donc, Madame, on dit que votre frere
Est mort ; à mon avis il ne pouvoit pis faire.
Chacun dit qu'il est mort, comme feu Pharaon,
Ou comme Phaëton, ou comme fanfaron ;
Enfin comme un des trois, vous choisirez Madame :
Cependant il est mort, Dieu veuille avoir son ame.

1655. Pour prendre l'assassin tout est plein de Ser-gens.

CONSTANCE *à Alcandre, sous le nom d'Ascagne.*

Ascagne qu'il se taise.

ALCANDRE, *sous le nom d'Ascagne.*

Allez mes bonnes gens.
Madame est empêchée.

FILIPIN.

Homme que Dieu confonde,
Est-ce ainsi que l'on vient interrompre le monde,
Et me couper en deux un mot dans le go-sier ?

à part.

Il fait bien l'entendu, ce Monsieur l'Ecuyer.
Ou bien Maître d'Hôtel.

MAURICETTE, *Paysanne aimée de Filipin.*

Adieu, beau harangueur ; mais comme j'ai le dos,

FILIPIN.

Matine, ai-je rien dit, qui ne soit à pro-pos ?

MAURICETTE *s'en allant.*

On t'a fait pourtant taire avec ton beau langage,

1655.

Les gens qu'on a mis en campagne pour arrêter l'inconnu qui a tué le neveu du Roy de Naples, trouvent Filipin revêtu des armes d'Alcandre : on le prend pour ce Prince, il est arrêté & conduit au Château de Constance. Celle-ci donne le prisonnier en garde au faux Ascagne, & voilà ce qui donne le titre à la Piéce de *Gardien de soi-même.* Filipin, cru Prince, fait beaucoup d'extravagances ; cependant le frere d'Alcandre assiége Naples, & est prêt de s'en emparer. On propose la paix, dont le principal article est le mariage du Prince Alcandre avec Isabelle, fille du Roy de Naples, dont ce Prince est amoureux ; le prétendu Ascagne se découvre, & se fait connoître pour le véritable Alcandre ; Constance épouse le jeune Prince de Sicile, & Filipin obtient du Roy la place de Concierge du Château, celle de Juge de Village, & la permission d'épouser Mauricette.

MAURICETTE.

Je me pourrai vanter d'avoir pour mon
époux,
En un petit mari, le plus grand fou des fous
Le Gardien de soi-même, est de tous

1655. les sujets que M. Scarron a traités pour le Théatre, celui qu'il a le plus mal rendu. Nul comique dans les rôles qui en sont susceptibles; & les Personnages Héroïques ennuyeux à l'excès. Cependant l'intrigue de cette Piéce offroit à M. Scarron, un vaste champ à sa Muse burlesque. M. Corneille de Lisle qui travailla sur le même fond, en composa une Comédie qui est restée au Théatre. Comme elle suivit celle de M. Scarron, nous en allons rendre compte au Lecteur.

LE GEOLIER DE SOI-MÊME, (a)

Comédie de M. CORNEILLE DE LISLE.

A L'exception des noms, & de quelques détails qui sont rendus avec plus de bienséance que dans la Piéce du Gardien de soi-même : c'est précisément

(a) Cette Piéce qui a toujours conservé le même titre dans les œuvres de son Auteur, se représente cependant depuis très-longtemps sous celui de *Jodelet Prince*; c'est une note que l'Editeur des œuvres de Messieurs Corneille, édition de 1738. auroit pû nous épargner.

précisément la même chose ; Jodelet remplit ici le rôle de Filipin, mais c'est d'une façon bien supérieure. Le comique de ce personnage est fondé & conduit avec toute la vraisemblance possible : nous allons en rapporter deux Scenes qui feront juger de quelle façon M. Corneille de Lisle a traité ce sujet. 1655.

Jodelet qui a été arrêté sous les armes de Fédéric, Prince de Sicile, est présenté au Roy de Naples. ACTE II. SCENE V.

JODELET *aux Soldats.*

Oui ce lieu pour mon gîte est assez agréable,
Bon soir & bonne nuit, allez vous-en au diable.
Tout habillé de fer, & par bas, & par haut,
Vous m'avez fait, je crois, galoper comme il faut ;
Mais un jour peut venir, où je veux qu'on me pende,
Si plus cher qu'au marché vous n'en payez l'amende.
Une chaise; quelqu'un, je suis las, dépêchez.

LE ROY.

Levez, levez le masque, en vain vous vous cachez,

1655. Trop ſuperbe ennemi, l'on connoît qui vous êtes,

JODELET.

M'amene-t-on ici pour me conter ſornettes.

. . . .

Qu'on me deſenharnache, ou qu'on me faſſe ſeoir,
La charge eſt lourde.

LE ROY.

Enfin ſçachez mieux vous connoître,
Et Prince répondez à la gloire de l'être.
La peur d'un juſte arrêt vous doit toucher trop peu,
Pour en faire à nos yeux un ſi bas deſaveu,
Soutenez ce grand titre, & bravant ma puiſſance,
Rempliſſez hautement l'heur de votre naiſſance.

JODELET.

Apprenez à vous taire, ou parlez ſagement :
Je ne ſçache en ma race aucun forlignement.
Pour qui donc me prend-t-on ?

LE ROY.

La feinte eſt inutile,
Et nous connoiſſons trop le Prince de Sicile.

1655.

JODELET.

Et que m'importe à moi si vous le connoissez ?

LE ROY.

Vous nommer Fédéric, c'est vous en dire assez,
A cet illustre nom cessez de faire injure.

OCTAVE, *Ecuyer du Prince de Sicile, bas.*

A l'erreur qui les trompe, ajoutons l'imposture,
(*haut.*)
Ah ! Seigneur, ah ! mon Maître ! ô qu'il m'eût été doux,
En autre lieu qu'ici, d'embrasser vos genoux.
Mais puisque la fortune, à vous nuire obstinée,
A trahi le secret de votre destinée,
Et que j'ai pour mon Prince une vie à donner.....

JODELET.

Que diable celui-ci, me vient-il jargonner ?
Moi Prince, moi son Maître ?

OCTAVE.

Ah ! Seigneur,

JODELET.

Je vous prie,
L'honneur cede au profit, tréve de Seigneurie.

1655.

OCTAVE.

Quoi Seigneur votre Octave.....

JODELET.

Achevons en un mot,
Hé bien, Octave soit, Octave n'est qu'un sot.

ENRIQUE, *Officier du Roy de Naple.*

Quoi Prince,

JODELET.

Vous avez les visieres mal nettes,

LE ROY.

Sçavez-vous en quels lieux, & devant qui vous êtes.

JODELT.

Devant vous à peu près.

LE ROY.

Tremblez donc,

JODELET.

Et pourquoi?
Si je suis devant vous, vous êtes devant moi.

ENRIQUE.

C'est le Roy qui vous parle.

JODELET.

Ah! qu'il ne vous déplaise,
Le Roy voit maintenant joûter fort à son aise;
Je sçais ce qui se passe, & je le vais trouver.

. . . .

1655.

LE ROY.

Cessez une si basse & froide raillerie,
Pour la derniere fois, Prince....

JODELET.

Cela va bien
Prince, je le suis donc, sans que j'en sçache rien.

ENRIQUE.

Songez qu'un si haut rang, que donne la naissance.....

JODELET.

Je sçais qu'être Marquis est de ma compétence,
Mais Prince ?

LE ROY.

Quoi toujours....

JODELET.

Hé bien rien n'est gâté,
Je consens pour vous plaire à la Principauté,
Tout coup vaille.

LE ROY.

Non, non, suivez votre caprice,
D'une si lâche feinte appuyez l'artifice.
Attendant que le temps nous en fasse raison,
Je veux que ce Château lui serve de prison.

JODELET.

Ma foi, je n'y vois goutte, ils ont beau haranguer, SCENE VI.
Eux, ou moi, nous avons le don d'extravaguer.

1655. Je ne me trompe point, je me tâte & retâte.
Et sous d'autres habits, je sens la même pâte;
Oui, tous mes tâtemens sont ici superflus,
Je suis encor moi-même, ou jamais ne le fus,
Je suis ce que suis, en soit ce qui peut être;
Mais pourquoi m'obstiner, à ne me point connoître?
Puisque chacun ici d'une commune voix,
Soutient que je suis Prince, il faut que je le sois.
On est plus grand Seigneur, quelquefois qu'on ne pense:
Tâchons de rappeller notre réminiscence.

ENRIQUE.

Quoi Seigneur.

JODELET.

Je le suis, il n'est rien de plus vrai,
C'est par votre suffrage, & je m'en souviendrai.

. . . .

OCTAVE.

Seigneur, soutenez mieux l'éclat de votre gloire,

JODELET.

Ah! tu me parles toi, que le diable a tenté
De joindre la Maîtrise à la Principauté;

1655.

Mais me connois-tu bien, & n'est-ce point adresse,

OCTAVE.

Depuis plus de vingt ans, je suis à votre Altesse.

JODELET.

En quelle qualité ?

OCTAVE.

De votre confident.

JODELET.

Confident ordinaire, ou bien par accident ?

OCTAVE.

Autre que moi, jamais, n'eut part à cette gloire.

JODELET.

Quelle preuve en as-tu, pour me le faire croire ?

OCTAVE.

Seigneur, il vous souvient, qu'un jour, sans mon secours,
Un cruel sanglier eut terminé vos jours;
Il vous souvient de plus, que le Roy votre pere.....

JODELET.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guére;

1655. Ai-je autrefois aimé la chasse du sanglier?

OCTAVE.

Je me tais par respect,

JODELET.

Bon, c'est s'humilier.
Mon nom est?

OCTAVE.

Fédéric.

JODELET.

Prince de?

OCTAVE.

De Sicile.

JODELET.

Ce que c'est que d'avoir la mémoire labile!
Je l'oubliois déja.

ENRIQUE.

Seigneur permettez-moi
D'éxécuter enfin les volontés du Roy,

JODELET.

Du Roy?

ENRIQUE.

Quoi, doutez-vous que ce ne fut lui-même?

JODELET.

Qu'il soit Roy tout de bon, ou bien par stratagême,
Pourvu qu'on obéisse, il m'importe fort peu;
Allons donc promptement, grande chere, & beau feu,
C'est-là son ordre exprès, &c.

1655.

LA COMÉDIE SANS COMÉDIE,

De M. QUINAULT, représentée sur le Théatre du Marais.

VOici un Poëme Dramatique d'une constitution nouvelle & que quelques Auteurs ont imité depuis. Les quatre genres de Théatre s'y trouvent réunis ; la Pastorale, la Comédie, la Tragédie, & la Tragi-Comédie ; cette derniere ornée de machines & de chants; le premier Acte n'est qu'une espéce de Prologue, dont voici le sujet en peu de mots. La Roque & Hauteroche, Comédiens de la Troupe du Marais, aiment Aminte & Silvanire, fille d'un Marchand Négocian, nommé La Fleur. Chevalier, fils de la Fleur, est amoureux de Polixene, sœur de la Roque. Tandis que ces amans causent ensemble dans la maison de la Fleur, ce dernier y paroît : il a perdu tout son bien par une tempête, qui a fait périr le vaisseau sur lequel étoit ses marchandises, mais ce malheur le touche moins que la vue de *deux Galans incon-*

1655. ACTE I. SCENE VII.

nus à ses yeux, qui baisent les mains de ses filles.

CHEVALIER.

Dans une juste erreur vos transports vous ont mis,
Ce sont gens de mérite, & de plus mes amis.

LA FLEUR.

Mais ils ont de l'amour.

CHEVALIER.

L'amour n'est pas un crime,
L'hymen qu'ils ont pour but rend leur feu légitime.
Et puisque la fortune a dans le sein des eaux,
Avec tout notre espoir abîmé nos vaisseaux:
Veuillez ne trouver pas leur recherche importune,
Ils aimeront mes sœurs, malgré nos infortunes.

LA FLEUR.

Vous ne sçauriez mon fils parler plus sagement,
Je promets de leur faire un plus doux traitement.

HAUTEROCHE.

Nous osons approcher après cette promesse.
J'aimai toujours Aminte & je vous le confesse.
Cet amour continue, & le sort rigoureux,
Qui peut tout sur ses biens, ne peut rien sur mes feux.

1655.

LA ROQUE.

Je suis trop amoureux, pour pouvoir être avare,
J'adore en Silvanire un trésor assez rare;
Elle n'a rien perdu qui me soit précieux,
Puisqu'il lui reste encore l'éclat de ses beaux yeux.

LA FLEUR.

On ne sçauroit former de desirs plus honêtes,
Mais pourrois-je, Messieurs, demander qui vous êtes?

Hauteroche & la Roque disent à la Fleur, qu'ils sont Comédiens, & après avoir défini leurs talens; ils passent à l'éloge de la Comédie.

HAUTEROCHE.

La Comédie au vif nous fait représenter
Tout ce que l'on doit suivre, ou qu'on doit éviter,
Quand le crime y paroît, il paroît effroyable,
Quand la vertu s'y montre, elle se montre aimable:
Le coupable y reçoit la peine qu'il lui faut,
S'il s'éléve par fois, c'est pour choir de plus haut.

1655. L'innocent y triomphe, & si le sort l'outrage,
Il l'abat, pour après l'élever davantage;
Et c'est un art enfin qui sçait en même temps
Instruire la raison & divertir les sens.

LA ROQUE.

A tant de vérités, j'ose ajouter encore
Que cet art annoblit, bien loin qu'il deshonnore.
De ce qu'il fut jadis, il est bien différent,
Son but n'est point de plaire au vulgaire ignorant,
Il ne destine plus ses beautés sans égales,
Qu'aux esprits élevés, & qu'aux ames royales.

LA FLEUR.

Enfin, si l'on vous croit, rien n'est égal à vous.
Mais, Messieurs, si votre art est si noble, & si doux,
Il faut, à qui prétend, l'éxercer avec gloire,
Beaucoup de jugement, d'adresse, & de mémoire;
Il faut que rien ne manque à qui s'en veut mêler,
C'est trop peu d'y bien faire, il y faut exceller.

1655.

HAUTEROCHE.

Votre ame sur ce point doit être satisfaite,
Nous pouvons composer une troupe parfaite,
La nôtre depuis peu, s'est rompue à Paris, (a)
Dont on peut aisément recueillir les débris.
J'ai deux sœurs, & la Roque une encor fort charmante,
Que votre fils chérit d'une ardeur véhémente;
Nous avons des Valets, des amis, des parens,
A qui l'on peut donner des rôles différens;
Et si nous y joignons vos filles, & leur frere,
Nous ferons une troupe assez forte pour plaire;
Et pour voir si l'on peut se contenter de nous,
Nous ne chercherons point d'autre juge que vous.

LA FLEUR.

Mais pour en bien juger, il faudroit ce me semble,
Vous voir représenter la Comédie ensemble.

(a) Si ce que l'Auteur fait dire à Hauteroche est arrivé à la troupe du Marais, il est vraisemblable de croire que cet événement fut occasionné par la retraite de quelques Acteurs qui passerent dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, mais cette interruption ne fut pas longue.

1655.

LA ROQUE.

Il le faut bien ainsi, votre fils, & ses sœurs
Ont toujours, du Théatre, estimé les douceurs,
Chacun d'eux sçait assez de vers de Comédie,
Pour n'avoir pas besoin qu'aucun en étudie;
Et pour vous divertir par de différens vers,
Nous représenterons quatre sujets divers.
D'abord la Pastorale où vous pourrez connoître, (Cléonice, Pastorale.)
Qu'amour se plaît souvent sous un habit champêtre,
Qu'aux champs, comme à la Cour, il sçait donner des loix,
Et qu'il frape aussi bien les Bergers, que les Rois.
Nous donnerons ensuite une Piéce burlesque, (Le Docteur de Verre, Comédie.)
Où nous ferons paroître une image grotesque,
Des défauts qu'on remarque aux vulgaires esprits,
Et tels qu'il faut qu'ils soient, pour donner du mépris.
Ensuite vous verrez une Piéce tragique, (Clorinde, Tragédie.)
Où nous vous marquerons, d'un stile magnifique,

1655.

Les maux que peut causer un desir mal réglé,
Dans le plus grand des cœurs, quand il est aveuglé.
Enfin sur ces essais notre troupe enhardie,
Fera voir un sujet de Tragi-Comédie;
Où nous pourrons encor mêler pour ornement,
Des machines en l'air, & des concerts charmans;
Nous y ferons connoître à votre ame interdite,
Que toute force céde à celle du mérite,
Et que quelques efforts dont on soit combattu,
Les charmes les plus forts sont ceux de la vertu.

Armide, Tragi-Comédie en machines.

LA FLEUR.

L'on ne peut proposer rien de plus équitable,
Ce que vous promettez, m'est beaucoup agréable;
Et je ne serai point contraire à vos souhaits,
Pourvû que vos discours soient suivis des effets.
Mais quand, pour satisfaire au desir qui me presse,
Prétendez-vous pouvoir tenir cette promesse?

HAUTEROCHE.

1655. Notre amour nous en presse, encore plus que vous :
Vous aurez dès demain un passe-temps si doux :
Nos décorations en nos mains demeurées,
Seront en peu de temps sans peine préparées,
Et demain à vos yeux nous paroîtrons tous prêts,
A faire cet essai à l'Hôtel du Marais :
Il suffira ce soir de choisir quatre Ouvrages,
Et de faire entre nous le choix des personnages.

Nous ne ferons aucuns extraits de la Pastorale, de la Comédie, ni de la Tragédie, nous croyons devoir remarquer que la Tragi-Comédie d'Armide, est le fond sur lequel Quinault a composé le second Acte de sa Tragédie Lyrique d'Armide, mais d'une façon beaucoup supérieure dans ce dernier Ouvrage. A l'égard de celui qui fait le sujet de cet article, il est foible, mais l'imagination en est singuliere; & cette nouveauté doit avoir amusé les Spectateurs.

Dans le septiéme Volume de cette Histoire, nous n'avons parlé que de deux célébres Acteurs. Ce huitiéme en rassemblera

rassemblera un plus grand nombre; l'article suivant commencera à remplir notre promesse. 1655.

BARON. MICHEL BOYRON (a), fils d'un Marchand Mercier de la Ville d'Issoudun en Berri, embrassa la profession de Comédien par une rencontre assez imprévue. Etant à la Foire de Bourges, où son pere l'avoit envoyé, pour y vendre quelques marchandises, il fut si charmé de quelques Piéces qu'il vit représenter dans cette Ville, qu'il fut s'offrir à la Troupe qui y jouoit, on l'accepta, & après avoir courru quelques années la Province, où ses talens pour le Théatre se déveloperent, il vint débuter à Paris à l'Hôtel de Bourgogne, avec un très-grand succès; ce fut en ce temps-là que Boyron changea son nom, & prit celui de Baron. Il mourut assez jeune par un accident très-singulier, il représentoit dans le Cid le rôle de Dom Diegue, en poussant avec le pié son épée, que le Comte de Gormas lui fait tomber, il en ren-

(a) Son nom de famille étoit Boyron, mais le Roy (Louis XIII.) dans le commencement qu'il eut l'honneur de jouer la Comédie devant lui, l'ayant appellé trois ou quatre fois Baron, ce nom lui est resté.

contra malheureusement la pointe qui
1655. le blessa, il négligea cette petite blessure, & au bout de quelques jours la gangrene s'y mit. On lui fit entendre qu'il falloit lui couper la jambe, mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir, que de souffrir cette opération ; ajoutant qu'*un Roy de Théatre se feroit huer avec une jambe de bois*. Le mal augmenta, il mourut deux jours après, le 6. ou le 7. du mois d'Octobre 1655. Baron avoit épousé une belle & excellente Comédienne dont il eut un fils nommé Michel Baron comme lui, c'est le même qui a représenté avec tant de succès à l'Hôtel de Bourgogne, ensuite à Guenegaud, & enfin sur le Théatre de la rue des Fossés Saint Germain, & qui mourut en 1729. Nous aurons occasion de parler de cet Acteur à la suite de cette Histoire, revenons à celui qui fait le sujet de cet article, dont le trépas a été célébré par Loret : voici ce qu'il en dit.

Muse Historique du 9. Octobre 1655.

Baron, fameux Comédien,
Qui récitoit des vers si bien,
Et qui dans l'Hôtel de Bourgogne,
Par son organe, & bonne trogne,

1655.

Repréſentoit parfaitement
Le Héros, le Prince & l'amant;
Eſt décédé cette ſemaine,
D'une impitoyable gangrene;
Qui de ſa jambe avec rigueur,
Parvint enfin juſques au cœur,
Sans que l'art de la chirurgie,
Ait eu la force ou l'énergie
D'en pouvoir arrêter le cours,
Non plus que celui de ſes jours.
Sa moitié qu'il laiſſe en ce monde,
Femme de chevelure blonde.
Lorſque ſon deuil ſera tari,
Pourra prendre un autre mari:
Car étant encor fraîche & belle,
Quelque gaillard voudra bien d'elle.
Or comme ledit trépaſſé,
M'a diverti par le paſſé,
Dans leur Hôtel que je fréquente,
En payant de ſous quinze ou trente,
A préſent qu'il n'eſt plus vivant,
J'ai fait l'épitaphe ſuivant,
Qu'en lettres d'or, menue ou groſſe,
On peut mettre autour de ſa foſſe.

EPITAPHE.

Celui qui gît ſous ce tombeau,
Eut ici bas un ſort ſi beau,
Qui fut tout ce que l'on peut être,
Tantôt compagnon, tantôt maître,

1655. Tantôt divin, tantôt humain;
Tantôt François, tantôt Romain,
Tantôt Gouverneur de Province,
Empereur, Marquis, Comte, Prince;
Bref, on l'a mille fois traité
D'Excellence, & de Majesté,
Même il n'eut souvent pour amantes,
Que des Reines & des Infantes;
Mais las! après tout cet éclat,
Il est ici, couché tout plat,
Sans pompe & sans magnificence,
Sans couronne & sans excellence,
Il n'a plus ces titres exquis,
De Duc, de Comte, de Marquis,
Il n'en conserve aucune marque,
Il n'est plus Prince, ni Monarque;
Et rien qu'un *Baron* seulement,
Ne repose en ce monument.

1656. DAMON ET PYTHIAS,

Ou le triomphe de l'Amitié, Tragi-Comédie de M. de CHAPUZEAU.

L'Auteur des Recherches, sur les Théatres de France, place cette Piéce en 1667. mais la date de l'Epître Dédicatoire qui est du 16. Janvier 1657. prouve qu'elle a été jouée dans

l'hyver de 1656. Voici les termes de Chappuzeau. « Si je n'ose me persua- 1656.
» der que ce Poëme ait reçu de l'ap-
» plaudissement dans quelques repré-
» sentations *qui en ont été faites cet*
» *hyver, & à Paris, & à Bruges.*
» J'ose publier, sur le rapport de ceux
» qui m'en ont écrit, que le sujet en a
» paru merveilleux, & la conduite pas-
» sable, j'avoue que je n'ai pas em-
» ployé tout le temps qu'il faudroit
» pour un Ouvrage achevé, & que d'ail-
» leurs je ne fais pas profession de four-
» nir le Théatre, qui occupe aujour-
» d'hui des Acteurs célebres, & qui les
» occupe tous entiers. Je ne pris que
» quinze jours à composer ces quinze
» cent vers, & ne puis nommer cette
» Piéce qu'un pur divertissement, que
» je me croyois permis dans le cabinet;
» mais puisqu'enfin elle est sortie pour
» servir de spectacle au peuple; je veux
» encore une fois lui donner plus de
» loisir d'admirer la haute vertu de mes
» deux amis.

Argument de la Piéce par l'Auteur.

Damon, & Pythias, Seigneurs de Thessalie, amis très-intimes, se rencontrent à la Cour de Denis, le tyran de

1656. Siracuse, & y font chacun une maîtresse. Pythias, surpris en trahison par un rival, le tue, & est d'abord condamné à mort par le tyran, à la sollicitation du frere du défunt; il obtient pourtant une grace, il lui est permis, pour des affaires importantes qui demandent sa présence, de faire un voyage en son pays, en donnant une caution suffisante; Damon s'offre pour ôtage, & est accepté. Pythias fait voile, & promet de retourner à jour nommé; le jour arrivé, (c'est ici où la Piéce commence) on ne le voit point: son amante, s'afflige de son malheur, & de son absence, & appréhende d'ailleurs son retour. L'amante de Damon, dans la crainte qu'elle a de la perte de celui-ci, entre dans des sentimens contraires; & Damon, contre toutes les deux, soutient hautement la fidélité de son ami, & sans souhaiter qu'il revienne, afin d'avoir la gloire de mourir pour lui, assure qu'elles le verront avant la nuit: il arrive en effet, & les surprend agréablement; & après divers stratagêmes pour favoriser la fuite de l'un & empêcher le retour de l'autre; le Tyran révoque l'arrêt de mort contre Pythias, & admirant une

1656.

si rare amitié, demande d'y entrer comme troisiéme, & leur accorde le digne objet de leur amour.

Nous croyons devoir joindre à cet argument l'avant derniere Scene du cinquiéme Acte de cette Piéce; Denis ordonne qu'on conduise Damon au supplice à la place de Pythias: ce dernier paroît.

ACTE V. SCENE IV.

PYTHIAS.

Arrêtez malheureux, ne vous abusez pas,
Vous enmenez Damon, au lieu de Pythias;
Vous tenez l'innocent, & voici le coupable,
Puisque d'un lâche crime on m'a jugé coupable,
Quoique jamais ce fer n'ait paru dans ma main,
Pour la deshonnorer, par un acte inhumain.
N'importe, il faut mourir, puisque l'on me l'ordonne,
Et je viens dégager cette chere personne,
Cet ami généreux, mais de qui je me plains,
De m'avoir fait secret de ses derniers desseins.
Ami pensois-tu donc m'abuser de la sorte?
Est-ce ainsi, que pour moi ton courage s'emporte?
Du moins, si tu voulois mourir obstinément,
Devois-tu m'imiter à te suivre au tourment.

1656. Pour contempler ta mort, pour m'en faire un exemple,
Qui me rendit un jour, digne avec toi d'un temple.
Mais tu ne mourras point, ami trop généreux,
Sur moi seul doit tomber ce destin rigoureux,
L'arrêt est prononcé contre ma propre tête,
La tienne est à l'abri du coup que l'on m'apprête ;
Assez durant six mois ta constance a souffert,
Et c'en est trop, ami, que tu te sois offert.

DAMON.

Ah ! que contre mes vœux, ici le Ciel t'envoye,
Et que mal-à-propos tu viens troubler ma joye.
Tu devois demeurer encore un peu de temps,
Sans me venir ôter la gloire où je prétens,
A me la disputer tu me fais trop d'injure,
Va, laisse m'en jouir, ami, je t'en conjure.
Mourir pour Pythias, est un si noble sort,
Que je trouve un triomphe en cette illustre mort.

Souffre,

Souffre, souffre à la fin, pour cet haut avantage, 1656.

Que de mon amitié, je te laisse un beau gage.
Et je n'ai jamais pû t'en donner en effet,
Qui plus que ce dernier m'ait rendu satisfait

PYTHIAS.

A quel propos toi-même, ami trop magnanime,
Vouloir parer le coup, dont le destin m'opprime?
Et pourquoi t'obstiner à souffrir un trépas,
Où je ne vois pour toi que d'indignes appas?
Va plûtôt le chercher au milieu d'une armée,
Va d'illustres exploits enfler ta renommée;
Va porter chez les Grecs cette bouillante ardeur,
Va-t-en dedans la Thrace acquérir de l'honneur.
Va revoir ton pays, & dedans nos familles,
Fais reluire l'éclat des vertus dont tu brilles,
La mienne désormais demande ton support,
Ne t'en excuse point, ne me fais point ce tort.
J'ai de ton amitié des preuves assez grandes,
Pour ne pas t'accorder ce que tu me demandes;

Vuidons ce différend ; & sans plus discourir,
1656. Tu dois vivre Damon, Pythias doit mourir.

DAMON.

Tu ne dois point mourir & ton heure est passée,

PYTHIAS.

Ne me reproche point une faute effacée,
Si j'ai beaucoup tardé, je reviens assez tôt.

. . . .

(*à Denis.*)

A ce noble débat, connoissez Pythias.
La mort à qui l'horreur est toujours attachée,
Des hommes du commun n'est pas si recherchée,
Ils en ont de l'effroi, d'y penser seulement,
Et chacun ni court pas avec empressement.
Un timide aisément trouveroit sa défaite,
A moins que d'être unis d'une amitié parfaite,
A moins d'un Pythias, à moins que d'un Damon,
Vous n'auriez pas ici cette contention ;
Mais je souhaite enfin qu'elle soit terminée ;
Sire, si j'ai failli, tranchez ma destinée,
Et pour vous obliger à ne m'épargner pas,
Sire, je suis coupable, ordonnez mon trépas.

1656.

DENIS.

Cet excès d'amitié me surprend, & m'étonne,
Je sens qu'à la pitié mon ame s'abandonne,
Je me sens dépouiller de toute ma rigueur;
La clémence pour lui me parle dans le cœur,
Et je pense bien moins à la mort qu'il souhaite,
Qu'à l'air dont ses vertus veulent que je le traite;
Cette constance est rare, & cette ardeur me plaît,
Qui si bien l'un de l'autre embrasse l'intérêt;
Ami pour te montrer que je plains ta disgrace,
Avant que de mourir, que ton juge t'embrasse,
En recevant d'un Roy cette marque d'honneur,
Ne lui refuse pas une égale faveur.

PYTHIAS.

Ah! Sire, c'en est trop, & le pourra-t-on croire,
Je ne m'attendois pas à cet excès de gloire;
Je bénis mon désastre, où tant d'heur se fait voir,
Mais pour cette faveur, ou plûtôt ce devoir,

1656. Que votre Majesté pense qu'un misérable,
De lui faire faveur, se doit croire incapable,
Toutesfois s'il lui plaît ainsi de la nommer,
Quelle est cette faveur, Sire ?

DENIS.

C'est de m'aimer.
Dans ton cœur aujourd'hui me donner une place,
Je la tiens à faveur, je la reçois pour grace :
Mais en me l'accordant tu dois changer de sort,
Et pourrois-je en t'aimant consentir à ta mort ?
Non tu ne mourras point, tous deux vous devez vivre,
Par des si beaux sentiers tous deux je veux vous suivre ;
J'aime de vos grands cœurs ces nobles mouvemens,
Cette haute constance à braver les tourmens ;
Votre amitié me charme, & je prétens moi-même,
Dans ce commerce aimable, entrer comme troisiéme ;
Vous devez m'y souffrir & vous aurez en moi,
Un éxemple immuable, & d'amour, & de foi.

Cette Tragi-Comédie est mal conduite, & foiblement versifiée, cepen-

dant on y trouve un intérêt qui attache jusques à la fin. 1656.

SAMUEL CHAPPUZEAU, de la Religion Prétendue Réformée, chercha à réparer les disgraces de sa mauvaise fortune, par ses talens pour la Poësie & pour la Médecine, &c. Il fût longtemps errant dans différentes Cours d'Allemagne, jusqu'en 1664. qu'il eut le bonheur de faire jouer à Pirmont au mois de Juin, une petite Comédie en trois Actes, intitulée *les Eaux de Pirmont.* Madame la Duchesse de Brunswick-Hanover, devant qui cette Piéce fut représentée, satisfaite des louanges que l'Auteur lui avoit donné, le croyant capable de travailler à ses divertissemens, & de bien conduire une Troupe de Comédiens François, le chargea du soin de celle d'Hanovre, qui passoit pour la meilleure de l'Allemagne. C'étoit le but des souhaits de M. Chappuzeau, qui dans cette même Piéce, s'est peint sous le nom de *Polydas*, & après s'être vanté de composer avec une facilité extrême, ajoute : CHAPPUZEAU.

Je suis un peu Chymiste, & nous autres Poëtes,
Devons avoir de tout des notions parfaites,
Oui je vous servirai, &c.....

1656. ALCANDRE, *ami de Polydas.*
Tu connois donc la Troupe ?

POLYDAS.
Oui, fort bien ; de chacun,
Je connois le talent, qui passe le commun.
Je ne les flatte point, & depuis que ces Princes,
Ont dégarni Paris, & toutes nos Provinces,
Et qu'ils ont fait pester tous Messieurs les Auteurs,
De leur avoir ravi l'élite des Acteurs,
Le Marais est à bas, l'Hôtel même chancelle,
Et le Palais Royal ne bat plus que d'une aîle.

L'Auteur du Supplément de Moréri, dit que M. Chappuzeau fut Précepteur de Guillaume III. Roy de la Grande Bretagne, & depuis Gouverneur des Pages, auprès de Georges, Duc de Brunswick-Lunebourg ; & qu'il conserva cet emploi, jusqu'à sa mort, arrivée à Zell, le 31. Août 1701. On a quelque peine à croire que M. Chappuzeau, après avoir eu l'honneur d'être nommé pour avoir soin de l'éducation d'un Prince, soit mort dans une misere telle qu'il l'exprima dans un sonnet qu'on assure qu'il composa

1656.

trois jours avant sa mort, & où il se plaignoit d'être en même-temps vieux, aveugle, & pauvre. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'il n'a point démenti l'horoscope qu'il s'est fait annoncer par Gringalet à la fin de sa Comédie, dont on a déja parlé,

> Et toi, qui que tu sois, Médecin, ou Poëte,
> Si le bon Dieu pour toi n'inspire quelque Grand,
> Tu seras toujours gueux, & toujours Juif-errant.

M. Chappuzeau avoit plus de goût que de talent pour la Poësie Dramatique. Son Histoire du Théatre François, est un Ouvrage très-informe, des plus médiocre, & qui n'est recommandable, que parce qu'on y trouve, à peu près, l'état des Spectacles de son temps. Terminons son article par les titres des Piéces qu'il a fait représenter à Paris.

DAMON ET PYTHIAS, *ou* LES PARFAITS AMIS, *ou* LE TRIOMPHE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ, Tragi-Comédie, 1656.

L'ACADÉMIE DES FEMMES, Comédie en trois Actes, 1661.

1656. LE RICHE MÉCONTENT, *ou* LE NOBLE IMAGINAIRE, Comédie, 1662.

LA DAME D'INTRIGUE, *ou* LE RICHE VILAIN, Comédie en trois Actes, 1662.

LE COLIN MAILLARD, Comédie en un Acte, 1662.

LES COUPS D'AMOUR ET DE FORTUNE,

Ou l'heureux Infortuné, Tragi-Comédie de M. l'Abbé de BOISROBERT.

LEs Poëmes Dramatiques Espagnols étants les modéles sur lesquels la plûpart des Poëtes François travailloient pour le Théatre, il n'est pas étonnant que le même sujet fût traité par deux Auteurs à la fois. A peine la Tragi-Comédie des Coups d'Amour & de Fortune, de l'Abbé de Boisrobert, fut au Théatre, qu'on vît paroître celle des Coups de l'Amour, & de la Fortune, de M. Quinault; c'est dans l'une & dans l'autre, même fond, même intrigue, même dénoue-

ment, & de plus, mêmes noms d'Acteurs. (Des principaux au moins) Cependant tout le desavantage se trouve du côté de l'Abbé de Boisrobert. Sa Poësie est si pitoyable, qu'elle donne un air de beauté à celle de Quinault; de plus, le Lothaire de l'Abbé de Boisrobert, ajoute à sa qualité de fourbe, celle d'un lâche des plus marqué, en recevant un démenti en face, dont il ne se venge qu'en disant beaucoup de mal de Roger, qui est son rival. Le peu de mérite de cette Piéce engageroit à croire que l'Auteur a gardé pour elle un silence marqué; cependant voici comment il en parle dans l'Epître Dédicatoire. « J'ai du moins cette satisfaction d'apprendre de tous côtés » que ceux qui passent, sans contredit, » dans le monde pour être les esprits » les plus éclairés du siécle, après avoir » vû les deux représentations, * sur » deux différens Théatres, n'ont pû » même demeurer d'accord, que l'on » m'eut ôté la grace de la nouveauté, » tant ils ont trouvé que l'on m'avoit » imité de mauvaise grace. » 1656.

* C'est-à-dire de sa Tragi-Comédie, & de celle de Quinault.

1656. LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE,

Tragi-Comédie de M. QUINAULT.

LA supériorité de ce Poëme sur celui de M. l'Abbé de Boisrobert, ne lui donne pas un degré d'excellence. A tout prendre, celui-ci est foible, & trop romanesque, cependant assez intéressant, pour faire souhaiter que Roger, le Héros de la Piéce, obtienne la récompense due à ses services, en épousant Aurore, Comtesse de Barcelonne: cette Tragi-Comédie s'est établie une espéce de réputation, elle a été reprise plusieurs fois au Théatre, la derniere est du Lundi 27. Aoust 1714.

Non seulement l'Abbé de Boisrobert conçût de la jalousie contre cette Tragi-Comédie, mais on fit courir le bruit qu'elle n'étoit pas de Quinault. Au revers du frontispice d'une réimpression des Poëmes Dramatiques de M. Scarron, *in*-4°. Paris, 1679. où la Tragi-Comédie des Coups de l'Amour & de la Fortune, est marquée au nombre des

Poëmes Dramatiques de cet Auteur, on lit ce qui suit. 1656.

« Quoique cette derniere Piéce soit » imprimée sous le nom du Sieur Qui- » nault, disciple du Sieur Tristan l'Her- » mite : l'Avis, *à qui lira les nouvelles » Tragi-Comiques de M. Scarron*, » dit, que Mademoiselle de Beauchâ- » teau, Comédienne à l'Hôtel de Bour- » gogne, en a dressé le sujet, que le » Sieur Tristan en a composé les qua- » tre premiers Actes, & que ce fameux » Auteur étant tombé malade, de la » maladie dont il mourût, M. Scarron » fit le cinquiéme en deux après-sou- » pé, à la priere des Comédiens; mais » il faut ajouter ce que M. Scarron a » ignoré : que M. de Prade en avoit » donné le sujet à Mademoiselle de » Beauchâteau, tel en François qu'il a » été traité en Espagnol par Calderon, » & composé la troisiéme, la quatriéme, » la cinquiéme, la septiéme & la hui- » tiéme Scene du quatriéme Acte, sans » méditer plus long-temps sur ses vers, » que sur la prose du reste de sa tra- » duction. Quoi qu'il en soit, la Piéce » eut un grand succès, & fit avorter » celle que Boisrobert avoit faite. »

Cabinet de M. Moussinot.

Quelque air d'assurance que l'Edi-

1656. teur des Œuvres du Théatre de M. Scarron ait pris dans cet avis ; on peut douter hardiment du fait qu'il expose. Quinault étoit déja connu par d'autres Piéces de Théatre, & on trouve dans celle-ci la même tournure de versification que dans les précédentes. Il pourroit bien être que Tristan eut dessein de Travailler à cette Tragi-Comédie, & qu'il en eut fait déja quelque chose, mais Quinault n'en est pas moins l'Auteur. Voici comme il parle de cette Piéce dans l'Epître dédicatoire à M. le Duc de Guise.

» C'est avec une juste confusion, » que j'ose vous choisir pour le Protec- » teur d'une Piéce de Théatre, qui ne » doit être considérable, que pour avoir » eu la gloire de paroître devant Votre » Altesse, & de n'avoir pas eu le mal- » heur de lui déplaire. Je ne celerai » point que c'est le dernier ordre que » j'ai reçu de feu l'illustre M. Tristan, » qui s'est occupé toute sa vie à vous » honorer dans ses Ouvrages, & qui jus- » ques à la mort, a reçu des marques » de votre estime, & de votre libéra- » lité ; il me souviendra toujours de la » tendresse avec laquelle cet homme » admirable, à qui je dois tout ce que

» j'ai de connoissance dans les belles » lettres, m'assura que vous auriez la » bonté de ne me refuser pas votre » protection ; & sans doute, il ne s'est » point trompé, puisque vous m'avez » fait déja l'honneur de me dire, d'une » maniere toute charmante, que vous » prendriez soin de ma fortune, » &c.

1656.

OSMAN,

Tragédie posthume de M. TRISTAN.

QUoique M. Tristan ait obtenu le privilége de cette Tragédie dès le 17. Juin 1647. nous la plaçons suivant la date de l'impression, n'ayant pas de certitude qu'elle ait été représentée avant ce temps. Comme l'Auteur étoit mort au mois de Septembre de l'année précédente, M. Quinault, son éleve, se chargea par reconnoissance du soin de la faire paroître.

Osman, Empereur des Turcs, ayant échoué dans son entreprise contre la Pologne, crut que les Janissaires avoient contribué à ce mauvais événement, & il résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes, & de trans-

1656. férer le siége de l'Empire au Caire ; les Janissaires, instruits de son dessein, se révolterent contre ce malheureux Prince, qui fut étranglé le 20. Mai 1622. par l'ordre de Mustapha son oncle, & frere de son pere, que les Janissaires venoient d'élever pour la seconde fois sur le trône.

L'Auteur a ajouté à ce fait historique, l'épisode de la fille du Mufti, qui joue à peu près le même rôle, que Roxane dans la Tragédie de Bajazet de M. Racine. Elle employe la ruse pour se faire aimer du Sultan. Son amour rebuté se change en fureur, elle fomente la sédition, qu'elle tâche ensuite d'appaiser, lorsqu'elle s'imagine pouvoir toucher le cœur de son amant. Ses derniers refus la déterminent à l'abandonner à son triste sort, & enfin apprenant sa mort, elle succombe à son désespoir. A la réserve de ce personnage, & de celui d'Osman, tous les autres sont défectueux, & inutiles. Et la Piéce est sans intérêt & mal conduite. C'est, comme on l'a déja dit, le défaut de M. Tristan ; il entendoit mal l'économie du Théatre, & versifioit foiblement. Tout son talent étoit de caractériser, & de s'exprimer avec assez de force ;

on en jugera par le morceau suivant ; c'est la fille du Mufti qui parle à Osman détrôné, & prêt d'être livré à la rage des soldats. 1656.

Mais sur ces sentimens ne t'imagine pas
Que ta grandeur passée eut pour moi des appas.
Je trouvois ta personne encor plus précieuse,
Et je ne t'aimois point comme une ambitieuse.
De peur que ton esprit ne soit en quelque erreur,
J'aimois Osman lui-même, & non pas l'Empereur.
Et je considérois en ta noble personne,
Des brillans d'autre prix, que ceux de ta couronne.
Si les décrets du Ciel, si l'ordre du destin,
Avoient mis sous mes loix les climats du matin,
Et si par des progrès, où ta valeur aspire,
Le Danube, & le Rhin, couloient sous mon empire,
Osman dans mes états seroit maître aujourd'hui,
Il n'auroit qu'à m'aimer, & tout seroit à lui.
Ne fût-il qu'un soldat vêtu d'une cuirasse,
N'eût-il rien que son cœur, son esprit & sa grace,

* ACTE. V. ACTE II.

1656. Et mon ame seroit encore au désespoir,
De n'avoir rien de plus pour mettre en so
pouvoir.

Nous ajoutons ici les titres des Ouvrages Dramatiques de M. Tristan, que nous avons oublié de joindre à la vie de ce Poëte.

LA MARIAMNE, Tragédie, 1636.

PANTHÉE, Tragédie, 1637.

LA FOLIE DU SAGE, Tragi-Comédie, 1644.

LA MORT DE SÉNÉQUE, Tragédie, 1644.

LA MORT DE CHRISPE, *ou* LES MALHEURS DOMESTIQUES DU GRAND CONSTANTIN, Tragédie, 1645.

AMARILLIS, Pastorale de M. Rotrou, revûe & corrigée par M. Tristan, 1652.

LE PARASITE, Comédie, 1654.

OSMAN, Tragédie posthume, 1656.



1656.

LA BELLE INVISIBLE,

Ou la Constance éprouvée, Comédie de M. l'Abbé de BOISROBERT.

MOnsieur l'Abbé de Boisrobert, comme on l'a dit dans sa vie *, reçut au mois de May 1655. un ordre de s'éloigner de Paris : ce fut pendant cet éxil qui ne finit qu'au mois de Février 1658. qu'il fit paroître la Comédie, dont nous allons parler. « Souffrez, » Monseigneur, dit-il, dans son Epître » Dédicatoire à M. de Bellievre, Pre» mier Président, qu'elle se montre en » public, sous une protection aussi fa» vorable, & aussi glorieuse que la vô» tre. Comme elle craint d'avoir eu quel» que part à la disgrace de son Auteur ; » agréez, Monseigneur, qu'elle re» prenne de la gloire de votre appro» bation, les graces qu'elle pourroit » avoir perdues par le malheur de son » éloignement. »

* Tome V. page 14.

Cette Piéce au reste est, pour le fond du sujet, pareille à celle que d'Ouville avoit déja donnée sous le titre, *d'Aimer sans sçavoir qui*, (1) & la *Jalouse*

(1) Tome VI. p. 411.

1656. *d'elle-même* *. Ces deux intrigues cousues à la suite l'une de l'autre, & déguisées par des incidens dont on trouve une infinité d'exemples, composent l'Ouvrage en question. Ce n'est pas que nous voulions soupçonner M. l'Abbé de Boisrobert, d'être auteur de cet assemblage ; nous croyons plûtôt qu'il n'a été que l'écho de quelque Poëte Espagnol, qui l'a fait avant lui. En voici le plan.

* Tome VII, p. 252.

Olimpe, jeune Demoiselle, élevée sous des habits d'un autre sexe, jouit à la faveur de ce déguisement, d'une succession de trente mille ducats de rente, & sous le nom d'Alexis, est sur le point d'épouser Marcelle, sa cousine germaine, fille de Dom Léonard ; cette situation est d'autant plus délicate, que sans être connue, Olimpe aime éperduement Dom Carlos, neveu du Duc d'Ossonne, Viceroi de Naples, & que par conséquent elle ne veut, ni ne peut souffrir la conclusion d'un mariage que Marcelle & Dom Léonard pressent avec instance. Quel parti prendre ? Si elle se découvre, elle se voit enlever sans ressource les deux tiers d'un bien considérable, & elle craint que cette diminution nuise au dessein qu'elle a d'en-

gager Dom Carlos. Heureusement Marcelle est fort raisonnable, & changeant en une tendre amitié pour Olimpe, l'ardente passion qu'Aléxis avoit fait naître, elle se rend à l'amour de Dom Alvare, jeune Cavalier qui la recherche depuis long-temps, & qui par cette raison, est prêt de se battre avec celui qu'il regarde comme son rival. Olimpe, dégagée de cet embarras, ne s'occupe qu'à s'assurer le cœur de son amant, & satisfaire sa folle délicatesse, qui lui fait inventer des moyens pour l'exposer aux plus fortes épreuves. Dom Carlos, encore plus fou qu'elle, se pique de constance, méprise les plus fameuses beautés de Naples, & Olimpe même qui se présente sous plusieurs travestissemens, & enfin sous ses propres traits; il persiste jusques au moment qu'il est convaincu que cette charmante fille, est la même personne qui lui a tant coûté de larmes; pour comble de bonheur, Marcelle renonce généreusement au bien que la connoissance du sexe de sa cousine lui donne droit de prétendre, & engage Dom Léonard, & Dom Alvare à ne s'y point opposer. La Piéce est terminée par trois mariages: celui d'Olimpe avec Dom Carlos,

1656.

de Dom Alvare & de Marcelle, & en-
1656. fin celui de Lucile, parente de la Vice-Reine, & qu'elle avoit destinée au neveu du Duc, qui épouse Dom Pedro, riche Seigneur Napolitain.

LA MORT DE CYRUS,

Tragédie de M. QUINAULT.

Vie de M. Quinault, à la tête de son Théatre, en cinq Vol. Paris, 1715.

VOici la premiere Tragédie de M. Quinault. On assure « qu'elle attira une affluence de monde incroyable. Les connoisseurs, *ajoute-t-on*, disoient qu'il y avoit quelque esprit dans ses Tragédies; mais ils prétendoient qu'un jeune homme ne pouvoit pas entendre le Théatre, & qu'il n'y avoit point d'art, ni de conduite dans ses Piéces, comme s'il y avoit un plus grand art, que celui de charmer ses auditeurs, & de les faire revenir trente fois de suite, à la représentation d'une même Tragédie, ou d'une même Comédie. » *

* Perault, paralelle des anciens & des modernes, Tome III. page 237.

Nous voulons bien croire, sur la foi de l'Auteur de la vie de Quinault, que la Tragédie de Cyrus eut une grande réussite. Mais il nous permettra de dou-

ter du raisonnement des connoisseurs qu'il fait parler. En effet, s'ils étoient tels, ils auroient dit que cette Tragédie est pitoyablement construite ; que tous les personnages en sont non-seulement manqués, mais si défigurés, qu'on ne peut les reconnoître. M. Despréaux a reproché à Scudery d'avoir fait parler le Grand Cyrus, comme un petit Dameret * ; mais ici c'est bien autre chose. Voici le début de Cyrus. Il est prisonnier de Thomiris, Reine des Scythes, & il parle à Odatirse, Général des armées de cette Reine.

1656.

* Dialogue des morts.

CYRUS.

Pour peu que votre cœur soit sensible à ma peine,
Permettez-moi de voir la tante de la Reine ;
Et pour derniere grace en ce fatal moment,
Souffrez que je m'arrête en ce lieu si charmant.

ODATIRSE.

Quoi ! le Roy d'un climat qui n'a rien que de rare,
Peut trouver quelque charme en un pays barbare ?
Et dans un camp privé de la pompe des arts,
Voir quelque objet qui puisse attirer ses regards ?

1656. CYRUS.

L'objet le plus charmant, que l'art puisse produire,
Jusqu'au-delà des sens ne peut avoir d'empire;
Et pour faire passer son charme plus avant,
Ce qu'il a de plus beau, n'a rien d'assez vivant.
Tout ce qu'en l'univers, l'ordre du Ciel assemble,
S'attache par nature, à ce qui lui ressemble;
Et notre ame qui suit ce cours accoutumé,
Veut pour être charmée un objet animé.
Des ouvrages de l'art la beauté la plus pure,
Ne vaut pas un défaut qu'auroit fait la nature,
Ses beautés touchent l'ame, aussi bien que les yeux,
Et toujours la nature est la même en tous lieux,
Ses efforts sont pareils pour ses vivans ouvrages,
Elle agit, comme en Perse, aux lieux les plus sauvages;
Et comme elle a par-tout même soin pour former
Quelque chose d'aimable, on peut par-tout aimer.

Le caractere de Thomiris n'est pas mieux soutenu. M. Despréaux, dans son Dialogue des Héros de Roman, y

fait paroître cette Reine des Massagetes, de la façon de Quinault. 1656.

PLUTON.

Mais, quelle est cette femme que je voi qui arrive ?

DIOGENE.

Ne reconnoissez-vous pas Thomyris?

PLUTON.

Quoi ? cette Reine sauvage des Massagetes, qui fit plonger la tête de Cyrus dans un vaisseau de sang humain ? Celle-ci ne pleure pas, j'en répons. Qu'est-ce qu'elle cherche ?

THOMYRIS.

Que l'on cherche par-tout mes tablettes perdues;
Mais que sans les ouvrir, elles me soient rendues. (a)

DIOGENE.

Des tablettes! je ne les ai pas au moins. Ce n'est pas un meuble pour moi que des tablettes; & l'on prend assez de soin de retenir mes bons mots, sans que j'aye besoin de les recueillir moi-même dans des tablettes.

PLUTON.

Je pense qu'elle ne fera que chercher. Elle a tantôt visité tous les coins & les recoins de cette salle. Qu'y avoit-il donc de si précieux dans vos tablettes, grande Reine ?

(*a*) C'est par ces deux vers que Thomyris débute, dans la Tragédie de la Mort de Cyrus, Acte premier, Scene cinquiéme.

1656. THOMYRIS.

Un madrigal que j'ai fait ce matin pour le charmant ennemi que j'aime.

MINOS.

Hélas ! quelle est doucereuse !

DIOGENE.

Je suis fâché que ses tablettes soient perdues. Je serois curieux de voir un madrigal Massagette.

PLUTON.

Mais qui est donc ce charmant ennemi qu'elle aime ?

DIOGENE.

C'est ce même Cyrus qui vient de sortir tout-à-l'heure.

PLUTON.

Bon ! Auroit-elle fait égorger l'objet de sa passion ?

DIOGENE.

Egorgé ! c'est une erreur dont on a été abusé seulement durant vingt & cinq siécles, & cela par la faute du Gazetier de Scythie, qui répandit mal-à-propos la nouvelle de sa mort, sur un faux bruit. On est détrompé depuis quatorze ou quinze ans.

PLUTON.

Vraiment, je le crois encore. Cependant, soit que le Gazetier de Scythie se soit trompé ou non, qu'elle s'en aille dans ces galeries chercher, si elle veut, son charmant ennemi, & qu'elle ne s'opiniâtre pas davantage à retrouver des tablettes, que vraisemblablement elle a perdues par sa négligence, & que surement aucun de nous n'a volées.

LE

LE MARQUIS RIDICULE 1656.

Ou la Comtesse fait à la hâte, Comédie de M. SCARRON.

DOm Blaise Pol, Marquis de la Victoire, doit épouser Blanche, fille de Dom Cosme de Vargas, Gentilhomme de la Ville de Madrid. Dom Blaise, qui craint que sa future ne soit une coquette, commande à son frere Dom Sanche de faire le passionné de Blanche. Celle-ci connoît déja Dom Sanche, & elle l'aime; & le Cavalier de son côté est fort épris de Blanche. Cependant une Portugaise nommée Stéfanie, avanturiere des plus signalée, se met en tête de se faire épouser de Dom Blaise. Pour cet effet, elle vient trouver Dom Cosme de Vargas, & lui dit qu'elle est la femme de son gendre futur, dont elle a deux enfans. Dom Blaise a beau protester de la fausseté de ce fait; Stéfanie soutient toujours ce qu'elle a avancé; de sorte que Dom Blaise, pour se débarrasser de cette créature, lui offre une somme d'argent, qu'elle accepte, ensuite crai-

1656. gnant pour son front quelque maligne influence en épousant Blanche, il promet une dot à Dom Sanche pour tenir sa place. Cette Comédie, malgré la prévention de l'Auteur (a), est peu de chose. Le personnage de Dom Blaise est trop fou & trop bas; les autres ne sont pas mieux rendus; l'intrigue est mal conduite, & les fourberies de la Portugaise Stéfanie, peu vraisemblables : en général cette Piéce est peu comique. Il y a cependant des endroits qui caractérisent toujours Scarron. En voici quelques-uns.

Stéfanie a vû quelquefois Dom Sanche, mais elle ignore qui il est, elle voit passer Merlin, valet de Dom Sanche, & elle dit à sa suivante.

STÉFANIE.

ACTE I. SCENE III. Appelle son valet, si tu m'aime Louise.

LOUISE.

Cavalier ?

MERLIN.

Que me veut l'écueil de ma franchise,

LOUISE.

Converser un moment.

(a) Cette Piéce est dédiée à M. l'Abbé Fouquet. Après beaucoup de complimens, Scarron finit ainsi son Epître. « Je vous supplie de lire ma Comédie : » c'est à mon gré la mieux écrite de toutes celles » que j'ai donné au Public, depuis que mon malheur » m'a réduit, à n'avoir rien de mieux à faire. »

1656.

MERLIN.

Beau magazin d'attraits,
Mon Maître est déja loin, il faut que j'aille après,
Sans cela croyez-moi, ma chere Impératrice,
Qu'il n'est rien ici-bas, que pour vous je ne fisse.

LOUISE.

Demeure ici Merlin.

MERLIN.

Je n'en ai pas le temps,
Adieu moule adorable, à faire des enfans.

STÉFANIE.

Je l'arrêterai bien; dis-moi, mon cher, de grace,
Le pays de Dom Sanche, & son bien, & sa race,
Et quelle est la beauté qu'il adore à la Cour?

MERLIN.

On vous a donc appris l'objet de son amour,
(*à part.*)
Je viens de lui donner du martel.

STÉPHANIE *à part.*

Ah, le traître,

MERLIN.

Mon Maître n'est pas tel qu'il tâche de paroître.

1656.

STÉFANIE.

Dis-moi donc son pays, sa qualité, son bien
Tiens.

MERLIN.

Vous m'avez charmé par ce doux mot de tien,
Le diamant est bon?

STÉFANIE.

Fort bon.

MERLIN.

Un peu jaunâtre,
Bas de bizot?

LOUISE.

Vois-tu, l'on te bat comme plâtre,
Si tu ne parle vîte.

MERLIN.

Encore faut-il bien
Sçavoir, si ce qu'on donne est quelque chose ou rien;

STÉFANIE.

Dis-moi donc son pays, son bien, & sa naissance,

MERLIN.

Vous me demandez-là, des choses d'importance,
Et donc jusques ici, mon Maître, homme discret,
Et sage au dernier point, m'a toujours fait secret;

1656.

Mais comme les valets ont l'ame curieuse,
Et que je vous connois Dame très-généreuse,
Je veux vous avouer avec sincérité,
Que quant à son pays, son bien, sa qualité,
Quoique votre présent, j'aye bien voulu
prendre,
(*Il s'enfuit.*)
Je n'en sçais rien du tout, & n'en puis rien
apprendre.

Dom Blaise a oublié le portrait de Blanche, dans l'Hôtellerie où il a descendu en arrivant à Madrid. Il s'en ressouvient chez Dom Cosme, après le souper, & accompagné d'Ordugno son page, il retourne le prendre à l'Hôtellerie. Il revient chez son prétendu beaupere, & conte à Dom Sanche ce qui lui est arrivé en chemin.

DOM BLAISE.

ACTE III. SCENE IV.

Ordugno.

ORDUGNO.

Monseigneur,

DOM BLAISE.

Que je périsse infâme,
Si je prens dans Madrid, belle, ni laide femme :
Comment! un étranger y paroît-il? soudain,
Les femmes du pays le courrent comme un
Daim.

1656.

* Parlant à Dom Sanche.

Mon frere,* justement au sortir de la porte ;
Deux Dames, de qui l'une, à l'autre sert d'escorte,
Et certain quinola qui sert à les mener,
Comme un liévre gitté, me sont venus tourner :
Et celle qui des deux m'a parû la maîtresse,
D'une démarche fiere, & d'un air de Princesse,
M'est venu sottement, soit pour mal, soit pour bien,
Regarder sous le nez, & ma caché le sien.
J'ai cru cette action d'abord une passade,
Et l'inutile effet d'une folle boutade ;
Mais Maîtresse, Suivante, & le vieil écuyer,
N'ont point abandonné leur prétendu gibier :
Ils m'ont depuis céans, jusques à l'Hôtellerie,
Toujours envisagé, de la même furie :
La Dame cheminant, tantôt à mon côté,
Tantôt me devançant d'un pas précipité,
Et tantôt se faisant par moi laisser derriere.
Le retour s'est passé de la même maniere :
La-dessus j'ai sifflé, vous m'avez fait ouvrir.
La Dame, que mes yeux font sans doute mourir,
(Et ce n'est pas ici le premier de leurs crimes,
Ils ont bien fait tomber ailleurs d'autres victimes,)

1656.

M'a fait, comme j'entrois, entendre un grand soupir,
Très-infaillible effet d'un amoureux desir,
Et de-là conclus, que je serois peu sage,
Si j'allois dans Madrid, me joindre en mariage,
Où d'abord que j'arrive, on me court nuit & jour,
Où l'homme est le cruel, la femme y fait l'amour;
Où l'on obscéde un homme, au milieu d'une rue;
Où l'on peut être pris par une malotrue.
Et que ferois-je donc, si séjournant ici,
Quelqu'autre chaque jour m'entreprenoit ainsi?
Quoi? si je me trouvois au milieu de cent d'elles,
Et qu'étant convoité de cent Demoiselles,
Mon corps de cent côtés fut à la fois tiré,
Dom Blaise, en cent morceaux se verroit déchiré?
Ordugno, notre noce, ou je me trompe, est faite,
Je veux, dès le matin, déloger sans trompette.

ORDUGNO.

Et tous vos beaux habits?

1656. DOM BLAISE.

Nous nous en servirons ;

ORDUGNO.

Et ceux de votre train ?

DOM BLAISE.

Nous nous en déferons.

ORDUGNO.

On ne se défait pas de tels habits sans perte ,

DOM BLAISE.

Veux-tu que je me jette en une fosse ouverte ?

Et qu'étant marié , je sois encornaillé ?
Mais d'un bien plus grand soin je me sens travaillé ;
Il faudra que je trouve une excuse valable ,
A Dom Cosme , un vieillard d'une humeur détestable ,
Un bourreau d'esprit doux, qui vous accorde tout ;
Et vous fait compliment en vous poussant à bout ;
Qui ne manquera pas de louer ma prudence ;
Qui dira , quoiqu'il perde en ma chere alliance ,

1656.

Qu'il rompra mon hymen, tout comme il me plaira ;
Et dans le même-temps qu'il me le promettra, ..
Le malheureux qu'il est, quoique je puisse faire,
Malgré mes dents, & moi, se fera mon beau-pere.

. . . .

. . . . O Dom Cosme! ô Madrid!
O Maudit mariage! ô Marquis sans esprit!

(*Il sort.*)

DOM SANCHE.

O destin! ô amour! ô toute aimable Blanche!
Pourrez-vous rendre heureux, un autre que Dom Sanche!

(*Il sort.*)

MERLIN.

O Dom Blaise, ô Dom Sanche, ô cher couple de foux!
Que le pauvre Merlin, va vouffrir avec vous!

(*Il sort.*)

ORDUGNO.

O cher ami Merlin! que les fiévres quartaines,
Puissent serrer bien fort ces deux têtes malsaines!

1656.

TIMOCRATE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE, représentée sur le Théatre du Marais au mois de Novembre.

LE début de M. Corneille de Lisle, dans le genre Tragique, fut des plus heureux. * « Timocrate eut quatre-vingt représentations. Le public » ne se lassoit point d'y courir en foule, » on ne cessoit point de le redemander » aux Comédiens ; ces Messieurs s'en » ennuyerent les premiers, & un Acteur » s'avança un jour sur le bord du Théa» tre, & dit aux Spectateurs : Mes» sieurs, vous ne vous lassez point d'en» tendre Timocrate, pour nous, nous » sommes las de le jouer. Nous cour» rons risque d'oublier nos autres Piè» ces, trouvez bon que nous ne le re» présentions plus. »

* Paradoxes littéraires, au sujet de la Tragédie d'Inès de Castro, par l'Abbé Des-Fontaines, pages 184 & 185.

Joignons à ce passage un autre tiré de l'éloge de M. Corneille de Lisle, prononcé par M. de Boze, dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, à la rentrée publique d'après Pâques 1710.

« Timocrate eut un si grand succès, 1656.
» qu'on le joua de suite pendant six
» mois : le Roy vint exprès au Marais
» pour en voir la représentation : & le
» zéle de quelques amis de M. Cor-
» neille, alla jusqu'à lui vouloir per-
» suader d'en rester-là, comme s'il n'y
» avoit eû rien à ajouter à la gloire
» qu'il avoit acquise, & qu'on eut
» beaucoup risqué à la vouloir soutenir
» par de nouvelles productions, &c. »

Passons présentement au récit que Loret fait de la représentation de Timocrate, que le Roy honora de sa présence.

Muse Historique du seize Décembre 1656.

Mardi* dernier, notre Monarque,
Monsieur, & maint Seigneurs de marque,
En grand train allerent exprès,
Aux Comédiens du Marests,
Pour y voir jouer *Timocrate*,
Piéce touchante & délicate,
Qui charma fort le Spectateur,
Et qu'a fait un célébre Auteur,
A sçavoir le jeune Corneille,
Qui du Théatre est la merveille,
Depuis que son illustre aîné,
A le Théatre abandonné,
. . . .

* C'est-à-dire le 12. Décembre.

1656. Tout de bon cette Tragédie,
Fait eſtimer la Normandie,
Qui ſçait produire des eſprits,
D'un ſi rare, & ſi digne prix.
Dans le temps qu'elle fut jouée,
Elle fut du Roy fort louée,
Témoignant tout viſiblement,
Qu'il y prenoit contentement;
Et la Troupe qui repréſente,
La ſuſdite Piéce excellente;
(Auſſi-bien Actrices, qu'Acteurs,)
Eut quantité d'approbateurs,
Et de plus une bonne ſomme;
Et j'ai ſçu d'un fort honnête homme,
Qui dîna, mercredi chez nous,
Que le Roy qui paye pour tous,
(Soit vérités, ſoit hyperbole,)
Leur fit donner ſix vingt piſtoles,
J'ai ſçu depuis, & tout de bon,
Que ledit Louis de Bourbon,
Tint à l'Auteur ſur ſon Ouvrage,
Un obligeant & doux langage,
Et je tiens que d'être eſtimé
D'un grand Roy, des Dieux tant aimé,
Eſt une gloire au Sieur Corneille,
Qui n'a preſque point de pareille;
C'eſt pourquoi j'en fais mention:
Et certes l'approbation,

D'une ame belle & souveraine,
Doit bien encourager sa veine,
Et son esprit ingénieux,
A réussir de mieux en mieux.

1656.

Achevons l'Histoire de la Tragédie de Timocrate, par le passage suivant.

« M. Corneille (de Lisle) n'étoit » encore que dans un âge peu avancé *, » lorsqu'il fit jouer sur le Théatre du » Marais Timocrate. Nous n'avons » point vû d'Ouvrages de nos jours qui » ait été représenté si long-temps de » suite, puisque les représentations en » furent continuées pendant un hiver » entier; & cette Piéce fit tant de » bruit, que le Roy l'alla voir sur le » Théatre du Marais. Le sujet de cette » Piece fut si heureux, & cette Tragé- » die fut si interressante, qu'on vit pa- » roître aussitôt plusieurs Piéces, dont » les Héros étoient haïs sous un nom, » & aimés sous un autre. Comme la » Troupe des Comédiens du Marais ne » passoit pas pour être la meilleure de » Paris, & que celle de l'Hôtel de Bour- » gogne la surpassoit infiniment, & qu'el- » le avoit toutes les voix; cette Troupe » entrepris de jouer cette Piéce, à » cause de la réputation extraordinaire

Mercure Galant de M. Visé, Janvier 1710. pages 274, 276.

* Né en 1625. il avoit alors 31. ans.

„ qu'elle avoit eue, mais comme tout
1656 „ Paris la sçavoit par cœur, cette Trou-
„ pe n'eut pas tous les applaudissemens
„ qu'elle attendoit, & le grand nombre
„ des représentations qu'en avoient
„ donné les Comédiens du Marais,
„ avoient fait qu'ils possédoient si bien
„ cette Piéce, qu'il fut impossible aux
„ copies d'atteindre jusques à la per-
„ fection des originaux ; de maniere
„ que lorsqu'il étoit question de la voir
„ représenter, on préferoit les Comé-
„ diens du Marais à ceux de l'Hôtel
„ de Bourgogne. »

Si la Tragédie de Timocrate étoit moins répandue qu'elle ne l'est, on croiroit, après tous ces éloges, que c'est un des chef-d'œuvres du Théatre ; cependant la nouveauté du sujet & la conduite de la Piéce, en font tout le mérite.

1657.

LE CAMPAGNARD,

Comédie de Monsieur GILLET DE LA TESSONNERIE.

QUoique les Comédies de M. Gillet soient foibles, il faut convenir qu'on n'a pas rendu assez de justice

à cet Auteur. Il est presque inconnu, & c'est un des premiers qui a composé 1657. des Piéces de caractere, qu'il a tirées de son propre fond, sans les emprunter des Espagnols, ou des Italiens, suivant l'éxemple des Poëtes de son temps. On peut, il est vrai, lui reprocher son peu de goût, & d'avoir fait choix de caracteres assez équivoques, qu'il a rendu sans beaucoup de finesse. Il veut faire ici connoître le ridicule des Nobles de Province, dans la personne d'un Baron Campagnard, qui ignore les manieres de la Cour, & affecte sans cesse le proverbe & la pointe; ce Campagnard est venu à Paris, pour y épouser Phénice, niéce du bon homme Bazile, & s'entretient avec Jodelet de ce futur mariage. Ce Valet lui répond avec cette familiarité naturelle aux Domestiques des Provinciaux.

JODELET.

Au diable de bon cœur la noblesse Champêtre,
Et maudit tout Valet qui ne l'enverra paître.

LE CAMPAGNARD.

Jodelet?

JODELET.

Pour avoir des plumes au chapeau,
L'éguillette à la mode, & le ruban nouveau,

1657. Pour être chaque jour brave comme un Dimanche,
Et me faire crayer ici la botte blanche,
Faut-il trancher du Prince avec un vieil Valet,
Qui vous a vû soudrille, & petit argoulet,
Qui mange avecque vous le lard à la Campagne,
Et qui pour lard manger, y mange ce qu'il gagne.

LE CAMPAGNARD.

Parle bas Jodelet.

JODELET.

Moi, Monsieur, parler bas!
Pestez, jurez, criez, je ne le ferai pas,
Et pour quelle raison contraindre ma parole?
Si vous êtes honteux qu'un valet vous controlle,
Vous pouvez bien chercher qui vous controllera,
Et qui de vos amours, jamais se mêlera.
M'en mêlant, je m'en mêle en tant de badinages,
Que fuyant l'emmêleur, & tous ces emmelages,
Puisque de vos amours, je me suis trop mêlé,
Jamais je ne veux être avec vous emmêlé,
Tout Valet que je suis.

LE

1657.

LE CAMPAGNARD.

Vieil ami tu te fâches,

JODELET.

Otez de vos papiers que vos gens soient des lâches,
Et qu'un propos fâchant, contre un d'eux soit lâché,
Sans qu'il soit à l'instant & fâcheux & fâché.
Non mon extraction doit céder à la vôtre,
Mais le cœur, je le puis disputer à tout autre,
Tous ceux de notre race ont eu le sang bouillant,
Et qui dit Jodelet, dit autant que vaillant.

Malgré ces remontrances, le Campagnard fait une visite à sa Maîtresse; Léandre, Gentilhomme amoureux de Phénice, par le moyen d'Anselme, fourbe de profession, qui a gagné la confiance du Baron, s'introduit auprès de ce dernier, feignant être un Marchand de Tableaux, & lui dit en secret que Cliton est son rival. Pendant que le Campagnard songe aux moyens de se venger. On lui remet un billet de Cliton, qui trompé par Anselme, croit être insulté par le Baron, & le fait appeller en duel. Ce billet lui donne

1657. lieu de faire d'autres réfléxions ; Bazile & Phénice le trouvant rêveur, lui en demandent le sujet : pour éviter de leur répondre juste, le Campagnard les entretient des exploits de la derniere Campagne. Ce récit, coupé par les plaisanteries du Valet, est assez comique, & même Original. (a)

ACTE II. SCENE IV.

LE CAMPAGNARD.

Sitôt que l'on eut fait sonner l'arriere-ban,
Etant déja pourvû d'armes & de bagage,
Je fais de trois mulets grossir mon équipage,
Tire de mon Fermier quatre chevaux de bats,
Habille six Valets, du haut jusques au bas,
Et vais, quoique d'amour, j'eusse l'ame troublée,
Montée comme un Saint George au lieu de l'assemblée,
Là je trouve d'abord vingt ou trente voisins,
Dix ou douze neveux, & dix-huit cousins :
Deux oncles, trois filleuls, un bâtard de mon pere;
Et six de nos parens avec mon beau-frere,
Nous étant ameutés & lestes à ravir,
Nous allons droit aux lieux où nous devions servir,
Voyons le Général, qui lors (par paranthèse)
En me reconnoissant, parût être à son aise,
Et dit en m'embrassant, que j'avois le bonheur,
D'avoir été le fils d'un fort homme d'honneur,
Et qu'il se doutoit bien que je chassois de race;
Mais courant au récit qu'il faut que je vous fasse,
Je ne vous dirai point ce que je répondis,
Les discours que je fis, & tout ce que je dis,
Suffit que vous sçachiez que nos troupes rangées,
Et tous les environs des terres assiégées,
Par-tout l'on rencontroit des soldats en troupeaux,
Comme on voit les moutons sortir de nos hameaux.

JODELET.

C'est fort bien moutonner pour un homme d'étude,
Hé ! Monsieur, gardez-vous de la compatitude,
Elle n'est pas idoine à telles gens que vous.

Léandre qui fait joüer tous ces stratagêmes pour dégoûter le Campagnard de la poursuite de Phénice, & le mettre dans le cas, ou de tomber sous le fer de Cliton, ou s'il a le bonheur de 1657.

PHÉNICE.

Qu'il est plaisant.....

LE CAMPAGNARD.

Le jour étant donc pris, pour attaquer la place;
On ouvre la tranchée, où tous nos Maréchaux,
Cette premiere nuit, conduisoient nos travaux.
. . . .
D'abord un régiment s'en vient-là, tà, tà, tà,
Si bien donner sur eux * qu'il les épouvanta,
Il les fit reculer ici vers la riviere,
Lors un autre aussitôt les surprend par derriere,
Et s'en vint, boute & haye, allons, vous en autrez,
Leur ferme le passage, & les serre de près.
Ah! que la mort alors, ferma d'yeux & de bouches?
Que de grands horisons!

* Les travailleurs.

JODELET.

Que d'abreuvoirs à mouches?

LE CAMPAGNARD.

Que de cœurs palpitans!

JODELET.

Que de nez morfondus!

LE CAMPAGNARD.

Que d'hommes écrasés!

JODELET.

Que de chapeaux perdus!

LE CAMPAGNARD.

Que de sang, que de cris!

JODELET.

Que de coups par derriere!

LE CAMPAGNARD.

Et qu'enfin d'hommes-là firent leur cimetiere.

BAZILE.

Je crois qu'il faisoit chaud à quatre pas de-là.

PHÉNICE.

Quel éloquence!

1657. le tuer, d'être obligé de prendre la fuite. Léandre, dis-je, craint qu'une explication entre ces deux rivaux, ne rompe ses projets, & prie Anselme d'inventer des moyens plus surs; ce fourbe qui passe dans l'esprit du Campagnard pour un habile Astrologue, tire son horoscope.

ACTE III. SCENE II. ANSELME *fait semblant de lire un grand papier qu'il tire de sa poche.*

Armez-vous donc de résolution,
Vous avez pris naissance au signe du Lion,
Sous sa tête où l'on voit quatre étoiles semées,
Qui d'un feu toujours vif, semblent être allumées,
Il est l'onziéme signe, & des plus capitaux,
Etant particulier de trente partiaux,
Le nom d'Algebaac, est celui qu'on lui donne.

JODELET.

O Dieux, ce nom tout seul, tueroit une personne.

ANSELME.

Vous avez sur le chef deux signes fort menus.

JODELET.

Monsieur.

ANSELME.

Qu'est-ce ?

JODELET.

Avouez que c'est Capricornus, &c.

1657.

ANSELME au Campagnard.

Votre an climatérique eſt proche d'arriver,
Mercure ayant reçu Mars, qui le vient trouver,
Promet un grand déſordre en votre mariage,
Le quadrat de Venus encore davantage,
Vous rendant malheureux pour avoir trop vêcu,

JODELET.

Ne l'ai-je pas bien dit que vous ſeriez cocu.

LE CAMPAGNARD.

Tais-toi.

ANSELME.

Je ne ſçais point mal, qui ne vous arrive;
Si vous n'abandonnez l'objet qui vous captive;
Des meurtres, un déluge, & des embraſemens;
Des priſons, des douleurs, & des baniſſemens,
Des pertes, des affronts, & des têtes coupées,
Des coups de piſtolets, de poignards, & d'épées,
Et des Valets pendus.

JODELET.

Ah! Monſieur, quittez-là, &c.

1657.

LE CAMPAGNARD.

De sorte qu'il faudra que je quitte Phénice.

JODELET.

Belle demande.

LE CAMPAGNARD.

Ah ! Ciel quelle est ton injustice !

. . . .

Ah ! rage, ah ! sort cruel, ah ! destin, conjurez,
Vous grand Dieu des enfers, qui me désespérez,
Amour qui de mon sang, fais des torrens de flâmes,

JODELET.

Petit pertubateur du repos de son ame,

LE CAMPAGNARD.

Barbare !

JODELET.

Traître.

LE CAMPAGNARD.

Aveugle insensible.

JODELET.

Fort bien :
Mais sans frapper du pied, tout cela ne vaut rien,
Il faut serrer les poings, & roulant les prunelles,
Par de fréquens regards lorgner les hirondelles.

Le Campagnard prend la résolution de ne plus penser à Phénice ; mais il ne renonce pas à l'alliance de Bazile, & recherche Philis, cadette de ses niéces, en mariage. Tout sembleroit concourir au bonheur de Léandre, si cet amant étoit d'un caractere à se fixer ; mais par une inconstance singuliere, & qui doit le rendre odieux aux Spectateurs, il avoue à Anselme, que ne se sentant plus d'amour pour Phénice, il s'apperçoit que son penchant l'entraîne vers sa sœur cadette. Après quelques reproches de la part d'Anselme, sur un procédé si extraordinaire ; ce dernier promet de faire tourner la chose, ainsi qu'il le souhaite : effectivement il parle à Phénice & lui dit, que sa science lui apprend qu'elle ne ne peut être heureuse, qu'en épousant un jeune homme dont il lui fait le portrait. Philis qui y reconnoît Léandre, dont elle souhaite gagner le cœur, fait une réponse favorable ; mais voulant cacher ses sentimens à tout autre, elle n'ose rebuter le Campagnard, qui lui baise la main ; Cliton, amant de Philis, voit cette action, s'emporte & abandonne cette ingrate, résolu de consacrer ses vœux à Phénice, qui de

1657.

1657. son côté s'y trouve disposée ; depuis qu'elle s'apperçoit de l'inconstance de Léandre ; ce dernier vient trouver Philis, sous prétexte de la peindre ; la présence de Jodelet empêche d'abord qu'il puisse parler à cette belle ; mais il profite du moment que ce valet, accablé de sommeil, se retire dans un cabinet pour dormir. Aussitôt arrive le Campagnard : nos deux amans se contraignent quelque temps. Enfin Léandre, transporté par sa passion, se jette aux piéds de Philis, & lui baise la main.

ACTE V. SCENE IV.

PHILIS.

Songez que l'on vous voit, feignez.

LÉANDRE.

Je n'en puis plus.

LE CAMPAGNARD *à part.*

Que fait-il ?

LÉANDRE *jettant ses pinceaux.*

Les pinceaux sont ici superflus.

LE CAMPAGNARD.

Dieu ! à quelle action s'émancipe ce traître !

Maraut !

PHILIS.

Contraignez-vous.

LE CAMPAGNARD.

Apprend à me connoître.

LE'ANDRE

1657.

LÉANDRE.

Monsieur, pardonnez-moi ces petits mouvemens,
Il me prend quelquesfois des étourdissemens,
. . . .
Et principalement quand je peins une belle,
Je m'égare, & m'emporte, à croire que c'est elle.
Mais mon mal est passé.

LE CAMPAGNARD.

Tu n'es qu'un insolent,
Et ce coup. (*Philis empêche le coup.*)

LÉANDRE.

Ah! c'est trop faire le violent.

Léandre met l'épée à la main, désarme le Campagnard, & lui fait promettre de renoncer à Philis. Bazile ne consent à cet accommodement, que sur la parole d'Anselme, qui assure que ce Gentilhomme a beaucoup de bien, & une naissance des plus illustres, puisqu'il descend du fameux Léandre, & de la belle Héro, si célébres par leurs amours infortunés. Le Campagnard se croit engagé par honneur à presser la chose, d'autant plus volontiers, qu'il espere obtenir Phénice. Dans le moment, on apprend que cette derniere, désespérée de l'inconstance de

1657. son amant, s'est fait enlever par Cliton ; le Campagnard croyant que Phénice a voulu parler de son changement, s'attendrit & pleure de joye : ne vous affligez point, lui dit Léandre.

ACTE V. Scene derniere.

LE'ANDRE.

Si Cliton ne vous rend cette adorable aînée,
Dedans le même état qu'il l'avoit emmenée,
Rien ne le peut sauver de mon juste courroux.
Il mourra.

BAZILE *au Campagnard.*

C'est tout cœur.

LE CAMPAGNARD.

Je n'espere qu'en vous.

JODELET *seul.*

Et moi qui te connois, quoique tu puisse faire,
Je te tiens un grand sot, & pardevant Notaire.
Et vous beaux Campagnards, accordés, ou maris,
Gardez-vous d'amener vos femmes à Paris,
Pour y voir le Pont-Neuf & la Samaritaine ;
Plus de mille cocus s'y font chaque semaine,
Et les godelureaux y font si fréquemment,
Qu'une femme de bien ; s'y trouve rarement.

Prenez-y donc éxemple, & devenant plus sages, 1657.

Faites leur voir Paris, au fond de vos Villages,

Parmi vos Paysans, faites les Cupidons,

Et demeurez toujours les Rois de vos Dindons.

THÉODORE, REINE DE HONGRIE,

Tragi-Comédie de Monsieur l'Abbé de BOISROBERT.

L'Abbé de Boisrobert, toujours riche des Ouvrages des autres, a, suivant cette douce habitude, pris en entier le sujet, l'intrigue, & la distribution des Scenes de la Tragi-Comédie de l'*Inceste supposé*, de la Caze, * pour en composer celle de Théodore ; ainsi point d'autre compte à rendre de cette derniere, que d'ajouter qu'elle éprouva une critique amere, sous le titre de « Remarques sur la Théodore, Tragi- » Comédie de l'Auteur de Cassandre, » dédiées à M. de Boisrobert Métel, » Abbé de Châtillon, par A. B. Sieur

* Voyez l'extrait de cette Piéce, Tome VI. page 90.

1657. » de Somaize. » Dans cette critique, non-seulement on reproche à l'Auteur de Théodore, d'avoir employé en entier la Tragi-Comédie de l'Inceste supposé, au changement des noms près, mais encore de s'être servi de la plus grande partie des vers de cette Piéce : Somaize rapporte des preuves de tout ce qu'il avance, & finit par des vérités un peu offençantes sur le compte de Boisrobert.

LE MARIAGE DE CAMBISE,

Tragi-Comédie de M. QUINAULT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

A L'exception des noms des principaux Acteurs de cette Tragi-Comédie, tout est ici de l'invention de l'Auteur : cela rend un peu plus supportable le ton doucereux sur lequel tous les personnages de cette Piéce s'expriment. Quinault avoit le cœur tendre, & de cette tendresse de ruelle ; telle qu'on la trouve dans les romans de Mademoiselle de Scudery, & de la Calprenede : toutes ses Piéces s'en

ressentent, & celle-ci en est une des plus marquée dans ce genre, qui cependant n'est pas la plus foible de cet Auteur. 1657.

BÉRÉNICE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre du Marais.

CEtte Piéce est dédiée à Madame la Comtesse de Noailles; l'Auteur y rend compte du succès de son Ouvrage, & ajoute : « Bérénice ne croit » plus avoir rien à craindre de la cen- » sure du Public, puisque vous entre- » prenez sa défense; si le peu d'orne- » mens que je lui ai prêtés ne souffre » pas que vous la considériez par elle- » même; regardez-là comme la copie » d'un excellent original; je ne l'ai » peut-être pas tellement déguisée, que » vous n'y reconnoissiez encore quel- » que image des avantures *de Se-* » *sostris & de Timarette*, traitées » avec tant d'art dans Cyrus. * Ce » grand Ouvrage est parti d'une plu- » me si délicate, qu'il peut inspirer

* Roman en dix Volumes, de Scudery; l'Histoire de Sesostris & de Timarette, se trouve dans le sixiéme Volume.

1657. » les plus hautes idées, & si j'avois eu
» assez d'adresse pour conserver dans
» celui-ci, que je vous présente, toutes
» les beautés, qu'il m'a offerte à imi-
» ter, je n'aurois point à vous deman-
» der grace, par ce que vous y verrez
» de languissant & de défectueux. »

M. Corneille de Lisle a raison de demander de l'indulgence pour le languissant qui régne dans cette Tragédie. Philoxene qui passe pour le fils du Roy de Lydie, & qui est reconnu pour Atys, véritable Roy de Phrigie, est le Héros de la Piece; mais son Héroïsme ne dépareroit pas celui des Bergers de M. d'Urfé. Bérénice, crue fille d'un simple particulier nommé Araxe, & reconnue pour celle de Léarque, Roy de Phrigie, est peinte sur le même modéle. Enfin tous les Personnages, à l'exception d'un Courtisan ambitieux, appellé Anaxaris, sont les meilleurs gens du monde. Ajoutons, en finissant cet article, que la Bérénice en prose de Du Ryer a servi en partie de modéle à celle-ci.

1657.

CHRESPHONTE,

OU

LE RETOUR DES HERACLIDES DANS LE PELOPONNESE,

Tragi-Comédie de M. GILBERT.

CYpsele, Roy d'Arcadie, est averti par un oracle qu'il sera détrôné par l'époux de Mérope sa fille, qui doit en même-temps étendre son empire dans tout le Péloponnese.

ACTE I. SCENE IV.

LE ROY.

Quiconque aime ma fille, il en veut à ma vie,
Et ne peut, sans ma mort, contenter son envie;
Mais malgré les destins, & malgré leur amour,
Je veux me conserver, & le trône & le jour,
Ici la politique est juste & nécessaire,
Et je sçais le secret de conserver un pere:
Pour conserver ma vie, avec le nom de Roy,
Je la promets à tous, & la garde pour moi.
Quand j'ai promis à l'un, pour finir mes alarmes,
A l'autre, en même-temps, je fais prendre les armes,

1657. Celui qui croit d'hymen voir luire le flambeau,
Vaincu par son rival, entre dans le tombeau.
J'ai vû jusqu'à cinq Rois dans la tombe descendre,
Flatés du vain espoir chacun d'être mon gendre;
Ces amans que l'amour a rendu ennemis,
M'éxemptent par leur mort de ce que j'ai promis.
Tous, pour croître mes jours, hâtent leurs funérailles,
Et sans combattre, ainsi, je gagne des batailles.
Tisamene croyoit couronner ses travaux,
Après avoir vaincus ses plus fameux rivaux;
Mais Chresphonte voulant à même honneur prétendre,
En venant m'attaquer, est venu me défendre.
Je serai du vainqueur l'ennemi capital,
Je lui susciterai son frere pour rival.
Et s'il en est besoin, ou Temene ou Penthille,
Contre leur propre sang, combattront pour ma fille,
La Gréce divisée armera pour mes droits,
Et l'on verra périr le dernier de ses Rois.

Suivant cette résolution, le Roy reçoit également l'ambassadeur de Tisamene, Roy d'Argos, & celui qui se présente au nom de Chresphonte, & les envoye à Mérope, persuadé que l'un & l'autre ne pourront rien gagner sur un cœur déja prévenu pour Scamandre, fils du Roy d'Asie. Ce Prince a disparu depuis environ huit ans, & le Roy ignore que la Princesse, sans être instruite du sort de cet amant, en reçoit fréquemment des nouvelles, du camp même de Chresphonte. Quelle joie ressent-elle en reconnoissant son cher Scamandre, dans la personne de l'Ambassadeur de ce dernier? Son étonnement augmente encore, lorsqu'elle apprend que Scamandre est Chresphonte même, qui n'a entrepris cette guerre que pour l'obtenir. Cette Scene est heureusement imaginée, mais mal rendue par l'Auteur, & ne produit pas autant d'effet, qu'on pourroit en attendre. Après cette entrevue, Mérope ne souffre qu'avec peine l'Ambassadeur d'Argos; le Roy lui en fait des reproches; la Princesse s'excuse, & prie son pere de lui permettre de demeurer fidelle à Scamandre. Cypséle croyant que ce Prince n'est plus, ratifie avec plaisir

1657.

1657. une promesse qui s'accorde avec sa politique. En conséquence, Mérope fait une réponse énigmatique, qui satisfait l'Ambassadeur de Tisamene, & allume la jalousie de Chresphonte.

ACTE III. SCENE III. CHRESPHONTE *à Mérope.*

Un amant voit trop clair, on ne peut l'abuser,
Et l'infidélité ne se peut excuser.
A mon premier bonheur, je ne puis plus prétendre,
Le malheureux Cresphonte est jaloux de Scamandre,
Scamandre étoit aimé, Chresphonte ne l'est pas,
Le temps change Mérope, & non pas ses appas.
Le temps changeant son cœur, sans la rendre moins belle,
La change pour moi seul, puisqu'elle est infidelle;
Envain durant hüit ans, trop ingrate beauté,
J'ai témoigné mon zéle, & ma fidélité,
. . . .
Envain j'ai, sur les eaux, peint mes feux & ma gloire,
Puisque je ne suis plus dedans votre mémoire.
Et tout vaincu, qu'il est, Tisamene est vainqueur,
Il remporte le prix, puisqu'il a votre cœur,

Mérope a beaucoup de peine à guérir Chresphonte de ses soupçons. Il faut avouer aussi qu'elle s'y prend mal; son amant, sûr de sa fidélité, traite avec hauteur l'Ambassadeur de son rival. Ils prient ensemble la Princesse de vouloir bien s'expliquer sur la préférence que chacun d'eux se flate d'obtenir. Mérope répond toujours ambiguement, & déclare qu'elle aime Scamandre, & qu'à son défaut elle consent à épouser celui des deux prétendans qui lui appartient de plus près. L'Ambassadeur d'Argos croit que ce choix tombe sur Tisamene, qui est issu du sang de Pélops, allié de celui de Scamandre: Chresphonte de son côté, content de cette décision, parle très-vivement à l'Ambassadeur. Ce dernier, offensé de quelques termes peu mesurés, dont Chresphonte se sert en parlant de son rival, croit lui imposer silence, en lui disant qu'il est le Roy d'Argos: Chresphonte lui avoue alors qu'il tient la place de son propre Ambassadeur. Les deux rivaux sortent dans la résolution de terminer leur querelle par la voie des armes. Le quatriéme Acte finit par cette situation qui est assez belle; mais dont un autre que M.

1657.

1657. Gilbert auroit peut-être fait un meilleur usage.

Au Commencement du suivant, Mérope attend avec impatience la nouvelle d'un combat, dont elle ne doute point que Chresphonte ne remporte tout l'avantage.

ACTE V. SCENE I.

MÉROPE.

Si Chresphonte aujourd'hui n'étoit victorieux,
Le Ciel seroit injuste, & l'univers sans Dieux.
Ils doivent seconder ses desseins légitimes,
C'est pour eux qu'il combat, puisqu'il combat les crimes,
Sa race fût toujours utiles aux immortels;
Et son trône affermi, affermit leurs autels.

Oronte, confident du Roy d'Arcadie, vient faire part à la Princesse de ce qui s'est passé.

ACTE V. SCENE II.

ORONTE.

Madame, c'en est fait, la bataille est donnée,
La fortune répond à vos justes souhaits,
Le vainqueur qui vous plaît, vous donnera la paix.
C'est de ces deux rivaux le plus digne de gloire.
C'est........

MÉROPE.

Je sçais le vainqueur, conte-moi la victoire.

Ce transport de joie, qui suffit pour peindre le sentiment d'une amante vive, & passionnée, fait place à la plus sensible douleur, lorsqu'elle apprend que Chresphonte est tombé sous les coups de Tisamene, le Roy vient aussitôt l'assurer du contraire. Mérope est trop affligée pour oser se flater d'un si grand bonheur; mais la vûe de Chresphonte dissipe entierement cette profonde tristesse. Le vainqueur généreux rétablit Cypséle sur son trône, trop satisfait de posséder le cœur & la main de la Princesse. 1657.

LES AMOURS DE DIANE

ET D'ENDIMION,

Tragédie de M. GILBERT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

SAns y penser, & ne songeant qu'à faire sa Cour à M. le Cardinal Mazarin, l'Auteur fournit dans son Epître dédicatoire, des raisons pour excuser la défectuosité de son Poëme. (a) Il

(a) « Monseigneur, ayant composé cet Ouvrage en » Italie, par le commandement d'une personne Au-

1657. l'avoit composé a Rome, quelques années avant de le faire paroître à Paris, & par ordre de la Reine Christine de Suede, à laquelle il étoit attaché; outre la difficulté de bien éxécuter un Ouvrage de commande. M. Gilbert n'avoit dans le pays, où il composa le sien, que des modéles peu éxacts pour le genre Dramatique. Cette Piéce est aussi à peu près de ce goût. Elle commence par un prologue que fait l'Amour, & un air chanté par la suite de ce Dieu. Diane aime Endimion, & en est aimée. La nuit, dépositaire de ce secret, fait les démarches nécessaires pour instruire ce mortel d'un bonheur, dont il n'auroit pas osé se flater. Juge de ma félicité, dit Endimion à Céphale son Confident.

ACTE I. SCENE III. ENDIMION.

Proche de ce grand bois qui regarde la plaine,
Diane, d'un ton doux, m'appella par trois fois,
Et l'amoureux écho répondit à sa voix;

» guste, pour qui votre Eminence a beaucoup de
» respect, & ce nouvel Endimion ayant reçu la lu-
» miere dans le même pays, où vous avez pris nais-
» sance, j'ai cru que vous voudriez bien lui faire
» l'honneur de le protéger, & de prendre quelque
» soin de sa destinée. »

Cette voix me causant un agréable trouble, 1657.
J'y cours d'un pas léger qu'amour encor redouble ;
Je l'aborde en tremblant de crainte & de respect,
Et suis transi de joie à son divin aspect.
Pour me favoriser, cette belle immortelle,
Sur un lit de gazon, me fait seoir auprès d'elle,
Et pour mieux rassurer mes timides esprits,
Mêle à son entretien d'agréables souris,
Le Dieu qui me fait voir sa belle gorge nue,
Et semble m'accuser de trop de retenue,
Par un beau mouvement, m'inspire le dessein
De lui prendre une fleur qu'elle avoit dans le sein.
Ma main s'avançant trop, la sienne me repousse,
Mais d'un air si touchant, d'une façon si douce,
Que je vis qu'elle étoit sensible à mon desir,
Laissant en même-temps échapper un soupir,
Et l'amour dans ses yeux me faisant voir son ame,
Je volai sur sa bouche un baiser tout de flâme.

1657. Et goutai des plaisirs, & des ravissemens;
Que n'ont jamais goûté les plus heureux
amans.
Je suis tout transporté seulement quand j'y
pense :
Ce qui reste, Céphale, estdigne de silence.

Ce tendre commerce est troublé par la jalousie d'Apollon, amant de Diane, & qui veut l'épouser. La Déesse refuse d'y consentir, alléguant ses scrupules qui lui défendent cette alliance incestueuse. (*a*) De son côté, Endimion brave impunément la colére de son rival, & lui reproche son impuissance. Ici ce n'est plus un Payen qui parle, c'est un Déclamateur, qui veut prouver la fausseté des Dieux du Paganisme.

APOLLON.

Glorieux immortels, que ma splendeur
éclaire,
Admirez, admirez un prodige en ces lieux :
Un mortel qui se croit plus parfait que les
Dieux.

(*a*) ACTE II.
SCENE IV.
DIANE.

Si j'ose librement vous découvrir mon cœur;
Je condamne l'hymen, du frere & de la sœur.
Le Ciel qui les sépare au point de leur naissance,
Ne les peut réunir qu'avec répugnance,
Et les mortels aussi, par un saint mouvement,
Ont séparé les noms, & de frere & d'amant,
Et n'ont jamais permis, avec grande sagesse,
Qu'une sœur usurpa celui d'une Maîtresse, &c.

ENDIMION.

1657.

ENDIMION.

Leur nombre dans chacun témoigne leur foiblesse,
Un seul suffit-il pas, s'il a de la sagesse;
Et c'est être crédule & dépourvu de sens,
Que d'adresser des vœux à des Dieux impuissans.
Ne vantez donc point tant votre race divine,
Je connois bien les Dieux, je sçais leur origine,
C'étoient des Conquérans, des Héros, & des Rois,
Qu'on a déifiés pour leurs fameux exploits,
L'éclat de leurs hauts faits, par le cours des années,
A fait jusques au Ciel monter leurs destinées,
Et la nécessité qui presse les mortels,
Leur a fait en tremblant élever des Autels,
Si la peur fait les Dieux, & leur sacré mistere,
La générosité pourra bien les défaire;
L'aise, en les corrompant, rend leur regne odieux,
Et la terre rougit d'avoir peuplé les Cieux.

APOLLON.

Que leur reproche-t-on insensé, téméraire!

ENDIMION.

Le meurtre, le larcin, l'inceste, l'adultere;

1657. Quelque chose de pis que je n'ose nommer ;
Ce sont-là les vertus qui les font renommer :
Par des crimes affreux, d'éxécrables exemples,
Vous doit-on justement & des voeux, & des temples :
Que me répondez-vous contre ces vérités.

APOLLON.

La foudre doit répondre à tes impiétés ;
Les Dieux se feront craindre en te mettant en poudre,

ENDIMION.

Quand la raison leur manque, ils menacent de foudre,
Mais ils ne peuvent pas avancer notre fin,
Puisqu'ils sont, comme nous, dépendans du destin.

Nous laissons le Lecteur en liberté de faire ses réfléxions, sur le ridicule d'un raisonnement si déplacé. Endimion est éxilé par un Arrêt de la Cour céleste. Apollon jugeant que cette punition est trop légere pour un audacieux, le fait mourir sécrettement ; & la Piéce finit par les regrets de Diane. (a)

(a) La Reine Christine, pendant son séjour à Paris, prit plusieurs fois le divertissement de la Comédie, entr'autres Piéces qui furent représentées devant elle, on ne sera pas surpris d'y trouver celle de M. Gilbert.

1657.

AMALASONTE,

Tragédie de M. Quinault,

Représentée au commencement de Novembre, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

Muse Historique du 17. *Novembre* 1657.

Les Comédiens de l'Hôtel,*
Représentans un Poëme tel,
C'est-à-dire, si beau, si rare,
Qu'aux plus charmans on le compare,
De tous il mérite l'aveu,
Et chacun y court comme au feu,
Bref, son excellence est extrême,
Jusques-là que notre Roy même,
Qui Mercredi * le vit jouer,
Prenant plaisir à le louer,

* de Bourgogne.

* C'est-à-dire, le 15. Novembre.

Loret nous l'apprend dans sa Muse Historique du 2. Mars 1658.

Elle a vû jouer Timocrate,
Qui pourroit ravir un Socrate,
Et l'histoire d'Endimion,
Qui, selon son opinion,
(Et celle aussi de tout le monde)
En plusieurs beaux traits est féconde;
Et fait juger Monsieur Gilbert,
Ecrivain tout-à-fait expert.

1657.

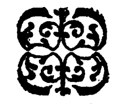
En trouva tous les vers si justes,
Qu'il fit un présent de cent justes,
(Ce m'a dit la belle Pinault,)
A son Auteur nommé QUINAULT;
Dont tout exprès j'ai voulu mettre,
Ici le nom en grosse lettre,
Car j'aime fort les bons esprits.
Enfin ce Poëme de grand prix,
Et dont mille biens on raconte,
A pour titre l'*Amalasonte.* (a)

Le nombre des représentations d'une Piéce, & les éloges que l'on en fait parmi un certain public, n'en assurent pas toujours la bonté; les éxemples en sont fréquens, & nous aurons occasion d'en rapporter plusieurs. En voici un qui se présente au sujet de la Tragédie d'Amalasonte, si fort accueillie du Public, & cependant qui le méritoit si peu, car le reproche qu'on pou-

(a) Le même Loret, au premier Décembre suivant, parle d'une fête donnée dans une maison de la place Royale, & ajoûte.

Les Grands Comédiens du Roy,
En pompeux, & superbe aroy,
Y jouerent l'*Amalasonte*,
Qui charmeroit des cœurs de fonte;
Tant elle a des discours adroits,
Tant elle a des jolis endroits;
Bref, tant elle est (à bien entendre)
Délicate, amoureuse, & tendre.

voit avoir fait à M. Quinault, lorsqu'il fit paroître la Tragédie de la mort de Cyrus, d'avoir masqué d'une façon ridicule le Héros de sa Piéce, ainsi que Thomiris; se renouvelle ici avec d'aussi justes raisons. Amalasonte est si travestie de ce que l'Histoire nous la représente, qu'elle ne paroît plus qu'une précieuse; Théodat est un véritable amant transi, & les autres caracteres aussi éloignés du vrai. Quinault a cru sans doute jetter un grand intérêt dans sa Tragédie, en mettant d'Acte en Acte Théodat, qui en est le principal Personnage, dans un danger évident. Mais outre que le vraisemblable n'est point gardé dans tant d'événemens; ces mêmes événemens sont si mal ménagés, qu'ils deviennent ridicules. 1657.



1657.

LE JUGEMENT DE PARIS

ET LE RAVISSEMENT D'HÉLENE,

Tragi-Comédie de M. SALLEBRAY,

Remise sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21. Décembre.

Muse Historique du 22. Décembre 1657.

Voyez l'extrait de cette Piéce, Tome VI. p. 54.

DU Roy, les grands Comédiens,
Ont trouvé des expédiens,
Pour de leur superbe Théatre,
Rendre tout le monde idolâtre,
Par les grandes diversités
Qu'on y voit de tous les côtés;
A sçavoir des mers, des rivages,
Des temples, rochers & bocages,
Des concerts, danses & balets,
Dragons, démons, esprits folets,
Plusieurs perspectives changeantes;
Plus de vingt machines volantes,
D'admirables éloignemens,
Des feux & des embrasemens,
Enfin cette pompeuse Scene,
Où l'on ravit la belle Hélene,
Hier * en son commencement;
Délecta merveilleusement.

* C'est-à-dire, le 21. Décembre.

1657.

En ce lieu neuf, ou dix Actrices
Paroissent mieux qu'Impératrices,
Par la gravité de leurs pas,
Par leurs charmes, & leurs appas,
Par leurs brillantes broderies,
Plumes, pierres, & pierreries,
Et bref par tous leurs affiquets,
Qui plaisent fort aux yeux coquets.
Tous les Acteurs y sont si lestes,
Qu'on les prend pour des gens célestes,
Etant vêtus quatre fois mieux,
Que n'étoient autrefois les Dieux.
Mais ce que je dis d'eux & d'elles,
Ne sont que franches bagatelles,
Et rien qu'un crayon imparfait,
Au lieu de les voir en effet;
Et d'ailleurs il faut que je die,
Que l'Auteur de la Comédie,
Monsieur Salbrai, homme excellent;
Dont j'estime fort le talent,
Doit être un rare personnage,
D'avoir fait un si grand Ouvrage.

1658. # ASTIANAX,

Tragédie d'un Auteur Anonyme ; non imprimée,

Représentée à l'Hôtel de Bourgogne, le Lundi 7. Janvier.

Muse Historique de Loret, du 12. Janvier 1658.

* C'est-à-dire le 7. Janvier.

LUndi dernier * Sa Majesté,
Par grande curiosité,
Et toute la Cour avec Elle,
Qui pour lors, étoit grosse & belle ;
A l'Hôtel de Bourgogne alla,
Et dans ce superbe lieu-là,
Il vit la beauté ravissante,
D'*Astianax*, Piéce sçavante,
Qui parut en son plus beau jour ;
Aux yeux de cette auguste Cour ;
Ensuite FLORIDOR, qui certes,
Abonde en paroles disertes,
Par des éloges bien polis,
Harangua fort le Roy des Lys,
Notre charmant & noble Sire,
Dont trop de bien on ne peut dire,
Et qui dans un si doux moment,
L'écouta favorablement.

L'article précédent nous engage à placer ici celui du célébre Floridor.

JOSIAS

1658. FLORIDOR.

JOSIAS DE SOULAS, Ecuyer, Sieur de Prine-Fosse, né en la Province de Brie, étoit fils de Georges de Soulas qui s'étoit retiré dans ce pays, où il se maria, après avoir embrassé la Religion Catholique. (a) Au sortir de ses études, Josias de Soulas entra dans le Régiment des Gardes Françoises du Roy (Louis XIII.) où il porta le mousquet, dans la Compagnie de M. de Besne, ensuite il obtint une place d'enseigne dans le Régiment de Rambure, après la réforme de quelques Compagnies de ce Régiment, Josias de Soulas prit le parti de la Comédie, & ce fut alors

Arrêt du Conseil du Roy, du 10. Septembre 1668.

(a) Georges de Soulas, étoit petit-fils de Lazare-Victorin de Soulas, Ecuyer, Sieur d'Iolata, Capitaine d'une Compagnie de Chevaux-Légers Allemands, & faisant profession de la Religion Prétendue réformée, il avoit été page de l'Amiral de Coligni, & fut massacré avec cet infortuné Seigneur le 24. Août 1572. Jean de Soulas, lors Cornette de Cavalerie, ayant appris la mort de son pere, fut obligé de se retirer à Genève, & depuis à Lauzane, au Canton de Berne, en Suisse, avec sa famille, où il vécut noblement. Georges de Soulas, second fils de Jean de Soulas, après avoir achevé ses études à Bâle, vint en France au commencement du regne de Henri le Grand; où il eut l'honneur d'être placé auprès de Madame la Duchesse de Bar, sœur du Roy (Henri IV.) en qualité de Ministre de la Religion Prétendue Réformée; après le décès de laquelle, il se maria en la Province de Brie, après avoir embrassé la Religion Catholique; & il eut de son mariage Josias de Soulas qui fait le sujet de cet article.

Arrêt du Conseil d'état du Roy du 10. Septembre 1668.

1658. qu'il adopta le nom de *Floridor*. Il y a beaucoup d'apparence que ce grand Acteur se fit connoître en Province, avant de venir débuter à Paris. Chapuzeau semble le dire ; voici le passage.*

* Théatre François, Livre III. page 161.

« Mais j'ai vû aussi des troupes s'accorder, se mêler ensemble, & ne faire qu'un Théatre ; & il me souvient qu'en 1638. cela fut pratiqué à Saumur par deux Troupes, que l'on nommoit alors *de Floridor & de Filandre*, parce que ces deux Comédiens annonçoient, & qu'ils étoient les meilleurs Acteurs. » Quoi qu'il en soit, Floridor entra dans la Troupe du Marais en 1640. & succéda à Dorgemont dans l'emploi d'Orateur de la Troupe. En 1643. il passa à l'Hôtel de Bourgogne, où il remplaça Bellerose dans ses rôles & dans sa place d'Orateur de la Troupe.

Lettre sur Moliere & sur les Comédiens de son temps, Mercure de Juin, 1738. premier Vol. p. 1134. & 1135.

Floridor avoit tous les talens imaginables pour le Théatre, dont il a été la gloire de son temps. Il avoit beaucoup de noblesse dans l'air, & dans les manieres. Il étoit fort aimé de la Cour, & particulierement connu du feu Roy, duquel il avoit reçu plusieurs graces, pour lui en particulier, & pour la

Troupe en général. (a) Floridor avoit l'emploi des premiers rôles, qu'il remplissoit d'une façon si noble & si naturelle, qu'il fit oublier tous les grands Acteurs qui avoient joué avant lui. (b) Et un mérite qui lui étoit particulier, c'est qu'il jouoit également bien sans être journalier; au talent supérieur que cet excellent Acteur avoit pour le 1658.

(a) « Floridor étoit parfaitement connu (du Roy » Louis XIV.) qui le voyoit de bon œil, & qui dai- » gnoit le favoriser en toutes rencontres. » Chapuzeau, page 183.

(b) M. de Visé dans sa critique de la Tragédie de Sophonisbe de Pierre Corneille, après avoir parlé du personnage de Sophonisbe, & de celui d'Erixe, ajoute: « Après l'inutile rôle d'Erixe, voyons si celui de » Massinisse, qui est le plus nécessaire à la Piéce, y » apporte quelques beautés. Oui, mais elles ne vien- » nent pas de l'Auteur, mais de celui qui le repré- » sente. Puisque c'est M. *de Floridor*, qui a un air si » dégagé, & qui joue de si bonne grace, que les per- » sonnes d'esprit ne se peuvent lasser de dire qu'il » joue en honnête homme. Il paroît véritablement » ce qu'il représente dans toutes les Piéces qu'il joue. » Tous les Auditeurs souhaiteroient de le voir sans » cesse, & sa démarche, son air & ses actions, ont » quelque chose de si naturel, qu'il n'est pas néces- » saire qu'il parle pour attirer l'admiration de tout le » monde. Pour lui donner enfin beaucoup de louan- » ges, il suffit de le nommer, puisque son nom porte » avec lui tous les éloges que l'on lui pourroit donner. » Je puis dire hardiment toutes ces choses sans crain- » dre de donner de la jalousie à ceux qui sont de la » même profession; il y a long-temps qu'il est au- » dessus de l'envie, & que tout le monde avoue que » c'est le plus grand Comédien du monde, & un des » plus galans hommes, & de la plus agréable conver- » sation. »

1658. Théatre, la nature lui avoit encore accordé une figure noble, une taille bien prise, & un son de voix qui, quoique mâle, avoit quelque chose de pénétrant & d'affectueux; il joignoit à tous ces avantages beaucoup d'esprit; & ce qui est encore plus à priser, une probité & une conduite éxemplaire. Aussi s'étoit-il attiré l'approbation & l'estime de tout le public, & soit qu'il jouât un rôle, ou qu'il prononçât un compliment, les Spectateurs gardoient un profond silence, qui n'étoit interrompu que par des acclamations générales; on dit que les complimens de Floridor étoient ordinairement courts, « mais bien tournés, & faisant souvent » autant & plus de plaisir que la Piéce » qu'on venoit de jouer. »

Lettre sur les Comédiens page 1134.

Arrêt du Conseil d'Etat du 10. Septembre 1668.

En 1668. Floridor ayant été assigné pardevant les Commissaires Généraux, députés par Sa Majesté, à la suite de son Conseil, pour la recherche des usurpateurs de Noblesse de la Ville & Fauxbourgs de Paris, pour représenter les titres en vertu desquels il prenoit la qualité d'Ecuyer, présenta une Requête au Roy en son Conseil, où après avoir exposé les qualités de ses ancêtres, en commençant par Lazare Victorin de

Soulas, & rapportant tout de ſuite la filiation juſqu'à Georges de Soulas ſon pere; il parloit enfin de lui-même & des emplois qu'il avoit eu avant de prendre la profeſſion de Comédien. Comme cé qui ſuit cet expoſé ſert à l'Hiſtoire de Floridor, nous allons tranſcrire le paſſage tiré de l'Arrêt du 10. Septembre 1668. 1658.

« La réforme de quelques Compa-
» gnies du Régiment de Rambure,
» lui (Floridor) fit prendre le parti de
» la Comédie, dans laquelle il a ſervi
» depuis vingt-cinq ans, comme il fait
» encore à préſent, au divertiſſement
» de Sa Majeſté, néanmoins parce que
» les titres de la nobleſſe dudit Sup-
» pliant, ſont demeurés entre les mains
» de Joſias de Soulas, oncle dudit Sup-
» pliant, comme aîné & chef de la
» maiſon, lequel dans le même temps
» de la retraite du Sieur Georges de
» Soulas ſon cadet, pere dudit Sup-
» pliant en Suiſſe, ſe retira en Allema-
» gne, où il fut fait Page de l'Electeur
» Palatin du Rhin; & depuis Capitaine
» de Cavalerie dans les Troupes du
» Duc de Savoye, où il ſe maria, après
» avoir auſſi embraſſé la vraie Religion.
» Cet établiſſement hors du Royaume

1658. » dudit Josias, aîné, & chef de la famil-
» le, saisi & en possession de tous les
» titres justificatifs de leur Noblesse,
» a réduit jusques à présent dans l'im-
» possibilité de leur représentation par-
» devant les Commissaires: requerroit
» ledit Suppliant, à ce qu'attendu qu'il
» ne peut abandonner le service de Sa
» Majesté que dans la Mi-Carême pro-
» chain, il plut à Sa Majesté, lui ac-
» corder un délai d'un an, pour rap-
» porter pardevant lesdits Sieurs Com-
» missaires, les titres justificatifs de sa-
» dite Noblesse, & de faire défenses
» au Commis à ladite recherche, &
» tous autres de faire aucunes poursui-
» tes pendant ledit temps, à peine de
» nullité, cassation de procédures, &
» de tous dépens, dommages, & inté-
» rêts, & le décharger de toutes condi-
» tions qui pourroient être intervenues
» contre lui pardevant lesdits Commis-
» saires. Vû par le Roy en son Conseil
» ladite Requête communiquée suivant
» l'Ordonnance dudit Conseil du 29.
» Août dernier, à Maître Jean Scard,
» Commis à la poursuite des usurpateurs
» de titre de Noblesse de la Ville & Faux-
» bourgs de Paris, par exploit du 30.
» dudit mois d'Août, sommation faite

» audit Scard de fournir de réponse à » ladite Requête du 31. dudit mois » d'Août : assignation donnée audit » Suppliant pour apporter au Greffe » de ladite Commission, les titres en » vertu desquels il prend ladite qualité » d'Ecuyer du 30. Juin 1668. Itératif » commandement fait audit Suppliant » du 30. Août dernier ; oui le rapport » du Sieur d'Aligre, Conseiller ordi- » naire, de Sa Majesté en ses Conseils, » & Directeur de ses Finances. Et tout » considéré : Le Roy en son Con- » seil Royal des Finances, a donné » & donne délai d'un an audit Sup- » pliant, pour rapporter les titres justifi- » catifs de sa Noblesse, pardevant lesdits » Sieurs Commissaires Généraux ; & » cependant fait défense audit Scard, » & autres Commis à la recherche des » usurpateurs de Noblesse de ladite Ville » & Fauxbourgs de Paris, de faire aucu- » nes poursuites, ni contraintes contre » ledit Suppliant, à peine de nullité, & » de cinq cens livres d'amende, dé- » pens, dommages & intérêts. Fait au » Conseil d'Etat du Roy, tenu à Saint » Germain en Laye le dixiéme jour de » Septembre 1668. Signé Berrier : & » plus bas est écrit, collationné à l'ori-

1658. » ginal par nous Conseiller, Sécretaire » du Roy, Maison Couronne de France & de ses Finances : Signé, Baudouin, » avec paraphe, & plus bas est encore » écrit.

» L'an 1668. le 17. Septembre, à la » Requête dudit Sieur de Floridor : » Nous Claude de Raince, Huissier ordinaire du Roy en la Grande Chancellerie de France, avons montré, » signifié le présent Arrêt, & d'icelui » baillé copie aux fins y contenues ; fait » & réiteré les défenses y portées, sur » les peines y déclarées, à M. Jean » Scard, Commis à la recherche des » usurpateurs des titres de Noblesse, » de la Généralité de Paris, au domicile de Maître Basle, Avocat en Parlement, sa caution, rüe de Cléri à Paris, parlant à son Commis, à ce qu'il » n'en ignore, Signé, Raince.

Nous avons cru devoir rapporter ce passage de l'Arrêt du Conseil du 10. Septembre 1668. qui sert à constater un fait ignoré de beaucoup de personnes, & qui détruit en même-temps un préjugé sur la profession de Comédien, qu'on croit déroger à la qualité de Noble. Si la loi étoit telle pour ceux qui embrassent cet état, on n'au-

roit pas demandé à Floridor les titres en vertu desquels il prenoit celui d'Ecuyer ; on lui auroit simplement allégué sa profession, & tout de suite en lui défendant la qualité qu'il s'étoit donnée, on l'auroit condamné à l'amende encourue contre les usurpateurs des titres de Noblesse. Cette réfléxion proposée aux personnes non prévenues ; revenons à l'Acteur qui fait le sujet de cet article. 1658.

Floridor représenta encore quelques années la Comédie, mais vers la fin de 1671. ou au commencement de 1672. étant tombé malade dangereusement * M. Marlin, alors Curé de S. Eustache, le confessa, & le fit renoncer à sa profession ; il revint de cette maladie, mais il fut fidéle à la parole qu'il avoit donnée de ne plus remonter sur le Théatre.

Floridor ne survécu pas long-temps à sa retraite du Théatre ; Chapuzeau * dans la liste des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, sous l'année 1673. ne met point ce fameux Acteur au nombre de ceux qui s'étoient retirés de cette Troupe, & Madame de Floridor y est nommée.

Floridor avoit épousé la Demoiselle Marguerite Valloré, qui étoit aussi

* Le Pere le Brun, traité des Spectacles.

* Page 184. & 185.

1658. Comédienne, & dont il eut trois enfans, un fils qui embrassa l'état Ecclésiastique, & qui fut Prêtre de la Paroisse de Saint Sauveur, & deux filles, dont l'aînée épousa le fils de Montfleuri, le Comédien, & la cadette M. Bigodet, qui depuis devint Fermier Général.

LE FEINT ALCIBIADE,

Tragi-Comédie de M. QUINAULT,

Représentée au mois de Février sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

IL n'est pas aisé de comprendre comment M. Quinault ayant l'idée de l'éxil d'Alcibiade, dont il pouvoit composer un Poëme Dramatique, interressant, ainsi que l'a fait depuis M. de Campistron, ait abandonné ce sujet pour composer un misérable roman, en supposant une sœur à Alcibiade, qui sous sa ressemblance, & travestie en homme, se réfugie à la Cour d'Agis, Roy de Sparte. Agis devient jaloux du faux Alcibiade, & celui-ci qui aime Lisandre, favori d'Agis, cache jusqu'à la derniere Scene de la Piéce, le secret de son déguisement. Tout est

mal conduit, nuls caracteres, ou s'il y en a, ils sont dans le faux. Cependant Loret dans sa Muse Historique, parle de cette Tragi-Comédie, comme ayant eu du succès. 1658.

Muse Historique du 2. Mars 1658.

Alcibiade l'a charmée, (*a*)
Piéce extrêmement estimée,
Et laquelle éléve fort haut,
Le nom de son Auteur Quinault.
Cette merveilleuse Princesse,
L'écoutant avec allégresse,
Y fit certes un fort grand cas,
De tout plein d'endroits délicats,
Et de justesse non-pareille,
Qui touchent les cœurs à merveille,
Et que les Acteurs mêmement,
Font valoir admirablement.
Aussi cette Troupe Royale,
Qui seule à soi-même est égale,
Représente chaque action,
Avec tant de perfection,
Que (quoique le Prêcheur en die,)
Il faut aimer la Comédie,
(Des beaux esprits le cher souci)
Et les Comédiens aussi.

(*a*) Loret rend compte de différentes Piéces de Théatre, que la Reine Christine de Suede fut voir représenter à l'Hôtel de Bourgogne.

1658. LES SŒURS JALOUSES,

OU

L'ÉCHARPE ET LE BRASSELET,

Comédie de M. LAMBERT,

Représentée sur le Théatre Royal de l'Hôtel de Bourgogne.

Avertissement au Lecteur. « JE ne t'impose point pour la nou- » veauté de cette Piéce; il y a deux ans » & plus qu'elle a été représentée pour » la premiere fois * quelques affaires » plus importantes m'ont fait négli- » ger le soin de la faire imprimer au » temps convenable ; & je n'en eusse ja- » mais renouvellé le dessein, si faisant » imprimer *la Magie sans Magie*, je ne » m'étois vû sollicité, à la faveur de cette » derniere, de mettre encore celle ci » au jour. Si elle te paroît sur le pa- » pier, ce qu'elle a paru dans sa repré- » sentation, je n'aurai pas lieu de me » repentir de l'avoir tirée de l'oubli, où » je l'avois condamnée. Je ne dissimu- » lerai pas que le sujet est tiré de l'Es- » pagnol. Mais j'oserai me flatter que » dans l'original il n'auroit pas eu un » succès si favorable sur la Scene, & » que pour le mettre en état de ne dé- » plaire pas, il a fallu le déguiser de

* L'Auteur parloit ainsi au commencement de 1661. que cette Comédie parut imprimée.

» ſorte, qu'à voir enſemble l'original, & » la copie, on auroit aſſez de peine à » juger par où ils reſſemblent. Quoi- » qu'il en ſoit, un tel ajuſtement m'a » du moins autant coûté de réfléxions, » que l'invention de *la Magie ſans* » *Magie*, qui n'a rien d'Eſpagnol, que » les Acteurs, & le lieu de la Scene; » ſi le ſtile de cette derniere te ſemble » moins foible en quelques endroits, » que celui de celle-ci, tu me feras la » grace de croire que le ſujet ne de- » mandoit pas d'être traité plus forte- » ment, & que s'il y a quelque choſe » qui mérite quelque légere approba- » tion; c'eſt la petite économie, dans » un ſujet de ſoi-même aſſez bizarre. » 1658.

C'eſt cette raiſon qui fait paſſer cette Comédie, dont les incidens ſont peu vraiſemblables, & l'intrigue ne ſubſiſte que par l'étourderie des perſonnages, & faute de s'expliquer.

Le Comte Henri, favori du Duc de Florence, eſt aimé de Lyſide, & de Camille, fille de Fabie; la préférence qu'il donne à l'aînée lui fait ſacrifier l'écharpe bleue qu'il a reçu de ſa ſœur. Par malheur il laiſſe tomber le braſſe- let dont Lyſide lui a fait don; & la ja- louſe Camille le ramaſſe. On peut aiſé-

ment juger de la situation des deux
1658. Sœurs, qui se flattent d'abord qu'elles triomphent l'une de l'autre, & se persuadent ensuite être trahies par un infidéle. Henri obtient sa grace de Lyside par le moyen de Philipin, qui sçait y dispofer Célie, suivante de cette Demoiselle. Camille surprend ce valet, chargé d'une lettre, & la lui arrache; Lyside accourt aux cris de Philipin; Camille déchire promptement la lettre, & dit à sa sœur que Henri n'est qu'un traître, & qu'il aime Nise leur cousine, à qui ce billet étoit adressé. Ce mensonge est appuyé de quelque apparence. Le Duc, rebuté des rigueurs de Camille, a ordonné à Henri de feindre de l'amour pour Nise, & de sçavoir d'elle le nom du Rival qui s'oppose à son bonheur: en obéissant aux ordres du Duc, Henri s'attire l'indignation des deux sœurs qui le surprennent en conversation avec Nise. Il a une seconde fois le bonheur de faire connoître son innocence à Lyside, mais un nouveau rendez-vous le brouille plus que jamais avec les deux sœurs, & le rend ennemi de Fabie leur pere, & d'Octave, amant de Nise: ce n'est pas tout, sur le rapport de Fabie,

le Duc croit que le Comte aime Camille, & jure de se venger de cette trahison. Dans un tel embarras, Henri cherche d'abord à se justifier auprès de Lyside, & prie Célie, en lui donnant un diamant, de lui rendre ce service. Philipin qui apperçoit son Maître avec cette Soubrette, devient jaloux à son tour, & ne pouvant faire pis, l'accable d'injures. (*a*) Henri n'y fait pas 1658.

(*a*) Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici cette Scene qui est assez plaisante.

PHILIPIN.

Esprit traître & sans foi, ACTE V. SCENE V.
Infidéle à Lyside, & plus encore à moi;
Bourreau de mes amours, vous cajolez Célie?
Mais par la mort.....

HENRY.

Qu'as-tu! dis, quelle est ta folie?
Je t'assomme coquin, si tu veux discourir,

PHILIPIN.

D'eussiez-vous enrager, & d'eussai-je en mourir,
Vos ménaces, ma foi, n'ont rien qui m'épouvante,
Il faut qu'a raisonner du moins je me contente,
Maître dénaturé, j'ai vû ta trahison.

HENRY.

Te tairas-tu, maraut.

PHILIPIN.

Pourquoi si j'ai raison,
Pour embraser d'amour la maison de Fabie,
Il te falloit encore entreprendre Célie?
Mes services, ingrat, sont fort bien reconnus,
Mais je les porte ailleurs, & je ne t'en fais plus.

Il lui jette un billet à terre.

Ce billet vient encore d'une maison si chere.

HENRY *le ramassant.*

O Dieux! c'est de Lyside.

PHILIPIN.

Ou plûtôt de son pere.

1658. attention, & conformément aux ordres du Duc, il ne manque pas de se trouver sous le balcon de Nise. Dans le moment Octave l'attaque brusquement, & veut lui faire mettre l'épée à la main, devant qu'il ait le temps de s'expliquer; Fabie, & le Duc ensuite arrivent dans le même dessein. On voit bien que c'est ici la catastrophe: Henri, qu'on croyoit un volage qui en vouloit conter à la fois aux deux Sœurs & à la Cousine, sans oublier la Suivante, est reconnu fidéle amant de Lyside; un heureux hymen couronne sa confiance; le Duc épouse Camille. Octave, guéri de ses soupçons, obtient Nise, & Philipin Célie, avec le pardon de ses insolens discours.

Nous ignorons entierement la vie de l'Auteur de cette Comédie, qui en donna une autre en 1660. sous le titre de *la Magie sans Magie*, le Privilége qu'il obtint pour ces Piéces, comprend

Oui, oui, c'est un défi du bon-homme en courroux,
Qui se promet ici de te rouer de coups.

HENRY.

Quoi, lui me défier, sa folie est extrême:

PHILIPIN.

Si j'étois grand Seigneur, j'en ferois bien de même
J'enrage de bon cœur, de n'être qu'un valet,
Et de ne pouvoir pas lui sauter au collet.

aussi

aussi les noms de deux autres de sa composition ; la premiere intitulée : *Le Bien perdu, recouvré*, & la seconde, *Les Ramoneurs ;* on peut croire qu'elles ont été représentées, mais que le Poëte les a jugées trop foibles pour soutenir l'impression. Au surplus, les Ouvrages qui nous restent de M. Lambert, font connoître qu'il avoit du talent pour le Théatre : on s'en convaincra mieux par l'extrait de *sa Magie sans Magie*, qu'il assure être absolument de son invention. 1658.

LE DOCTEUR AMOUREUX,

Comédie en Prose & en un Acte, de M. Moliere, non imprimée, précédée de Nicomede, Tragédie de M. Corneille l'aîné.

CEs deux Piéces furent représentées devant le Roy, sur un Théatre dressé dans la Sale des Gardes du vieux Louvre, par la Troupe de Monsieur, (Frere unique du Roy) le 24. Octobre 1658.

1658. L'ordre Chronologique demande que nous placions ici le début de M. Moliere (*a*) & de sa Troupe à Paris, devant le Roy (Louis XIV.) & pour en rendre compte, nous allons employer un passage de la Préface, des Œuvres de Moliere, édition de Paris, 1682. (*b*) L'Auteur de cette Préface, après avoir parlé des premiers succès de Moliere dans différentes Provinces, continue ainsi son discours: « En 1658. » ses amis lui conseillerent de s'appro- » cher de Paris, en faisant venir sa » Troupe dans une Ville voisine. C'é- » toit le moyen de profiter du crédit » que son mérite lui avoit acquis au- » près de plusieurs personnes de consi- » dérations, qui s'interressant à sa gloire, » lui avoient promis de l'introduire à

Début de Moliere & de sa Troupe à Paris, devant le Roy (Louis XIV.)

(*a*) On trouvera la vie de ce célébre Acteur, après sa Comédie du Misantrope, représentée le quatre Juin 1666.

(*b*) Le passage de la Préface de 1682. que nous plaçons ici, nous a paru mériter la préférence sur tout ce qui a éte écrit depuis sur le même sujet; attendu que cette Préface fût composée par M. Vinot, & M. de la Grange, le premier avoit été intime ami de l'Auteur, & sçavoit presque tous ses Ouvrages par cœur, & l'autre, Acteur de la Troupe de M. de Moliere, étoit un homme d'un vrai mérite, docile & poli, Moliere s'étoit donné des soins pour le former, & pour l'instruire. Ce fait est tiré d'une note manuscrite de feu M. Tralage, qui se trouve dans

» la Cour. (*a*) Il avoit passé le Carna- 1658.
» val à Grenoble, d'où il partit après » Pâques, & vint s'établir à Rouen. » Il y séjourna pendant l'été, & après » quelques voyages qu'il fit à Paris se- » crétement, il eut l'avantage de faire » agréer ses services & ceux de ses Ca- » marades, à MONSIEUR, (Frere unique » de Sa Majesté) qui lui ayant accordé sa » protection, & le titre de sa Troupe, » le présenta en cette qualité au Roy, » & à la Reine-Mere. Ses Compagnons, » qu'il avoit laissés à Rouen, en par- » tirent aussitôt, & le 24. Octobre » 1658. cette Troupe commença de » paroître devant leurs Majestés & » toute la Cour, sur un Théatre que » le Roy avoit fait dresser dans la Sale » des Gardes du vieux Louvre; *Nico- » méde*, Tragédie de M. Corneille, » l'aîné, fut la Piéce choisie pour cet

---

un vol. *in*-4°. q.q. N°. 688. de la Bibliothéque de saint Victor.

(*a*) Moliere, après avoir couru quelque temps toutes les Provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, vint enfin à Paris en 1658. Le Prince de Conti lui donna accès auprès de MONSIEUR) frere unique du Roy Louis IV. (MONSIEUR le présenta au Roy & à la Reine mere. *Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages in*-12. *Paris, Prault, fils*, 1739.

1658. » éclatant début : ces nouveaux Acteurs » ne déplurent point, & on fut sur-tout » fort satisfait de l'agrément & du jeu » des femmes ; les fameux Comédiens, » qui faisoient alors si bien valoir l'Hô» tel de Bourgogne, étoient présens à » cette représentation. La Piéce étant » achevée, M. de Moliere vint sur le » Théatre, & après avoir remercié Sa » Majesté en des termes très-modestes, » de la bonté qu'Elle avoit eu d'excu» ser ses défauts, & ceux de toute sa » Troupe, qui n'avoit paru qu'en trem» blant devant une assemblée aussi au» guste. Il lui dit : *Que l'envie qu'ils » avoient eu d'avoir l'honneur de di» vertir le plus grand Roy du monde, » leur avoit fait oublier que Sa Ma» jesté avoit à son service d'excellens » Originaux, dont ils n'étoient que » de très-foibles copies ; mais que, » puisqu'Elle avoit bien voulu leurs » manieres de Campagne, il le sup» plioit très-humblement, d'avoir agréa» ble qu'il lui donnât un de ces petits » divertissemens qui lui avoient acquis » quelque réputation, & dont il ré» galoit les Provinces.*

» Ce compliment, dont on ne rap» porte ici que la substance, fut si

1658.

» agréablement trouvé, & si favorablement reçu, que toute la Cour y applaudit, & encore plus à la petite Comédie, qui fut celle *du Docteur amoureux.* (*a*) Cette Comédie qui ne contenoit qu'un Acte, & quelques autres de cette nature, n'ont point été imprimées : il les avoit faites sur quelques idées plaisantes, sans y avoir mis la derniere main ; & il trouva à propos de les supprimer, lorsqu'il se fut proposé pour but, dans toutes ses Piéces, d'obliger les hommes à se corriger de leurs défauts. Comme il y avoit longtemps qu'on ne parloit plus de petites Comédies, l'invention en parût nouvelle, & celle qui fut représentée ce jour-là, divertit autant qu'elle surprit tout le monde ; M. de Moliere faisoit le Docteur, & la

(*a*) « M. Despréaux ne se lassoit point d'admirer » Moliere, qu'il appelloit toujours le contemplateur. » Il disoit que la nature sembloit lui avoir révélé tous » ses secrets, du moins, pour ce qui regarde les » mœurs, & les caracteres des hommes. Il regrétoit » fort qu'on eut perdu sa petite Comédie du *Docteur amoureux*, parce qu'il y a toujours quelque chose » de saillant, & d'instructif dans ses moindres Ouvrages. Selon lui, Moliere pensoit toujours juste, » mais il n'écrivoit pas toujours juste, parce qu'il » suivoit trop l'essor de son premier feu, & qu'il lui » étoit impossible de revenir sur ses Ouvrages. » *Boleana, page 31. édition in-12.*

1658. » maniere dont il s'acquitta de ce per-
» sonnage, le mit dans une si grande
» estime, que Sa Majesté donna ses
» ordres pour établir sa troupe à Paris.
» La Sale du Petit-Bourbon lui fut ac-
» cordée, pour y représenter la Comé-
» die alternativement avec les Comé-
» diens Italiens. Cette Troupe, dont M.
» de Moliere étoit le chef, & qui, com-
» me je l'ai déja dit, prit le titre de la
» Troupe de MONSIEUR, commença
» à représenter en public le 3. Novem-
» bre 1658. & donna pour nouveautés
» *l'Etourdi* & *le Dépit Amoureux*,
» qui n'avoient jamais été joués à Pa-
» ris. » Nous allons parler de la pre-
miere de ces Piéces.

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS, *Comédie de M. MOLIERE*,

Représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon (a) le 3. Novembre 1658.

CEtte Comédie est la premiere en vers & en cinq Actes, que Moliere

(1) Tome VII. p. 289. à la note.

(a) On a déja dit (1) que le Théatre du petit Bourbon, étoit bâti sur le terrain qui a depuis servi à cons-

aît composée. Elle fut faite en Province, & jouée pour la premiere fois à 1658.

truire la façade du Louvre du côté de saint Germain l'Auxerrois : voici la description de la Sale du Spectacle que Richer (2) en a donnée sous l'année 1614. Tome IV. du Mercure François, pag. 9. & 10. « Cette » Salle est de dix-huit toises de longueur, sur huit de » largeur : au haut bout de laquelle il y a encore un » demi rond de sept toises de profondeur, sur huit » & demie de large, le tout en voute semé de fleurs-» de-lys. Son pourtour est orné de colomnes, avec » leurs bases, chapiteaux, architraves, frises, & » corniches d'ordre Dorique : & entre icelles corni-» ches des arcades en niches. En l'un des bouts de la » Salle, directement opposée au Dais de leurs Ma-» jestés (Louis XIII. & la Reine Mere) étoit élevé » un Théatre de six pieds de hauteur, de huit toises » de largeur, & d'autant de profondeur. » Ce Théatre servit longtemps aux représentations des Comédiens François de l'Hôtel de Bourgogne & du Marais, losqu'ils étoient mandés par le Roy. Enfin il fut donné à des Comédiens Italiens, dont la Troupe débuta a Paris le 9. Août 1653. (3) Ces Comédiens étoient en possession de ce Théatre, lorsque le Roy permit à Moliere & à sa Troupe de s'établir à Paris, sous le titre de *la Troupe de* MONSIEUR, & de jouer alternativement avec les Comédiens Italiens. Moliere prit les Mardis, les Vendredis, & les Dimanches ; les Italiens jouoient les autres jours.

(2) Auteur, Imprimeur & Libraire du Mercure François.

(3) Muse Historique de Loret, du 16. Août 1653.

La Sale du Petit-Bourbon ayant été démolie vers la fin d'Octobre 1660. Le Roy accorda à Moliere, & aux Comédiens Italiens la Sale que le Cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans son Palais. Loret rend compte de ce fait dans les termes suivans.

Muse Historique du 30. Octobre 1660.

On a mis à bas le Théatre,
Fait de bois, de pierre, & de plâtre,
Qu'ils avoient (4) au Petit-Bourbon :
Mais notre Sire a trouvé bon
Qu'on leur donne, & qu'on leur apprête,
Pour exercer après la Fête (5)

(4) La Troupe de Moliere, & les Comédiens Italiens.

(5) De la Toussaints.

1658.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere, à la tête des Oeuvres de cet Auteur, édition *in*-12. Paris 1739.

Lyon en 1653. « Cette Piéce n'est » point indigne de son Auteur : elle est » partie à l'antique, puisque c'est un » Valet qui met la Scene en mouvement, » & partie dans le goût Espagnol, par la » multiplicité des incidens qui naissent » l'un après l'autre, sans que l'un naisse » de l'autre nécessairement. On y trou- » ve des personnages froids, des Scenes » peu liées entr'elles, des expressions » peu correctes ; le caractere de Lélie » n'est pas même trop vraisembla- » ble, (a) & le dénouement n'est pas

---

Leur métier docte & jovial),
La Sale du Palais Royal,
Où diligemment on travaille,
A leur servir vaille que vaille.

Après la mort de Moliere, Lully obtint la Sale du Palais Royal. Nous parlerons de cet événement sous l'année 1673.

Vie de Moliere avec les Jugemens sur ses Ouvrages, *in*-12. Paris, Prault fils.

(a) « Les connoisseurs ont dit que l'*Etourdi* de- » vroit seulement être intitulée, *Les Contre-temps*. Lélie » en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant » un homme qu'on attaque, fait des actions de gé- » nérosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paroît » plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais » l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire..... » On est obligé de dire, (& c'est principalement » aux étrangers qu'on le dit) que le stile de cette » Piéce est foible & négligé, & que sur-tout, il y a » beaucoup de fautes contre la langue. Non seulement » il se trouve dans les Ouvrages de cet admirable » Auteur, des vices de construction, mais aussi plu- » sieurs mots impropres, & surannés.... Au reste, » l'Etourdi eut plus de succès que le Misantrope, » l'Avare, & les Femmes Sçavantes, n'en eurent

heureux ;

» heureux ; le nombre des Actes n'est » déterminé à cinq, que pour suivre » l'usage qui fixe à ce nombre les » Piéces qui ont le plus d'étendue : » mais ces défauts sont couverts par » une variété, & par une vivacité qui » tiennent le Spectateur en haleine, & » l'empêche de trop réfléchir sur ce qui » pourroit le blesser. » 1658.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, au commencement de Décembre 1658.

CEtte Comédie, ainsi que celle de l'*Étourdi*, avoit été composée, & représentée en Province. Ce fut aux Etats de Béziers en 1654, que Moliere la fit paroître pour la premiere fois. « Les » incidens du *Dépit Amoureux*, sont » arrangés avec plus d'art, (que ceux de » l'Etourdi) quoique toujours dans le

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» depuis. C'est qu'avant l'étourdi on ne le connoissoit » pas mieux, & que la réputation de Moliere ne » faisoit pas encore d'ombrage. Il n'y avoit alors de » bonne Comédie au Théatre François que le Menteur. »

1658. » goût Espagnol. Trop de complication » dans le nœud, & trop peu de vrai» semblance dans le dénouement : ce» pendant on y reconnoît dans le jeu des » personnages, une source du vrai Co» mique, peres, amans, maîtresses, va» lets, tous ignorent mutuellement les » vues particulieres qui les font agir : ils » se jettent tour à tour dans un laby» rinthe d'erreurs, qu'ils ne peuvent dé» mêler. La conversation de Valere avec » Ascagne, déguisée en homme, celle » des deux Vieillards qui se demandent » réciproquement pardon, sans oser s'é» claircir du sujet de leur inquiétude, la » situation de Lucile, accusée en pré» sence de son pere, & le stratagême de » Valere, (a) pour tirer la vérité de son » valet, sont des traits également ingé» nieux & plaisans : mais l'éclaircisse» ment d'Eraste & de Lucile, qui a don» né à la Piéce le titre de *Dépit Amou» reux*, leur brouillerie, & leur récon» ciliation, sont le Morceau le plus » justement admiré. »

(a) L'Auteur des Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere, dit que c'est Eraste, mais il s'est mépris.

LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE,

1658.

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre du Marais.

« MOnsieur Corneille fit jouer quelque temps après (Timocrate), la mort de l'Empereur Commode, sur le même Théatre des Comédiens du Marais, où le Roy & toute la Cour, sur le bruit qui se repandit des grands applaudissemens que cette Piéce recevoit, allerent en voir la représentation, & quelque temps après elle fut joué sur le Théatre du Louvre, où l'on en donna encore ensuite plusieurs représentations. »

Mercure Galant de Visé, Janvier 1710. pages 276. & 277.

A la vérité, on trouve dans cette Tragédie, des morceaux dignes de l'Auteur de Stilicon, de Camma, d'Ariane & du Comte d'Essex; mais on n'y remarque pas moins que les personnages sont mal choisis, & peu interressants. Celui de Commode, qui doit faire tout l'intérêt de la Piéce, est manqué totalement.

1659.

ŒDIPE,

Tragédie de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 24. Janvier 1659.

IL y avoit six ans que cet inimitable Poëte avoit renoncé au Théatre, & qu'il s'en tenoit à la résolution qu'il avoit prise & annoncée, en faisant imprimer son dernier Ouvrage Dramatique. * Le Public ressentoit d'autant plus vivement cette perte, qu'il ne voyoit personne capable de l'en dédommager. On peut conjecturer que M. Corneille s'en repentoit; les Vers qu'il présenta à M. Fouquet, Procureur Général, & Sur-Intendant des Finances, par reconnoissance des faveurs qu'il venoit d'en recevoir, font assez connoître qu'il souhaitoit que quelque puissance supérieure l'engagea dans une nouvelle carriere.

* Pertharite.

Oui, généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur, lorsque tu me fais grace,

1659.

Et je veux bien apprendre à tout notre avenir,
Que tes regards benins ont sçu me rajeunir.
Je m'éleve sans crainte avec de si bons guides;
Depuis que je t'ai vû, je ne vois plus mes rides,
Et plein d'une plus claire & noble vision,
Je prens mes cheveux gris pour une illusion.
Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me sens encor la main qui crayonna,
L'ame du grand Pompée, & l'esprit de Cinna.
Choisis-moi seulement quelque nom dans l'Histoire,
Pour qui tu veuille place au Temple de la gloire,
Quelque nom favori qu'il te plaise arracher,
A la nuit de la tombe, aux cendres du bucher.
. . . .
Tu me verras le même, & je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,
Que dix lustres & plus n'ont pas tout emporté,
Cet assemblage heureux de force & de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture,
Qu'à l'envi m'ont prété & l'art & la nature, &c.

1659. M. Fouquet qui aimoit infiniment les Lettres, ne laissa pas échapper cette occasion, & négocia en Sur-Intendant des Finances. M. Corneille sentit bien que ses libéralités étoient des ordres, mais pressans : ces sollicitations, jointes à son penchant naturel, le rengagerent au Théatre. « M. le Sur-Intendant, » pour lui faciliter ce retour, & lui ôter » toutes les excuses que lui auroit pû » fournir la difficulté de trouver des » sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il » prit fut Œdipe. M. Corneille de Lisle, » son frere, prit *Camma*, qui étoit le » second, & le traita avec beaucoup » de succès ; je ne sçais, ajoute M. de » Fontenelle, quel fut le troisiéme. ».

Vie de M. Corneille, par M. de Fontenelle.

A peine M. Corneille se fut-il déterminé à traiter l'*Œdipe*, qu'il sentit toutes les difficultés de cette entreprise.(a)

Avis au Lecteur de la Tragédie d'Œdipe, de M. Corneille.

(a) « Au reste, je ne vous dissimulerai point, qu'a» près avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la » confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous » les Sçavans, qui l'ont regardé comme le chef-d'œu» vre de l'antiquité, & que les pensées de ces grands » génies qui l'ont traité en grecs & en latins, me » faciliteroient les moyens d'en venir à bout » assez tôt, pour le faire représenter dans le Carna» val, je n'ai pas laissé de trembler, quand je l'ai » envisagé de près, & un peu plus à loisir que je n'a» vois fait en le choisissant. J'ai connu que ce qui » avoit passé pour miraculeux dans ces siécles éloi» gnés, pourroit sembler horrible au nôtre, & que

1659.

Il est vrai que ce sujet, que l'on a regardé comme l'un des plus beaux que la Scene Grecque & Romaine ait produit, ne pouvoit paroître sur la nôtre, qu'avec des changemens considérables. C'est cette raison, dit M. Corneille, « qui » m'a fait perdre l'avantage que je » m'étois promis, de n'être souvent que » le Traducteur de ces grands hommes » qui m'ont précédé. Comme j'ai pris, » (ajoute-t-il) une autre route que la » leur, il m'a été impossible de me ren- » contrer avec eux : mais en récompen- » se, j'ai eu le bonheur de faire avouer » à la plûpart de mes Auditeurs, que je

» cette éloquente & curieuse description de la maniere » dont ce malheureux Prince se creve les yeux, & le » Spectacle de ces mêmes yeux crevés, dont le sang » lui distile sur le visage, qui occupe tout le cinquiéme » Acte chêz ces incomparables originaux, feroit » soulever la délicatesse de nos Dames, qui compo- » sent la plus belle partie de notre auditoire, & dont » le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les » accompagnent : & qu'enfin l'amour n'ayant point » de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il » étoit dénué des principaux ornemens qui nous ga- » gnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de » remédier à ces désordres, au moins mal que j'ai pû, » en épargnant d'un côté à mes Auditeurs, ce dan- » gereux Spectacle, & y ajoutant de l'autre, l'heureux » épisode des amours de *Thésée & de Dircé*, que je » fais fille de Laïus. On ne remporte d'Œdipe & des » Piéces qui lui ressembloient, (dit M. de Fonte- » nelle *) qu'une désagréable & inutile conviction » des miseres de la condition humaine. »

* Réflexions sur la Poëtique, Paragraphe 49.

1659. » n'ai fait aucune Piéce de Théatre,
» où il se trouve tant d'art qu'en celle-
» ci, bien que ce ne soit qu'un Ouvra-
» ge de deux mois, que l'impatience
» Françoise m'a fait précipiter, par un
» juste empressement d'éxécuter les or-
» dres favorables que j'avois rêçû. »

Malgré ces difficultés, & le peu de temps qu'il eut pour composer sa Tragédie, M. Corneille eût tout lieu de se louer des applaudissemens que reçut *Œdipe*, qui dès sa nouveauté fut jugé digne de la haute réputation de cet illustre Poëte, & mérita d'être placé au rang de ses Poëmes les plus estimés. Loret, Auteur contemporain, nous a fait le récit de cette premiere représentation.

Muse Historique du 25. Janvier 1659.

Monsieur de Corneille l'aîné,
Depuis peu de temps a donné,
A ceux de l'Hôtel de Bourgogne,
Son dernier Ouvrage ou besogne,
Ouvrage grand & signalé,
Qui l'ŒDIPE est intitulé.
Ouvrage, dis-je, Dramatique,
Mais si tendre, & si pathétique,
Que sans se sentir émouvoir,
On ne peut l'entendre ou le voir.

1659.

Jamais Piéce de cette sorte,
N'eût l'élocution si forte :
Jamais, dit-on, dans l'univers,
On entendit de si beaux vers.
Hier * donc, la Troupe Royale,
Qui tels sujets point ne ravale,
Mais qui les met en leur beau jour,
Soit qu'ils soient de guerre ou d'amour,
En donna le premier Spectacle,
Qui fit cent fois crier miracle :
Je n'y fus point, mais on m'a dit,
Qu'incessamment on entendit
Exalter cette Tragédie
Si merveilleuse, & si hardie ;
Et que les gens d'entendement,
Lui donnoient, par un jugement
Fort sincere, & fort véritable,
Le beau titre d'inimitable.
Mais cela ne me surprend pas,
Qu'elle ait d'admirables appas,
Ni qu'elle soit rare & parfaite ;
Le divin Corneille l'a faite.

* C'est-à-dire qu'Œdipe fut représenté le Vendredi 24. Janvier 1659.

Après un tel succès, on ne doit pas être surpris que le Roy, pour qui l'Ouvrage avoit été composé, ait eu la curiosité de venir l'honorer de sa présence. C'est Loret qui nous l'apprend encore dans sa Muse Historique du 9. Février suivant.

1659. Durant qu'auprès de mes tisons,
Ma Muse se fonde en raisons,
Etant le jour où je besogne;
On joue à l'Hôtel de Bourgogne,
Ce Poëme rare & nouveau
Que tout Paris trouve si beau.
Et que tout bon esprit admire,
Devant le Roy, notre cher Sire,
Attiré par le bruit qu'a fait,
Un Ouvrage grand & parfait,
Et d'excellence sans pareille,
Le dernier de Monsieur Corneille.

Le Roy ne se contenta pas de donner de grands éloges à la nouvelle Tragédie, il voulut faire sentir ses libéralités à l'Auteur, & par-là l'engager à continuer. M. Corneille fit paroître ensuite *la Toison d'or*, & *Sertorius*, dont le succès lui fut très-glorieux : mais il donna prise à ses ennemis par sa Tragédie de *Sophonisbe*.* Jusque-là les Critiques avoient respectés ses Ouvrages; la foiblesse de ce dernier, leur inspira la hardiesse de le censurer. M. l'Abbé d'Aubignac en fit une critique, qui fut assez bien reçue : ce succès l'excita à attaquer *Sertorius*, & par la même raison, il entreprit la critique d'*Œdipe*. Nous ne parlons présentement que de cette der-

* Qui parut en 1663.

niere : on ne peut refuser à M. l'Abbé d'Aubignac la connoissance de l'art du Théatre, les réfléxions sont aussi la plûpart justes, & censées, mais il est blamable de s'être servi souvent de termes trop forts, & indécens, & d'avoir fait paroître visiblement son animosité contre Monsieur Corneille, jusqu'à soutenir, contre l'opinion commune, que le sujet d'Œdipe n'est point propre au Théatre, & que la fable manque de vraisemblance. Il éxamine ensuite la Piéce telle qu'elle a été construite par M. Corneille, & y découvre des défauts, dont les uns appartiennent à ce grand Poëte, & les autres lui sont communs avec Sophocle & Sénéque. Cette discussion est vraiment digne d'un écrivain accoutumé à juger assez sainement de la Poësie Dramatique. 1659.

On sent le même talent dans l'analyse qu'il fait des différentes circonstances de la Fable, & des sentimens qu'elle fait naître. Il en résulte qu'il y a une infinité de suppositions absurdes ; que le Héros vertueux, & innocent est éclipsé, qu'on ne voit que l'incestueux & le parricide : & qu'ainsi, au lieu d'exciter la compassion, il ne fait qu'horreur. Il remarque de grands dé-

1659. fauts de vraisemblance dans l'épisode de Thésée & de Dircé : d'ailleurs il ne la trouve point liée à la fable d'Œdipe, ensorte qu'il y a duplicité d'action. Il soutient même que la fable de Thésée est le vrai sujet de cette Tragédie, & que les avantures d'Œdipe n'y sont que comme un épisode. L'Amour même de Thésée & de Dircé, n'est pas moins solidement attaqué. Le critique passe ensuite à l'examen des vers, qu'il juge, avec quelque raison, pleins d'enflure, & de métaphores outrées. Enfin il n'approuve guerre dans ce Poëme, que quelques traits assez beaux, & dignes de Corneille, sur-tout, ajoute-t-il, quand il touche des matieres de politique. (*a*)

Quoique cette critique soit trop sévere, outrée, & très-partiale, il faut avouer cependant, qu'elle n'est pas sans fondement, & que, soit la précipitation avec laquelle M. Corneille y a

---

(*a*) M. l'Abbé d'Aubignac fit imprimer la seconde partie de cette critique, sous le titre de *Quatriéme Dissertation, concernant le Poëme Dramatique, servant de réponse aux calomnies de M. Corneille*; mais nous n'en parlons point ici, parce qu'elle ne contient que des personnalités insultantes, peu convenables aux deux antagonistes, & en même-temps étrangeres à la critique d'*Œdipe*.

travaillé, soit d'autres raisons; il est certain que la Tragédie d'Œdipe n'est pas éxempte de défauts. Le rôle du principal personnage, & celui de Jocaste sont parfaitement bons. Mais cet épisode de Thésée, & de Dircé, que l'Auteur s'applaudit si fort d'avoir inventé, paroît un peu étranger, non à l'Histoire d'Œdipe, mais à l'action principale, qui est la reconnoissance du meurtrier de Laïus. Convenons donc que la censure de l'Abbé d'Aubignac est très-juste, & que malgré l'art du Poëte, les sentimens de ces deux amans, quoique des plus tendres & des plus vifs, ne laissent pas de paroître un peu froids, par le peu de rapport qu'ils ont, comme on vient de dire, avec l'action principale où tout doit aboutir. D'ailleurs leurs caracteres sont absolument défectueux: quand on voudroit passer à Dircé ses hauteurs avec Œdipe, qui ne seroit indigné de voir son peu de respect envers Jocaste, sur-tout dans la seconde Scene du troisiéme Acte, lorsque cette tendre mere ne paroît occupée que du soin de la sauver. C'est joindre l'ingratitude à l'insolence. En éxaminant le rôle de Thésée, on s'appercevra que ce Prince n'est généreux que par rapport

1659.

à ſon amour. Nous paſſons les dé-
1659. fauts de la conduite, pour dire un mot de la verſification : qui ſuivant le jugement des perſonnes plus équitables que l'Abbé d'Aubignac, eſt des meilleures de M. Corneille, & dans laquelle on peut remarquer avec plaiſir, que plus il avançoit en âge, & plus la langue Françoiſe approchoit de ce degré de perfection où on la voit aujourd'hui. Nous terminons ici cet article, attendu, qu'en parlant dans la ſuite de cette Hiſtoire, de la nouvelle Tragédie d'*Œdipe*, que M. de Voltaire a donné au Théatre; nous aurons occaſion de rapporter encore quelques comparaiſons, & des jugemens qu'on a portés ſur l'une & ſur l'autre de ces Piéces.



1659.

LE FESTIN DE PIERRE
OU
LE FILS CRIMINEL,

Tragi-Comédie, Traduite de l'Italien en François, par M. de VILLIERS,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE prodigieux succès que cette Piéce venoit d'avoir sur le Théatre Italien, fit espérer aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne que cette Tragi-Comédie, traduite en François, en auroit encore d'avantage sur le leur. Ils en firent la proposition au Sieur de Villiers leur camarade, qui se mêloit de faire des vers, & avoit composé quelques affiches pour les annonces des Piéces nouvelles. * Cette entreprise parut d'autant plus facile, qu'on étoit persuadé que le fond du sujet, la variété du Spectacle, la singularité, & les décorations suffisoient, & feroient passer aisément la foiblesse de la versification. « Mes Camarades » (c'est l'Auteur qui parle dans son Avis au Lecteur)

* Voyez l'Extrait de l'Amarillis de M. Rotrou, retouchée par M. Tristan, Tome VII. page 334.

1659. » infatués de ce titre du *Festin de Pierre* » ou *du Fils criminel*, après avoir vû » tout Paris courir à la foule, pour en » voir la représentation qu'en ont fait » les Comédiens Italiens, se sont persua- » dés que si ce sujet étoit mis en Fran- » çois, pour l'intelligence de ceux qui » n'entendent pas l'Italien, dont le » nombre est grand à Paris, & que ce » fut même en des vers tels quels, » comme sont ceux-ci, cela nous atti- » reroit un grand nombre de ceux qui » ne s'attachent pas à cette régularité » si recherchée, mais si peu trouvée » jusqu'ici : & que pourvû que la figure » de Dom Pierre & celle de son cheval » fussent bien faites, & bien propor- » tionnées, la Piéce seroit dans les ré- » gles qu'ils demandent. Ce grand » nombre-là apporte de l'argent ; c'est » cet argent en partie qui fait subsister » notre Théatre, » &c. (*a*)

(*a*) L'Auteur dédie sa Piéce à M. Corneille, en le priant de la lire *à ses heures perdues*. Cette Epître mérite d'être extraite. « Ce n'est pas, (dit-il) en qua- » lité de votre confrere en Apollon, comme vous » avez voulu dire, par raillerie (que je vous la dédie ;) » mais en celle d'un rimailleur, qui ne devoit rien » mettre au Théatre sans votre aveu. Les François à » la Campágne, & les Italiens à Paris, qui en ont » fait tant de bruit (de cette Piéce) n'en ont jamais » fait voir qu'un imparfait original, que notre copie

Passons

Passons à l'extrait de la Piéce qui fait le sujet de cet article. 1659.

La Scene ouvre par Amarille, fille de Dom Pedre, qui promet à Dom Philippe son amant, de l'attendre le soir même à son balcon. Lorsqu'elle est sortie, paroissent Dom Alvaros, pere de Dom Juan, & Philippin, valet de ce dernier. Dom Alvaros n'est interrompu dans les plaintes qu'il fait sur les désordres affreux de son fils, que par les mauvaises bouffonneries du valet. Dom Juan arrive: il paroît fâché

» surpasse infiniment. Quoi qu'il en soit, je vous » offre tout ce qui a pu contenter le public, que je » n'ai pas fait, & tout ce qui l'a pû choquer, qui » vient de moi. . . . . Mais enfin mes Compagnons, » médiocrement soigneux de sa réputation, l'ont souhaité de moi, dans l'opinion qu'ils ont eu que le » nombre des ignorans, surpassant celui de ceux qui se » connoissent aux Ouvrages de Théatre, s'attacheroient » plûtôt à la figure de Dom Pierre, & à celle de son » cheval, qu'aux vers, & à la conduite. . . . . Si tous » ceux qui m'ont précédé dans ce genre d'écrire, » avoient eu la même reconnoissance, & qu'ils vous » eussent demandé avec autant d'affection que je le » puis, que vous eussiez eu la bonté de leur marquer » les défauts, nous ne verrions pas tant d'Ouvrages » qui ne méritent pas plus votre approbation, que celui-ci; & notre Troupe n'auroit pas été réduite » à faire paroître un homme & un cheval, faute de » quelque chose de meilleur. »

La Comédie du Festin de Pierre, dont M. de Villiers parle au commencement de cette Epître, & qu'il dit qu'on jouoit en Province, est celle de M. Dorimond, qui ne parut à Paris que depuis celle-ci, & dont nous rendrons compte.

1659. de trouver ſon pere, & d'être obligé d'écouter ſes ennuyeuſes remontrances. Las de les entendre, il le maltraite durement, & donne quelques coups à Philippin. Le premier Acte finit par les imprécations du Bon-Homme.

A l'ouverture du ſecond, Dom Juan enléve Amarille; Dom Pedre, venant à ſon ſecours, eſt bleſſé mortellement par ce Raviſſeur, qui, à l'approche des Domeſtiques, abandonne cette belle, & prend la fuite. Dom Philippe ſurvient pour conſoler Amarille, & prendre des meſures pour que Dom Juan ne puiſſe pas échapper. Celui-ci, craignant d'être reconnu, troque d'habit avec Philippin. Peu de temps après le Prevôt entre avec ſes Archers.

ACTE II. SCENE II.

LE PREVÔT.

Quoi-qu'il puiſſe arriver, fidéles Compagnons,
Ne mettez pas le cœur, ni la force aux talons.
Car dans cette capture, où je prens la conduite,
Le premier que je vois s'ébranler à la fuite,
Que la peur du péril vient ſaiſir au collet,
Je le renverſe mort d'un coup de piſtolet;

1659.

Pour ne rien hazarder, qui que ce soit qui
passe,
Il faut soigneusement le remarquer en face;
Voir à son action s'il s'épouvantera;
S'il parle, remarquer comment il parlera;
Et sur-tout, que chacun ait la main occupée,
A ne lui laisser pas d'abord tirer l'épée.
Le traître en cet état nous incommoderoit,
Et dans l'extrémité, la peur le porteroit....
Soyez donc vigilans, car en pareille affaire,
Vous ne sçavez que trop ce que la peur peut
faire?

ARCHER.

Monsieur, je vous promets, quand il au-
roit cent bras,
Dès que je le joindrai, de le porter à bas;
Et je le lui serrerai si bien la gargamelle,
Qu'il n'aura pas le temps de tirer l'allu-
melle.

Malgré ces belles résolutions, le Pré-
vôt & les Archers fuyent lâchement à
la présence de Philippin, qui est revêtu
des magnifiques habits de son Maître.

LE PREVÔT.

Enfans, retirons-nous, & craignons sa
puissance,

PHILIPPIN.

Ventre!

LE PREVÔT.

Nous vous rendrons entiere obéissance,
Seigneur.

1659.

PHILIPPIN.

Vos complimens sont ici superflus ;
Mais que dans mon chemin je ne vous trouve plus.

à part.

Où diable ais-je donc pris ce morceau de courage ?

Dans la premiere Scene du troisiéme Acte, Dom Juan force un pauvre Pelerin à lui donner ses habits ; & sous ce dernier travestissement, il assassine Dom Philippe. Il faut supposer que pendant l'intervalle de cet Acte au suivant, Dom Juan & Philippin font naufrage. Ils reparoissent au quatriéme Acte. Le premier semble touché de remors ; mais la vûe de deux jolies Paysannes les dissipe bien vîte. Il emmene ces jeunes personnes, dans le dessein de les violer. Peu de temps après, Oriane, l'une d'elles, revient baignée de larmes. Il n'est pas difficile d'en deviner le sujet. On va juger si le discours de Philippin est fort propre à la consoler.

PHILIPPIN.

ACTE IV. SCENE VI. La consolation de tous les misérables,
Comme dit le proverbe, est d'avoir des semblables,

1659.

Si cela n'eſt point faux, qu'elle ſéche ſes pleurs,
D'autres ont eu par lui de ſemblables malheurs.
J'en connois plus de cent, Amarillis, Céphiſe,
Violante, Marcelle, Amarante, Béliſe,
Lucrece, qu'il ſurprit par un détour bien fin;
Ce n'eſt pas celle-là de Monſeigneur Tarquin.
Policrite, Aurélie, & la belle Joconde,
Dont l'œil ſçait embraſer les cœurs de tout le monde,
Paſithée, Auralinde, Orante aux noirs ſourcis,
Bérénice, Aréthuſe, Aminte, Anacorſis,
Nérinde, Doralis, Lucie au teint d'albâtre,
Qu'après avoir ſurpriſe, il battit comme plâtre.
Que vous dirai-je encor? Mélinte, Nitocris,
A qui cela coûta bien des pleurs & des cris.
Perrette la boiteuſe, & Margot la camuſe,
Qui ſe laiſſa tromper comme une pauvre buſe.
Catin qui n'a qu'un œil, & la pauvre Aliſon,
Auſſi belle, & du moins d'auſſi bonne maiſon:
Claude, Fanchon, Paquette, Anne, Laure, Iſabelle,
Jacqueline, Suzon, Benoîte, Perronnelle,
Et ſi je pouvois bien du tout me ſouvenir,
De quinze jours d'ici je ne pourrois finir.

Ici il jette un papier roulé, où il y a beaucoup de noms de femmes écrits.

ORIANE *s'en allant.*

1659. Je n'en puis plus, sortons de ce lieu si funeste :

PHILIPPIN *voulant l'arrêter.*

Je ne suis pas gourmand, je prendrai bien son reste.

Dom Juan revient trouver son Valet, qui en passant lui fait remarquer un magnifique tombeau. Dom Juan le reconnoît pour celui du même D. Pedre, qu'il a tué au commencement du second Acte, & ordonne à Philippin, d'aller prier la Statue de venir dîner chez lui.

Au cinquiéme Acte, Philippin dresse le couvert, son Maître arrive, & dit à son Valet de se mettre à table. A peine ont-ils commencé à manger, que l'Ombre y vient aussi prendre place. Cette Scene est très-longue : l'Ombre y débite une ennuyeuse morale ; D. Juan beaucoup d'impertinences, & Philippin de fades plaisanteries, & hors de saison. Avant de quitter la table, l'Ombre fait promettre à ses deux Convives de venir souper dans son tombeau. Peu de temps après on voit entrer une troupe de Paysans, où sont entr'autres le pere, la mere, la mariée & le futur époux. Dom Juan, sans autre façon, s'avance, prend le bras de la mariée, & l'en-

léve, malgré la résistance du pere, & du prétendu. Au retour de cette expédition, il se souvient de la parole qu'il a donné à l'Ombre. 1659.

« Ici la sépulture s'ouvre, & l'on voit » la table garni de crapeaux, de ser» pens, & tout le service noir. »

Nous passons cette Scene, qui n'est qu'une répétition de la premiere. Elle est terminée par un coup de foudre, qui écrase Dom Juan. L'Ombre disparoît, il ne reste que Philippin, qui fait au pere & à la mere de la mariée, le récit de la terrible mort de son Maître.

Cet extrait est, il est vrai, plus long que la Piéce semble le mériter : mais il est bon de remarquer que c'est ici la premiere que la Scene Françoise ait fait paroître : comme ce n'est qu'une traduction assez simple de l'original Espagnol, on peut la comparer avec celle de Moliere. Ici D. Juan est un impie, mais en même-temps c'est un scélérat, & un misérable, qui fait horreur ; c'est un fils mal élevé, sans cœur, sans mœurs, sans éducation, & qui n'a aucun sentiment de noblesse : capable de tout entreprendre pour parvenir à ses honteux desirs. On peut dire avec vérité, qu'il mérite la potence, dont son valet le menace

1659. assez souvent : & qu'au reste, ce dernier est très-digne d'un tel Maître.

DE VILLIERS. De Villiers étoit Comédien de l'Hôtel de Bourgogne : à son talent d'Acteur, il joignit celui d'Auteur, & composa plusieurs Piéces qui mériteroient mieux le titre de Farces, que celui de Comédies. De Villiers jouoit les Comiques nobles, & les troisiémes rôles Tragiques. Moliere, dans la premiere Scene de son *Impromptu de Versailles*, critique cet Acteur, qui représentoit Polibe dans la Tragédie d'*Œdipe*. On voit, par une lettre en vers de Robinet, du 6. Décembre 1670. que de Villiers s'étoit déja retiré du Théatre. Chappuzeau, Livre troisiéme, page 185. de son Théatre François, met de Villiers au nombre des Acteurs retirés, & pensionnés de l'Hôtel de Bourgogne. * On le trouve encore sur l'état des Pensionnaires, fait en 1680. après la réunion des Troupes, sur le Théatre de l'Hôtel de Guénégaud ; mais il n'y est plus dans celui qui fut fait à la rentrée après Pâques 1686. On peut conjecturer qu'il est mort avant cette derniere époque.

* En 1673.

Piéces

Piéces de M. de Villiers. 1659.

LE FESTIN DE PIERRE *ou* LE FILS CRIMINEL, Tragi-Comédie, en cinq Actes, 1659.

L'APOTICAIRE DÉVALISÉ, Comédie en vers, un Acte, 1660.

LES RAMONEURS, Comédie en vers, un Acte, 1662.

LA VENGEANCES DES MARQUIS, *ou* RÉPONSE A L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en prose, un Acte, 1664.

LES CÔTEAUX *ou* LES MARQUIS FRIANDS, Comédie en vers, un Acte, 1665.

LES TROIS VISAGES, Comédie en vers, un Acte, 1665.

De Villiers eut un fils, qui embrassa la même profession de son pere, & qui s'y distingua beaucoup. Nous en parlerons à la suite de cette Histoire.



1659. CLOTILDE,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER,

Représentée au mois d'Avril, à l'Hôtel de Bourgogne.

IL y avoit plus d'onze ans que M. l'Abbé Boyer n'avoit fait paroître aucun Ouvrage au Théâtre, & il sembloit y avoir renoncé, lorsque l'exemple de M. Corneille, réveilla son ardeur Poétique; encouragé par le succès d'Œdipe, il hazarda sa Tragédie de Clotilde, & la dédia aussi à M. Fouquet, Procureur Général & Sur-Intendant des Finances, qui étoit alors au plus haut degré de sa gloire, & dont le nom ornoit les Epîtres dédicatoires de la plûpart des Poëmes Dramatiques; il s'en fallut bien que le sort de Clotilde, fut pareil à celui d'Œdipe, & quoique cet Auteur assure que cet Ouvrage *n'a pas déplû à tout le monde*, nous sommes persuadés au contraire, que le nombre de ses approbateurs a été très-petit.

Deuthere, veuve du Comte de Béziers, par un motif d'ambition, se

broüille avec Clidamant, qui soupire 1659.
pour elle depuis long-temps. Par malheur, cet amant irrité, devenu son mortel ennemi, est le favori de Théodebert, Roy de Metz, que la Comtesse compte épouser. C'est la haine irréconciliable que ces deux personnes se sont jurés mutuellement, qui produit tous les incidens de cette Piéce, & ces fréquens changemens presque de Scene en Scene; à travers le galimathias qui regne dans ce Poëme, on apperçoit que Clidamant est sensiblement touché de l'inconstance de la Comtesse, & que l'aversion la mieux marquée prend dans son cœur la place de l'amour le plus tendre. Il est difficile de définir le caractere de son ennemie, dont les attraits un peu surannées (puisqu'elle est mere d'une fille prête à être mariée) ont causé cette vive passion; c'est une folle qui ne sçait ce qu'elle prétend: tantôt elle dispense le Roy de sa promesse, & consent qu'il épouse Clotilde; tantôt elle accorde cette Princesse à Clodomire, après l'avoir promise à Clidamant. Ce dernier est un peu plus égal dans sa façon de penser; toujours opposé aux desseins de la Comtesse, & faisant plier la volonté

1659. du Roy à la sienne. Enfin on peut dire, que ces deux personnages auroient autant de peine à rendre raison de la bizarrerie de leur procédé, que de celles qui les fait courir à une fin funeste. Le Roy est fort indéterminé; sa passion pour Clotilde l'oblige à fausser la foi qu'il a donné à Deuthere : il y renonce, lorsqu'il voit que le Prince Clodomire son propre fils, est son rival; la tendresse paternelle céde pendant quelque temps à la violence de l'amour, & ne reprend le dessus qu'à la fin de la Piéce. Clotilde, fille de Deuthere, fidelle amante de Clidamant, qui répond mal à ses bontés, l'oublie aussitôt qu'elle apprend son désespoir fatal. Le plus raisonnable Acteur est Clodomire; c'est un amant du vieux temps, qui se croit encore très-fortuné, lorsque Clotilde, après la mort de celui qu'elle aimoit, veut bien consentir à l'épouser.

Malgré le peu de mérite de cette Tragédie, sa nouveauté lui fit donner la préférence sur plusieurs autres, & elle fut représentée à Berny, pour augmenter la magnificence d'une fête que M. le Comte de Lyonne donna au Roy le 18. May 1659. Loret va rendre compte de cette fête.

Muse Historique du 24. May 1659. 1659.

Monsieur le Comte de Lyonne,
Qu'un éclat d'honneur environne, (1)
Qui ne sera jamais terni,
Dimanche (2) traita dans Berni,
A mille pas du Bourg-la-Reine,
Non-seulement le Roy, la Reine,
Mais plusieurs belles de la Cour,
Qu'on ne sçauroit voir sans amour,
Et (tant en Princes, qu'en Princesses)
Pour le moins cinq ou six Altesses.
De plus, Monsieur le Cardinal, (3)
Que Dieu préserve de tout mal.
Mais outre la Maison Royale,
Pour qui on faisoit ce régale,
Dans ce beau logis à l'écart,
Et non pour le tiers & le quart,
Des gens plus de vingt-deux mille,
Tant des Fauxbourgs, que de la Ville,
Y furent sans être semons.

. . . .

On ne doit pas se mettre en tête,
Que de cette admirable fête,
En beaux termes, & bien exprès,
Je déclare ici le progrès,
Il ne suffiroit pas d'un Tome,
Et ceci n'est qu'un Epitome.

. . . .

(1) Il étoit Ministre & Sécretaire d'Etat.

(2) C'est-à-dire le 18. May.

(3) Le Cardinal Mazarin.

1659.

Au moment qu'arriva la Cour,
En ce délicieux séjour,
Les Canons, Tambours, & trompettes,
Furent les premiers interprétes,
Du plaisir qu'avecque raison,
Le Maître de cette maison,
Et sa chere, & charmante femme,
Ressentirent au fond de l'ame,
De voir chez eux les Majestés,
Avec tant d'illustres beautés.
Ensuite on ouit l'harmonie,
D'une plaisante simphonie,
Autrement concert préparé,
Sur un grand balcon fort paré,
De riches tapis, & tentures,
Et de plusieurs rares peintures,
(Toutes Piéces dudit Beraï,)
Et qui de plus étoit garni,
Tant en feints, qu'en vrais personnages,
De plus de soixante visages,
Qui rangés le long du balcon,
(Où l'on vuida maint gros flacon,)
Avecque leurs habits à l'antique,
Formoient un aspect magnifique,
Qui causa du ravissement.
Après ce divertissement,
Dont la Cour fut fort satisfaite,
On visita l'Escarpolette,

Où maint Courtisan s'élança ; 1659.
Puis on pêcha, puis on chassa ;
Ensuite la Troupe Royale,
Dans une fraîche & verte Sale,
C'est-à-dire, en un grand berceau,
Composé de maint arbrisseau,
La CLOTILDE représenterent,
Que les Auditeurs admirerent,
Piéce digne d'un grand loyer,
Dont est Auteur le Sieur Boyer,
Qui, dit-on, d'une force extrême,
A réussi dans ce Poëme,
Bref, qui fut lors en vérité,
A merveille représenté ;
Après quoi, on couvrit les tables,
De mets friants, & délectables,
Dont l'extrême profusion,
Paroissoit une illusion,
Tant pour les diverses espéces,
Que pour la quantité de Piéces,
Et des ragoûts bien apprêtés,
Qu'on servit à leurs Majestés ;
Et ce dans un autre boccage,
Orné d'un verdoyant feuillage,
Et de deux cent lustres en l'air,
Où l'on voyoit étinceler,
Des flambeaux, en un si grand nombre,
Que malgré la nuit, assez sombre

1659.

Aussi vrai que je vous le di,
Il faisoit clair comme à midi,
Et de plus au bout de l'allée.
(Ce jour-là grandement foulée,)
Une perspective on voyoit,
Qui certainement flamboyoit,
D'une si brillante lumiere,
Et d'une si rare maniere,
Qu'on en étoit très-réjoui,
Aussi-bien que très-ébloui,
. . . .
Or après ce beau festin-là,
Et qu'à Dieu on eut rendu grace,
Toute la Cour ayant pris place,
Un balet certes fort prisé,
Par Beauchamp, * dit-on, composé,
Moitié grave, moitié folâtre,
Fut dansé sur un verd Théatre,
Suivant les accords, & les sons,
Des vingt & quatre violons;
Ses trois récits, ses sept entrées,
D'habits somptueux illustrées,
D'airs divins, d'admirables pas,
Et de tout pleins d'autres appas,
Y compris la douce cadence,
Charmerent la noble assistance,
. . . .
Après ces aimables délices,
On alla voir les artifices,

* Composi-teur des bal-lets du Roy.

1659.

D'un feu merveilleusement beau,
Qui joua sur le bord de l'eau,
Après mainte, & mainte fanfare,
D'un feu transcendant, d'un feu rare,
Que je puis nommer désormais,
Le plus beau que je vis jamais,
Tant sa beauté parut extrême,
Et chacun en disoit de même.
De-là notre Roy sans égal,
Alla commencer un grand bal,
Dans une très-superbe Sale,
Et dudit lieu la capitale,
Où tout fut beau, tout éclatant,
Mais où je n'entrai pas pourtant.
. . . .
Après cette danse Royale,
On donna pour dernier régale,
Avant la séparation,
Une exquise collation,
La plus belle, & mieux ordonnée,
Que l'on en ait fait de l'année,
Dont plusieurs se trouverent bien,
Mais dont non plus, je ne vis rien.
Enfin la collation faite,
Chacun à Paris fit retraite,
A la clarté de maints flambeaux,
Qui rendoient les chemins fort beaux,
Où j'arrivai, lorsque l'Aurore,
Ne faisoit que de poindre encore.

1659.
LE FANTÔME AMOUREUX,

Tragi-Comédie de M. QUINAULT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

« L'Auteur de la vie de Quinault, à » la tête de ses Œuvres, Paris, » 1715. dit que le Fantôme amoureux » n'eut pas le succès des autres Poëmes » Dramatiques du même Auteur, & » que celui-ci ne fut joué que sept fois. » Cette chûte n'a pas empêché de le re-jouer, car il se trouve sur les Regis-tres de la Comédie, jusqu'en l'année 1680. au nombre des Piéces qu'on jouoit de temps en temps; cependant elle n'en est pas plus à priser; le sujet en paroît tiré de l'Espagnol, il est triste & peu vraisemblable. Le Duc de Milan est éperduement amoureux d'une belle personne de sa Cour, dont il n'éprouve que de l'indifférence. Le Duc trouve Fabrice chez Climene, & connoissant aux discours de cette derniere, qu'elle aime Fabrice, il ordonne à sa

suite de se défaire de son rival; Fabrice évite la mort en se cachant, & un inconnu est tué pour lui. On apporte cet inconnu chez le pere de Fabrice, qui croit reconnoître son fils: & cependant Fabrice, par le moyen d'un souterrain qui conduit dans la maison de Climene, se présente devant cette belle, qui le prend pour un Fantôme, le Duc rencontre Fabrice, & après la premiere surprise, il ne doute plus que celui-ci ne soit vivant. 1659.

LE DUC *à Fabrice.*

Des vivans tu dois être du nombre,
Qui peut chérir un corps, ne sçauroit être une ombre.

Fabrice disparoît, le Duc rentre dans sa premiere erreur, & croit avoir vû le Fantôme de Fabrice, il se repent de sa vengeance, & ajoûte:

Plût à Dieu que sa mort ne fut point véritable,
Je serois délivré du remord qui m'accable,
Je lui ferois justice, & perdant tous mes feux,
Je le rendrois content, en le rendant heureux.

ALPHONSE, *pere de Fabrice.*

La générosité n'est pas grande de plaindre
L'ennemi qu'on accable, & qui n'est plus à craindre,

1659. Vous croyez mon fils mort, & le plaignez en vain,
Mais s'il étoit vivant, vous seriez moins humain.

LE DUC.

Je tiendrai ma parole, Alphonce, je vous jure
Par le Ciel, par Climene & toute la nature,
Que si, par un miracle, à l'instant dans ces lieux,
Fabrice, encore vivant, paroissoit à mes yeux,
A ses justes desirs, bien loin d'être contraire,
Il obtiendroit de moi cette beauté si chere.

SCENE derniere.

FABRICE, *sortant de derriere un faux mur.*

Vous me voyez vivant, Prince trop généreux,
Tenez votre parole, & me rendez heureux.

LE DUC.

Est-ce un Fantôme ? ô Ciel !

ALPHONCE.

Dissipez votre crainte,
C'est Fabrice vivant, & sa mort n'est que feinte.

1659.

FABRICE.

J'attens de vos sermens l'effet à vos genoux,

LE DUC.

Oui, je tiens ma parole, & Climene est à vous.

. . . .

(*Parlant à Carlos.*)

Suivez-moi cependant, & me venez instruire,
Par quel art mon rival, aussi constant qu'heureux,
A passé, dans ce jour, pour Fantôme amoureux.

BELLISSAIRE,

Tragi-Comédie de Monsieur de la CALPRENEDE, non imprimée,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois de Juillet.

Muse Historique de Loret du 12. Juillet 1659.

POur voir, en Tragi-Comédie,
Une Piéce grave & hardie,
Dont le sujet soit signalé,
Extrêmement bien démêlé,

1659.

Et digne de ravir & plaire,
Il faut voir le grand Bellissaire ;
Que les Sieurs Acteurs de l'Hôtel, *
Tienne d'un Auteur immortel,
Sçavoir le fameux *Calprenede*,
Piéce, sans mentir, qui ne céde
Aux Ouvrages les plus parfaits,
Que depuis dix ans on ait faits :
Piéce entre les plus mémorables,
Qui contient des vers admirables,
Piéce valant mille écus d'or,
Et dans laquelle Floridor,
Qui de grace & d'esprit abonde,
A le plus beau rôle du monde.

* de Bourgogne.

ARIE ET PÉTUS,

OU

LES AMOURS DE NÉRON,

Tragédie de M. GILBERT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Lundi 22. Septembre.

C'Est l'Histoire de ces deux époux qui se sont immolés eux-mêmes, pour se soustraire aux violences de Néron, exposée sans beaucoup d'art. Jamais M. Gilbert n'a suivi si éxactement

un fait historique ; tant par rapport au plan de sa Tragédie, qu'aux caractères de ses personnages. On peut dire que cette éxactitude est ici un défaut ; Néron & Sabine, dans la chaleur de leur dispute, ont peut-être laissé échapper des discours peu ménagés ; mais l'Auteur auroit dû les faire s'exprimer plus noblement. (a) 1659.

(a) ACTE IV.

SCENE V.

L'IMPÉRATRICE.

Que peut enfin Néron reprocher à Sabine ?

NÉRON.

Elle est toute parfaite, elle est toute divine ;
Tous les ans de l'hymen allumer le flambeau,
A chaque Consulat prendre un époux nouveau,
En avoir trois vivants ensemble, en moins d'un lustre,
Rufus, Othon, & moi, c'est pour se rendre illustre.
Cette grande Héroïne imite les Héros,
Et l'amour du public lui ravit le repos.
Le premier des Césars, que l'Univers renomme,
Ne fut pas tant aimé, ni n'aima tant dans Rome ;
Elle répand par-tout ses amoureux regards,
Et craint de voir manquer la race des Césars.

L'IMPÉRATRICE.

De l'honneur qu'on me fait, je ne suis pas ingrate ;
Et je veux à mon tour que ta louange éclate.

. . . .

Mais tu ne serois pas l'horreur de l'Univers,
Si ton seul crime étoit de réciter des vers.
Et le peuple Romain ne se feroit que rire,
De se voir gouverner par un joueur de Lyre.
Si tu n'inondois Rome au milieu de tes jeux,
Dans des fleuves de sang, & des torrens de feux.
De ces lugubres feux, tu fais tes feux de joie,
Et chantes sur un luth l'embrasement de Troye ;

1659. Acte III. Scene III. Néron presse Arie d'accepter sa main, & ajoûte qu'il

Par ton regne odieux, tes lâches actions,
Tu fais des vérités, des tristes fictions :
Par plus d'un parricide, & par plus d'un inceste,
Ta vie imite, Œdipe, Atrée, Egiste, Oreste.
Ton humeur sanguinaire, & ta noire fureur,
Font de tout l'univers un théatre d'horreur;
Et le divin Hercule aux monstres redoutable,
Dans ses douze travaux, n'a point vu ton semblable.

. . . .

Et devenu l'horreur du Ciel & de la terre,
Tombe dans les enfers; par un coup de tonnerre,
Et que la foudre soit le prix de tes forfaits,
Ce sont-là mes desirs, & les vœux que je fais.

Ce qui suit paroîtra plus raisonnable. Acte premier, Scene troisiéme, l'Epicurien Pétrone est confondu par les raisonnemens de Sénéque, en présence de Néron.

PETRONE.

Si l'on croit les Sçavans, l'air, la terre, & les
Cieux,
La mer & les enfers, tout est rempli de Dieux,
Chez chaque nation, & dans chaque famille,
Comme insectes subtils, cette engeance fourmille, &c.

SE'NE'QUE.

C'est pour s'accommoder au sens d'un peuple rude.
Parce que cet esprit qui regne dans les Cieux,
A diverses vertus, on a feint divers Dieux;
Dans l'Olimpe, aux Enfers, sur la terre, & dans
l'onde;
Mais il n'est qu'un seul Dieu qui gouverne le monde :
Et comme tous les flots ne font rien qu'une mer,
De quelques divers noms qu'on la veuille nommer;
Selon les divers lieux où Thétis se promene,
De Carthage, d'Argos, de Créte, ou de Tyrrhene,
De même, il n'est aussi qu'une divinité,
Le Dieu Mars est sa force, & Venus sa beauté;
Sa justice Thémis, Minerve sa Sagesse,
Hébé son éternelle, & constante jeunesse,
Qui fait voir dans ses yeux, par des feux éclatans;
Que sa perfection n'est point sujette au temps.

veut

veut bien s'en remettre au jugement d'un arbitre qu'elle voudra choisir, la justice de son refus; Arie accepte la proposition, & déclare qu'elle prend pour juge, celui qui est renfermé dans son cabinet: la porte s'ouvre, & l'on voit paroître Pétus, que l'Empereur croyoit alors loin de Rome, & sur la route de la Grande Bretagne, dont il l'a fait Gouverneur. Ce coup de Théatre est assez frappant. A la derniere Scene, Sénéque vient faire le récit de la mort de Pétus, & d'Arie: Néron, agité par ses remords, chasse Pétrone & Tigillin, & s'abandonne à des fureurs qui terminent la Piéce. 1659.

Voici de quelle maniere Loret annonce cette Tragédie.

Muse Historique du 27. Septembre 1659.

Messieurs de l'Hôtel de Bourgogne,
Gens d'esprit, & de bonne trogne,

C'est cet esprit divin, cette essence infinie,
Qui de cet univers entretient l'harmonie;
Qui sçait tout, qui peut tout, qui pénétre en tous lieux,
Et remplit de sa gloire, & la terre, & les Cieux.
C'est ici du vrai Dieu la vivante peinture,
C'est Pétrone, c'est-là, l'Auteur de la nature:
C'est à lui seulement que l'on doit de l'encens.

PÉTRONE.

Ton sçavoir trop profond, te fait perdre le sens:

SÉNÉQUE.

Je voudrois que Pétrone, eut la même lumiere.

1659.

Et qui sans contradiction,
Sont Acteurs en perfection;
Ont représenté sur la Scene,
Trois des jours de cette semaine, *
La mort d'*Aria & de Pétus*,
Couple orné de grandes vertus,
Mais dont le sort devint tragique,
Par le procédé tyrannique,
De Néron, ce Prince pervers,
Qui fut l'horreur de l'univers.
Sans doute la Piéce est fort belle,
Et vient de la plume immortelle,
De l'excellent, Monsieur, Gilbert,
Rare Ecrivain, Auteur expert,
Qu'on prise en toute compagnie;
Et qui par son noble génie,
Poli, sçavant, intelligent,
De Christine, est le digne Agent;
Et cela nous fait bien voir comme
Ce bel esprit est honnête homme.

* Par conséquent la premiere représentation en fut donnée le Lundi 22. Septembre.

1659.

OSTORIUS,

Tragédie de M. l'Abbé de PURE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Tragédie n'est connue, en général, que par le *Dialogue des Héros de Roman*, de M. Despreaux. Pour épargner au Lecteur la peine de recourir à ce Dialogue, nous allons rapporter le passage où il est parlé d'Ostorius. Ce passage est d'autant plus nécessaire ici, qu'il demande quelque correction.

PLUTON.

Mais quel est ce grand mal-bâti de Romain ? Peut-on sçavoir son nom ?

OSTORIUS.

Mon nom est Ostorius.

PLUTON.

Je ne me souviens point d'avoir jamais nulle part lû ce nom-là dans l'Histoire. (a)

(a) Pluton n'avoit donc point lû les annales de Tacite : car cet Auteur parle d'Ostorius : voici le petit argument que l'Abbé de Pure a mis au commencement de sa Tragédie, & que nous avons vérifié sur Tacite.

« Caractacus regnoit parmi les Bretons, du temps

OSTORIUS.

1659. Il y est pourtant. L'Abbé de Pure assure qu'il l'y a lû.

PLUTON.

Voilà un merveilleux garant. Mais dis-moi, appuyé de l'Abbé de Pure, comme tu es, as-tu fait quelque figure dans le monde? T'y a-t-on jamais vû?

OSTORIUS.

Oui-da, & à la faveur d'une Piéce de Théatre, que cet Abbé a faite de moi, on m'a vû à l'Hôtel de Bourgogne.

PLUTON.

Combien de fois?

OSTORIUS.

Eh! une fois. (a)

» de Claude. Il fit la guerre pour la liberté de son » païs pendant neuf années, avec tant de succès, » qu'il fut la gloire de sa nation, & la terreur de ses » ennemis. La fortune fut jalouse de sa valeur, & le » livra aux Romains. Il fut conduit à Rome avec sa » femme, sa fille & ses parens, & peu s'en fallut qu'il » ne fut exposé en spectacle au peuple, en suivant le » char d'Ostorius, à qui le Sénat avoit décerné le » triomphe, pour avoir emporté une si illustre victoire. » Mais la constance de ce Roy malheureux, lui ob- » tint le pardon & la liberté. »

(a) La Tragédie d'Ostorius fut représentée plus d'une fois. L'Abbé de Pure qui l'a dédia au Cardinal Mazarin, aprés beaucoup de complimens à cette Eminence, ajoute: « C'est ce désordre de mes ressenti- » mens, qui me force à me servir de l'éclat du Théa- » tre, pour rendre mes remercimens plus publics, & » à recourir à la pompe des spectacles, pour avoir » plus de témoins de ma vénération. Ostorius y a » paru, Monseigneur, avecque plus de fortune, que je » n'en attendois, & sans doute avecque beaucoup plus » de succès que de mérite. » Cette derniere phrase est juste, car la Piéce est détestable.

1659.

PLUTON.

Retourne-t'y-en.

OSTORIUS.

Les Comédiens ne veulent plus de moi.

PLUTON.

Crois-tu que je m'accommode mieux de toi qu'eux? Allons déloge d'ici au plus vîte, & va te confiner dans mes galeries.

Il faut présentement rendre compte du plan, & de la versification de la Tragédie de l'Abbé de Pure.

Ostorius, vainqueur des Silures, & de leur Roy Caractacus, qu'il a fait prisonnier, ainsi que Cartide sa femme, & Sarcide sa fille, offre à ce Roy de lui rendre la liberté, & ses états, s'il veut lui accorder en mariage la Princesse Sarcide. Caractacus, qui a promis sa fille au Prince des Silures, refuse la proposition d'Ostorius : Sarcide qui aime le Prince des Silures, dédaigne l'amour de son vainqueur. Voilà l'intrigue qui compose les quatre premiers Actes de la Tragédie. Nous allons donner l'extrait du cinquiéme.

ACTE V. SCENE I. OSTORIUS, DIDIUS.

DIDIUS, *Confident d'Ostorius.*

Le Sénat l'a conclu, l'Empereur le desire,
Le peuple le demande, & l'honneur vous l'inspire :

1659. Vous même, on vous a vû bruler de cette ardeur,
Et vous le recevez avec tant de froideur!
Quel bizarre chagrin trouble votre courage!
Vos desirs n'étoient-ils que desirs de passage?
Dont l'extrême chaleur, morte en son propre excès,
Dût les faire avorter dès leurs premiers succès?
Voyez dans ce billet de quel air on vous traite,
Quels honneurs, quel triomphe à Rome on vous apprête.

OSTORIUS *lit.*

Rome pour payer tes miracles,
D'un beau bruit que les temps ne puissent étouffer,
Desire te voir triompher,
Parmi les vœux, & les Spectacles;
Ses ressentimens légitimes,
Veulent par ces honneurs te traiter d'immortel,
Et t'offrent ton char pour Autel,
Et tes Captifs pour tes Victimes.

CÉSAR.

1659.

DIDIUS.

Vous soupirez encore, & ne daignez....

OSTORIUS.

Amour, honneur, tyrans qui dans mon cœur regnez,
Mouvemens égarés d'une ame chancelante,
De la raison blessée, & d'une ardeur mourante:
Que voulez-vous de moi, parlez, expliquez-vous:
Pouvez-vous à mes vœux offrir rien de plus doux,
Qu'un triomphe superbe, & que d'illustres fêtes,
Où tout brille pour vous, tout vante mes conquêtes,
Où même de l'objet qui me fait soupirer,
J'honore mon spectacle, & me fais honorer.
Cessez vaines lueurs de mon ame blessée,
Qui flattez les erreurs d'une telle pensée,
Téméraires appas, plus dangereux que doux,
Avouez qu'un triomphe est plus charmant que vous.

DIDIUS.

Grace aux Dieux, votre cœur a changé de principe.

OSTORIUS.

Oui, ma raison revient, mon trouble se dissipe,

1659. Mes yeux sont défillés, je vois ce que je dois,
A Sarcide, à moi-même, à Rome, à mes exploits ;
Mais que dis-tu, mon cœur, le vois-tu bien, perfide ;
Regarde à qui peux-tu devoir plus qu'à Sarcide ?
Plus qu'à tous ses appas, plus qu'à son doux aspect,
Plus qu'à tous tes sermens, plus qu'à tout ton respect ?
Va, cherche en ses beaux yeux le prix de ta victoire,
Ils ont dans leurs regards des ressources de gloire.
Illustres vanités des Ministres d'Etat ;
Mensongères clamés, faux brillans, vain éclat,
Pompe, vous n'avez point de lumiere assez belle,
Pour effacer Sarcide, & me rendre infidéle :
Pour surprendre mes sens d'une fausse lueur,
Pour éblouir mon ame, & détourner mon cœur ;
Près d'elle vos splendeurs ne paroissent que sombres,
Que des astres éteints, que de brillantes ombres.

DRUSUS.

Mais le Roy vient à vous.

LE

1659.

SCENE II.

LE ROY.

Un triste souvenir,
Qui trouble mes esprits, me fait ici venir:
Vous m'avez fait, Seigneur, une faveur insigne,
Mais en étant ingrat, je n'en puis qu'être indigne.

OSTORIUS.

Prince trop généreux, hé! souffrez mes bienfaits,
Pourquoi les mépriser?

LE ROY.

Parce que je vous hais.

OSTORIUS.

Vous me.... Que peut prétendre une vertu si fiere?

LE ROY.

A ne vous faire plus qu'une seule priere.

OSTORIUS.

Demandez hardiment.

LE ROY.

Je demande mes fers.

OSTORIUS.

Vous demandez vos fers!

LE ROY.

Oui, ma gloire est jalouse,
Que contr'eux lâchement ma liberté repouse, *

* Nous ne connoissons point ce mot, ni sa signification.

1659. Que j'use d'un bienfait qui me rendoit confus,
Que je l'accepte enfin pour vous faire un refus :
Car si j'ai du malheur, je ne suis point perfide,
Et pour le Prince enfin, j'ai destiné Sarcide.
Je veux qu'elle l'épouse au sortir de ces lieux,
Ou rentrer dans mes fers, ou mourir à vos yeux.

OSTORIUS.

Vous vous dites ingrat, je commence à le croire,
Et dans ces faux semblans d'une apparente gloire,
Je vois trop aisément un indigne attentat,
D'un cœur capricieux, & d'un esprit ingrat;
Mais puisque mes faveurs n'ont rien qui vous oblige,
Je sçais ce que l'honneur de ma victoire éxige.

LE ROY.

Tous deux veulent ma mort, he bien donc dépêchez,
Reprenez les bienfaits que vous me reprochez,
Redonnez-moi mes fers, arrachez-moi la vie,
Au gré de vos rigueurs, contentez votre envie :
Soulez cette altérée aux dépens de mon sang :
Commencez par Sarcide à me percer le flanc,

1659.

OSTORIUS.

Ah ! Prince trop cruel que venez-vous de dire !
A ce beau nom, je sens renaître mon martire,
Ce souvenir me charme, & mes vœux de retour,
Font mourir la colere, & revivre l'amour.
Mais je vois ces beaux yeux qui font toute ma peine,
Souffrez que mon respect.....

LA REINE.

Seigneur, je vous l'amene. SCENE III.
Pour d'un pere insensible ébranler la rigueur,
Ou si rien ne l'émeut, pour nous percer le cœur.

Nous supprimons le reste de cette Scene, pour passer au récit que Léonice, Confidente de Sarcide, vient faire du désespoir du Prince des Silures.

LÉONICE. SCENE IV.

Vous me voyez en pleurs, Madame.

LA REINE.

Acheve donc.

LÉONICE.

Du plus grand des malheurs.
Le Prince au désespoir se veut arracher l'ame.

1659.

LE ROY.

Que dis-tu Léonice ?

SARCIDE *bas.*

O Dieux !

LA REINE.

Poursuis.

LÉONICE.

Madame,
Sitôt que de ses fers il s'est vû dégagé,
Il a paru surpris, son visage est changé,
Et les esprits du cœur fidéles à sa peine,
Poussant de son sang trouble une vapeur de haine,
Ont sur son front émû, peint la honte, & l'horreur,
Et dans ses yeux ardens, la rage & la fureur.
Mais sa colere en vain l'agite, & l'inquiéte,
La douleur le surmonte, il chancelle, il s'arrête,
Il pâme, il perd les sens, & cette pamoison,
A peine du désordre épargne sa raison.
J'arrive, & le voyant avec si peu de vie,
J'ai recours à mes pleurs, à ma voix; je m'écrie,
Mais envain: tout son sang, de ses poulmons pressés,
Ne pousse qu'un air froid, & des soupirs glacés,

Des mouvemens pesans d'une ame languissante, 1659.

Et des efforts transis d'une mort proche & lente.

SARCIDE *bas.*

Hélas !

LÉONICE.

Mais de mes cris, enfin ses sens frapés....

SARCIDE *bas.*

Juste Ciel !

LÉONICE.

Peu à peu se sont développés.
S'il n'a pas vû les pleurs, quoiqu'il les fit répandre,
Ma voix, moins malheureuse, a sçû se faire entendre.
Léonice, a t-il dit, en réveillant ses sens,
Encor tous étourdis, sombres, & languissans,
Apprens du peu d'esprits qui soutiennent ma vie,
Qui retiennent mon ame au point de sa sortie ;
Que l'amour de Sarcide élevant mon rival,
Est cause de ma perte, & fait ce coup fatal.
Lors ses sens revenus, & l'ame plus quiete,
Rétablie en son ordre, & dans son assiete,
Va voir, dit-il, l'objet dont je suis enflammé,
Va, dis-lui que je meurs également charmé,
Que jamais mon respect ne voulut de son ame,
Ni de desir forcé, ni de coupable flâme,

Que craignant de troubler de secondes amours,
1659. J'immole à ses appas & mon sang & mes jours.
A peine a-t-il fini, que la fureur l'emporte,
En vain je le retiens, l'adoucis & l'exhorte
Il saisit une épée, il se dérobe à nous,
Il s'enfuit furieux, & mésurant ses coups.
Ses gardes vont après, & je viens vous le dire,
Mais je crois.....

SARCIDE.

Que crois-tu! Dis que le Prince expire.
Eclatez ma douleur, taisez-vous ma vertu,
Laissez parler l'amour, que si longtemps j'ai tû:
Bien que tout au parti que l'honneur me fait prendre,
Toute à ce dur devoir contre un amour si tendre,
Je souffre trop de maux pour les tenir secrets,
Pour retenir mes pleurs, ou cacher mes regrets.
Il n'appartient qu'aux Dieux de jetter dans les ames,
Ces précieux instincts, & ces sources de flâmes,
De pénétrer les cœurs, d'y semer des desirs,
Et d'y faire à leur gré moissonner les plaisirs.

1659.

De ces justes Auteurs, de ces douces atteintes,
J'eus pour lui des douceurs, & pour vous des contraintes,
Je ne pûs vous aimer, & ne puis le haïr.

LA REINE.

Est-ce là m'obéïr?

LE ROY.

Oui, c'est-là m'obéïr.
Et ravir à la fois son amour & ma haine.

DIDIUS.

Mais, j'apperçois le Prince.

LE ROY.

O Dieux!

DIDIUS.

On vous l'amene.

SARCIDE *bas.*

Ne mourrez pas encor infortunés soupirs.

LE ROY.

Viens, Prince, viens donner le comble à mes desirs.

LE PRINCE.

Quoi je voudrois la vie à son désavantage? SCENE V. & derniere.
Pour l'établir au port, l'exposer au naufrage?
Me tirer du péril, & l'y précipiter?
Leur éxemple est trop beau pour ne pas l'imiter.

1659. Sans perdre le respect, je puis dire, je l'aime.

OSTORIUS.

Ah ! c'est trop.....

LE PRINCE.

Mais je l'aime au-de-là de moi-même,
Jusqu'à pouvoir franchir ce qui m'a pû charmer,
Jusqu'à, pour elle-même, oser ne pas l'aimer.
Je dois à son salut cette juste inconstance,
à Ostorius. Je dois à vos bontés cette reconnoissance,
au Roy. Je dois ce changement à votre fermeté,
à la Reine. Je dois à votre crainte enfin la sureté.

(*Il veut se jetter sur son épée.*)

A de si justes droits souffrez que je m'immole.

LE ROY.

Lâche ! ainsi donc en vain je t'ai tenu parole.

DIDIUS *bas à Ostorius.*

Enfin qu'avez-vous plus à craindre dans vos feux.

LE ROY *à Ostorius.*

Je vous offre Sarcide.

LA REINE.

O comble de mes vœux !

LE ROY.

Non pas pour adoucir votre juste colére,
Mais pour mieux la punir dans l'amant, dans le pere,

1659.

Nous sommes tous ingrats, armez votre courroux,
Il m'offense, il vous nuit, vengez-moi, vengez-vous.

OSTORIUS.

Souffrez que ma raison, & non vous, me conseille;
A ces hautes vertus la mienne se réveille;
Il est temps de la voir triompher à son tour,
Des combats de la haine, & des excès d'amour.

au Roy. au Prince. à Sarcide.

Je vous hai. Je vous hai. Je me hai. Je vous aime.
Je ne vous céde point, je me céde à moi-même;
Du combat de nous trois, l'un à l'autre odieux,
Si quelqu'autre que moi sortoit victorieux,
Jaloux que je serois d'une si belle gloire,
Je lui disputerois à jamais la victoire.
Mais ce n'est point au Prince, & ce n'est point au Roy,
J'ai vaincu l'un & l'autre, & n'ai cédé qu'à moi.
Vivez, heureux amans, en de paisibles chaînes,
Puissent mille plaisirs succéder à vos peines,

1659. Et plutôt que je rompe un nœud si doux, si beau,
Puissent vos bons destins m'enfermer au tombeau.

LE ROY.

Ah! vainqueur généreux!

LA REINE.

Gloire des belles ames!

LE PRINCE.

Mon cœur suspend encor le plaisir de mes flammes.

OSTORIUS.

Non, non, ne craignez rien, on m'ôtera le jour
Plutôt que de souffrir qu'on trouble votre amour.
Mais avouez au moins que la vertu Romaine
Sçait vaincre également états, amour & haine,
Et qu'ayant résisté contre de si beaux yeux,
Elle a de quoi tout vaincre, états, hommes & Dieux.

Nous croyons que le Lecteur nous dispensera aisément des réfléxions qui naissent sur le peu de mérite de cette Tragédie, & sur sa singuliere versification, il nous paroît plus à propos de parler de son Auteur.

MICHEL DE PURE, né à Lyon, étoit fils d'un Prevôt des Marchands de cette Ville. * Il vint assez jeune à Paris, & s'attacha aux belles Lettres. L'Abbé de Marolles dans son *Dénombrement des Auteurs*, page 432. parle ainsi de l'Abbé de Pure. « *Michel de Pure*, » Abbé, Théologien de Paris, qui se » plaît à composer de beaux Ouvrages » dans les deux langues, en prose, & » en vers..... Je lui suis obligé de quel- » ques vers latins qu'il lui a plu de » faire pour honorer mes livres. Il a » composé une Piéce de Théatre, qui » porte le nom d'*Ostorius*, » &c. Loret en plusieurs endroits de sa Gazette en vers, donne de grandes louanges à l'Abbé de Pure. M. de Visé en annonçant la mort de cet Abbé, qui arriva à la fin de Mars, ou au commencement du mois d'Avril 1680. s'exprime ainsi. « Nous avons fait, par la mort de » l'Abbé de Pure, une perte dans les » belles Lettres, qu'il n'est pas aisé à » réparer. Son érudition aisée, & pro- » fonde tout ensemble, & cet agréable » feu d'esprit qu'il faisoit briller dans » la conversation, l'avoient fait aimer » de quantité de personnes considéra- » bles. Il étoit fils d'un Prevôt des

1659.

L'ABBE' DE PURE.

* Il fut nommé à cette place en 1634.

Mercure Galant, Avril 1680. p. 320.

1659. » Marchands de Lyon, & oncle de
» M. de la Baroliere, Conseiller au
» Grand Conseil. »

Il est fâcheux, pour l'Abbé de Pure, que toutes ces louanges se trouvent effacées par un jugement contraire, prononcé par M. Despréaux, plus connoisseur en mérite que l'Abbé de Marolles, Loret, & M. de Visé. M. Despréaux ne s'est pas contenté de placer l'Abbé de Pure au rang des plus médiocres Auteurs ; il l'a peint d'une façon peu avantageuse du côté de la figure. Dans sa troisiéme Satyre à M. Moliere, dont le sujet est, *la difficulté de trouver la rime, & de la faire accorder avec la raison*, il dit,

Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire blanc, la Quinteuse dit noir.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure.

Dans la sixiéme Satyre, qui contient *la description des embarras de Paris*, l'Abbé de Pure est cité comme un personnage ennuyeux.

Les souris & les rats,
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats ;

1659.

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'Abbé de Pure.

La neuviéme Satyre acheve le portrait de l'Abbé de Pure.

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace, & de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

Heureusement pour le Public, l'Abbé de Pure n'a donné au Théatre François qu'une seule Piéce.

OSTORIUS, Tragédie, 1659.

FÉDÉRIC,

Tragi-Comédie de M. l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 14. Novembre.

Muse Historique de Loret, du 15. Novembre 1659.

LEs grands Comédiens du Roy,
Hier (1) en assez bel aroy,
Jouerent eux, & leur séquelle,
Une Piéce fraîche & nouvelle,
Tout-à-fait au gré du public,
Sous le titre de FE'DE'RIC, * (2)

(1) C'est-à-dire, le Vendredi 14. Novembre.

* *Amiral de Sicile.*

(2) On peut conjecturer

1659.

Je ne l'ai point encore vûe,
Mais pourtant je la crois pourvûe,
D'esprit, d'agrémens, & d'appas,
Car son Auteur (3) ne manque pas,
De toutes les belles lumieres,
Qu'il faut pour de telles matieres.

que la Piéce avoit été annoncée sous le titre de *Fédéric, Amiral de Sicile* : mais elle est imprimée sous celui de *Fédéric*.

(3) M. Boyer.

Quoique cette Piéce ne mérite pas les louanges que Loret lui donne ; on peut dire cependant que l'ordre Chronologique lui est assez favorable, & qu'on doit la trouver passable après la lecture d'*Ostorius*. Aussi eut-elle dans le temps assez de réussite.

Yoland, fille du Roy de Sicile, ne doit sa couronne, dont les loix de l'état ont exclu son sexe, qu'aux stratagêmes de l'Amiral Fédéric, qui l'a fait élever sous des habits d'homme, & le nom de Manfrede. Le défunt Roy, trompé comme les autres, peu de jours avant sa mort, a conclu le mariage du prétendu Manfréde, avec Camille, Reine de Naples. C'est par cette situation que la Piéce commence. Yoland, après avoir déclaré à Marcellin son confident, l'embarras où elle se trouve, ajoute qu'elle est résolue de terminer cette honteuse & pénible feinte.

1659.
ACTE I.
SCENE I.

MARCELLIN.

Ciel ! que me dites-vous, &c.

LE ROY.

L'Amiral, de mon sort le confident discret,
Sçut déguiser mon sexe avec tant de secret,
Qu'avant que la raison m'en instruisît moi-même,
J'avois conçû l'espoir de la grandeur suprême.
Et mon cœur s'assurant que ce rang m'étoit dû.
Courroit aveuglément à ce trône attendu.
Mais en vain mon erreur, & sa sage conduite,
Me cachoit mon destin, j'en fus bientôt instruite ;
L'amour qui naît souvent plutôt que la raison,
M'informa le premier de cette trahison :
Ses transports, fussions-nous privés de connoissance,
Pour discerner un sexe, ont trop d'intelligence.
Valere, que son pere élevoit avec moi,
Me rendant tous les soins qu'on rend au fils d'un Roy,
Me sçut si bien gagner par ses tendres carresses,
Qu'en peu de temps mon ame éprouva ces foiblesses,

Dont l'amour en naiſſant ſaiſit un jeune
1659. cœur ;
Pour celles de mon ſexe elle étoit ſans ardeur,
Et ce trouble qu'enfante une naiſſante flamme,
Me fit bien près de lui ſentir que j'étois femme ;
Et la raiſon qui vint m'éclaircir à ſon tour,
Me trouva pleinement inſtruite par l'amour.

. . . .

Je brule pour Valere, & je n'oſe le dire,
Depuis ſix ans ce cœur preſſé de ſon martyre,
A preſſé mille fois ma bouche de parler.
Que l'amour, Marcellin, ſçait mal diſſimuler !
Qu'un cœur libre, & bien né déteſte l'impoſture,
Et qu'on ſouffre de peine à trahir la nature !
Valere, que j'ai fait le plus grand de ma Cour,
Impute à l'amitié ce qu'il doit à l'amour ;
Et l'amour n'oſant pas expliquer ſes carreſſes,
Sous un ſexe caché perd toutes ſes tendreſſes.
Regarde maintenant quel eſt mon déſeſpoir ;
Il faut abandonner ma flamme, ou mon pouvoir :
Il faut ceſſer d'aimer, ou devenir ſujette,
Aimons, ne forçons plus une flamme ſecrette :
Qu'on choiſiſſe un Monarque, & qu'on ôte à mon ſang,
Par le défaut du ſexe, un légitime rang.

Elle

Elle consent cependant à suspendre son dessein, sur l'espoir que Féderic lui donne, de la mettre dans le jour même en état d'avouer son sexe, sans rien hazarder. Les soins de l'Amiral sont d'autant plus généreux, qu'en conservant le trône à Yoland, il perd une place qui lui est légitimement due. Il est vrai que ce qu'il en fait, n'est que pour toucher la Princesse dont il est épris, & contenter en même-temps son ambition, en assurant après lui la couronne à son fils aîné, & à Fabrice son cadet celle de Naples, par le mariage de Camille. Camille qui aime Fabrice, & qui en est aimée, donne avec plaisir les mains à cet arrangement; mais Valere, peu flatté d'une attente incertaine, ne peut sans jalousie voir son frere regner avant lui, & fait son possible pour lui ravir cet avantage. 1659.

VALERE. ACTE II. SCENE VI.

Si de deux fils, mon pere ose faire deux Rois,
Regnez, si vous pouvez, mais laissez-m'en le choix.
Un sceptre s'offre à moi dans l'hymen d'une Reine;
Et son amour n'est pas ce qui me met en peine.

1659. Séparez, s'il se peut, sa couronne & son cœur;
La seule ambition fait toute mon ardeur.

FABRICE.

Ah! cruel, ce n'est pas l'éclat d'un diadême,
Qui charme mes desirs, c'est Camille que j'aime;
Je ne veux que son cœur, & l'espoir de régner,
Au prix de sa conquête, est trop à dédaigner.
Ah! si vous connoissiez la grandeur de ma flamme......

VALERE.

Rien n'égale l'ardeur qui consume mon ame.

FABRICE.

La terre a plus d'un trône où vous pouvez regner,
Mais elle n'a qu'un cœur que je veuille gagner.

Yoland, indignée de l'empressement que Valere témoigne pour la Reine de Naples, veut le traverser par une feinte rivalité. La violence de sa passion trahit cependant le soin qu'elle a pris jusqu'alors de se cacher sous le nom de Manfrede, & découvre entierement

l'amour qu'elle ressent pour Valere. Fédéric, ne pouvant oublier le sien, croit éblouir la Princesse par l'éclat du trône, & ne se présente devant elle, qu'après que les Grands du Royaume l'ont forcé d'y monter, depuis qu'ils ont reconnu la supposition du faux Manfrede, & au retour d'une brillante victoire qu'il vient de remporter sur Roger, usurpateur des Etats de Camille. 1659.

FÉDÉRIC *à Yoland,*

Ne croyez pas, Madame,
Que trop ambitieux, j'aspire à votre flamme,
Si je l'avois été, mon rang & mon emploi,
Depuis que vous regnez, m'auroient pû faire Roy.
Mais j'avois pour le trône un feu plus légitime,
J'y monte par la gloire, & non pas par le crime,
Et ne m'offre en ce rang, aux yeux qui m'ont charmé,
Que par l'ambition d'aimer, & d'être aimé.
J'ai cru que n'ayant rien dans mon peu de mérite,
Dont la voix aujourd'hui pour moi vous sollicite,

1659.

Qu'il falloit emprunter un attrait plus puissant,
Et couvrir cet espoir sous un charme innocent.
J'ai cru qu'une couronne en soutiendroit l'audace,
Et qu'à vous l'expliquer j'aurois mauvaise grace,
Si le premier soupir qui vous montre ma foi,
Ne sortoit de mon cœur par la bouche d'un Roy.

La Princesse, sincerement attachée à Valere, dont elle est aimée, depuis qu'elle s'est fait connoître, refuse cette proposition. Fédéric, touché de sa constance, consent au bonheur de ces amans, trop content de voir regner ses deux fils, le premier en Sicile, & Fabrice à Naples, par son mariage avec Camille. Cette catastrophe est trop précipitée, mais ce n'est pas le seul défaut de l'ouvrage. Les caracteres en sont mal soutenus : l'extrait que nous donnons en fait connoître le plan & la conduite, & l'on peut juger par les passages que nous rapportons, comme les plus passables, du reste de la versification.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, 1659.

Comédie en un Acte, & en Prose de Monsieur MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Petit-Boubon le 18. Novembre.

« QUoique la Comédie des *Précieu-* Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.
» *ses ridicules* ne soit pas une
» des meilleures du côté de l'intrigue,
» quoiqu'elle ne soit pas une des plus
» nobles, elle doit tenir un rang con-
» sidérable parmi les chefs-d'œuvres de
» Moliere. Il osa, dans cette Piéce,
» abandonner la route connue des in-
» trigues compliquées, pour nous con-
» duire dans une carriere de comique,
» ignorée jusqu'à lui. Une critique fine
» & délicate des mœurs & des ridicu-
» les, qui étoient particuliers à son sié-
» cle, lui parût être l'objet essentiel de
» la bonne Comédie. La passion du bel
» esprit, ou plutôt l'abus qu'on en fait,
» espéce de maladie contagieuse, étoit
» alors à la mode. (1) Il regnoit dans
» la plûpart des conversations un mé-
» lange de galanterie guindée, de sen-

(1) Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1659 » timens romanesques, & d'expres-
» sions bizarres, qui composoient un
» jargon nouveau, inintelligible, & ad-
» miré; les Provinces, qui outrent tou-
» tes les modes, avoient encore enchéri
» sur ce ridicule; les femmes, qui se pi-
» quoient de cette espéce de bel esprit,
» s'appelloient *Précieuses* : ce nom, si
» décrié depuis par la Piéce de Molière,
» étoit alors honorable, & Moliere
» même dit dans sa Préface que *les*
» *véritables Précieuses auroient tort de*
» *se piquer, lorsqu'on joue les ridicu-*
» *les qui les imitent mal.*

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« Ce fut dans ces conjonctures que
» parut la Comédie des *Précieuses ridi-*
» *cules*, jamais succès ne fut plus mar-
» qué. (a) Il produisit une réforme gé-
» nérale; on rît, on se reconnût (b);
» on applaudit en se corrigeant.

(a) « L'affluence des spectateurs obligea les Comé-
» diens à faire payer, dès la seconde représentation,
» le double du prix ordinaire. La Piéce se soutint pen-
» dant quatre mois de suite. » *Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Molière.*

Ménagiana, Tome II. p. 22. édition de 1729. Paris, 4. Vol. in-12.

(b) « J'étois à la premiere représentation des *Pré-*
» *cieuses ridicules* de Moliere, au Petit-Bourbon, Ma-
» demoiselle de Rambouillet y étoit, Madame de
» Grignan, tout l'Hôtel de Rambouillet. M. Cha-
» pelain, & plusieurs autres de ma connoissance. La
» Piéce fut jouée avec un applaudissement général: &
» j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis
» dès-lors l'effet qu'elle alloit produire. Au sortir de

1659.

« Il y a très-peu de défauts contre » la langue (dans cette Piéce) parce » que lorsqu'on écrit en prose, on est » bien plus maître de son style, & parce » que Moliere ayant à critiquer le lan- » gage des beaux esprits du temps, » châtia le sien d'avantage. Le grand » succès de ce petit Ouvrage, lui attira » des Critiques, (2) que l'*Étourdi*, & » *le Dépit amoureux* n'avoient pas » essuyés : mais toutes ces critiques sont » tombées dans l'oubli qu'elles méri- » toient.

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

« Un jour que l'on représentoit » cette Piéce, un Vieillard s'écria du » milieu du Parterre : *Courage, coura- » ge, Moliere, voilà la bonne Co- » médie.* (3) On eut honte de ce style

Vie de Moliere par Grimarest.

(2) Nous en parlerons à la fin de cet article.

(3) Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

» la Comédie, prenant M. Chapelain par la main : » M. lui dis-je, nous approuvions vous & moi toutes » les sotises qui viennent d'être critiquées si finement, » & avec tant de bons sens. Mais croyez-moi, » pour me servir de ce que Saint Remy dit à Clo- » vis, *Il nous faudra bruler ce que nous avons adoré, » & adorer ce que nous avons brulé.* Cela arriva » comme je l'avois prédit, & dès cette premiere re- » présentation, l'on revint du galimathias, & du » style forcé. * Cet aveu (de Ménage) n'est autre » chose que le sentiment réfléchi d'un sçavant dé- » trompé, mais le mot du vieillard, qui du milieu du » parterre s'écria par instinct, *courage, Moliere, » voilà la bonne Comédie*, est la pure expression de » la nature, qui montre l'empire de la vérité sur » l'esprit humain. »

* Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« affecté, contre lequel Moliere, & Despréaux, se sont toujours élevés. On » commença à ne plus estimer que le » naturel ; & c'est peut-être l'époque du » bon goût en France. »

1659. Nous croirions rendre la premiere partie de cet article incomplette, si nous ne rapportions pas ce qu'en a dit Loret.

Muse Historique du 6. Décembre 1659.

La Troupe des Comédiens
Que MONSIEUR avoue être siens,
Représentant sur leur Théatre,
Une action assez folâtre,
Autrement un sujet plaisant,
A rire sans cesse induisant,
Par des choses facécieuses,
Intitulées LES PRE'CIEUSES,
Ont été si fort visités,
Par gens de toutes qualités,
Qu'on n'en vit jamais tant ensemble,
Que ces jours passés, ce me semble,
Dans l'Hôtel du Petit Bourbon,
Pour ce sujet mauvais ou bon,
Ce n'est qu'un sujet chimérique,
Mais si bouffon, & si comique,
Que jamais les Piéces Du Ryer,
Qui fut si digne de laurier,

Jamais

1659.

Jamais l'Oedipe de Corneille,
Que l'on tient être une merveille,
La Cassandre de Boisrobert,
Le Néron de Monsieur Gilbert,
Alcibiade, Amalasonte, *
Dont la Cour a fait tant de compte,
Ni le Fédéric de Boyer,
Digne d'un immortel loyer,
N'eurent une vogue si grande,
Tant la Piéce sembla friande,
A plusieurs, tant sages que fous,
Pour moi, j'y portai trente sous:
Mais oyant leurs fines paroles,
J'en ris pour plus de dix pistoles.

* De M. Quinault.

Avant de passer à la seconde partie de cet article, qui comprend les critiques qu'on a faites de la Comédie des Précieuses, nous croyons devoir proposer notre doute au sujet d'un fait avancé par l'Auteur des Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere, & par celui de la vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages, qui disent également que la Comédie des Précieuses ridicules avoit été composée & représentée en Province, avant que de l'être à Paris. Il y a toute apparence que ces Messieurs s'en sont rapportés à

1659. Grimareſt, Auteur d'une vie de Moliere, (*in*-12. 1705.) qui eſt le premier, & le ſeul qui parle des repréſentations des Précieuſes en Province, & nous trouvons deux Auteurs contemporains, * qui diſent tout le contraire. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, que l'un & l'autre ont fait la critique de la Comédie des Précieuſes; Nous allons commencer par celle de M. de Viſé, qui eſt précédée de quelques faits ſur la vie de M. Moliere.

* M. de Viſé & Somaize.

Nouvelles Nouvelles, troiſiéme partie, p. 217. & ſuivantes.

« Je ne ferai point comme ceux dont » on vient de parler, qui louent, & » qui blâment exceſſivement, je dirai » la vérité, ſans que ce fameux Au- » teur (Moliere) s'en doive offenſer; » & certes, il auroit grand tort de le » faire, puiſqu'il fait profeſſion ou- » verte de publier en plein Théatre, les » vérités de tout le monde : cette rai- » ſon m'oblige à publier les ſiennes plus » librement, que je ne ferois. Je n'irai » point toutefois juſqu'à la ſatyre, & » tout ce que je dirai ſera tant ſoit » peu plus à ſa gloire, qu'à ſon déſa- » vantage. Je dirai d'abord, que ſi ſon » eſprit ne l'avoit pas rendu un des » plus illuſtres du ſiécle, je ſerois ridi- » cule de vous en entretenir auſſi long-

1659.

» temps, & aussi sérieusement que je
» vais faire, & que je mériterois d'être
» raillé: mais comme il peut passer
» pour le Térence de notre siécle, qu'il
» est grand Auteur & grand Comé-
» dien, lorsqu'il joue ses Piéces, &
» que ceux qui ont excellé dans ces
» deux choses, ont eu place en l'His-
» toire; je puis bien vous faire ici un
» abrégé de sa vie, & vous entretenir
» de celui dont l'on s'entretient pres-
» que dans toute l'Europe, & qui fait
» si souvent retourner à l'école, (1)
» tout ce qu'il y a de gens d'esprit à
» Paris.

» Ce fameux Auteur de l'Ecole des
» Maris, (2) ayant eu dès sa jeunesse
» une inclination toute particuliere
» pour le Théatre, se jetta dans la Co-
» médie, quoiqu'il se pût bien passer
» de cette occupation, & qu'il eut assez
» de bien pour vivre honorablement
» dans le monde.

» Il fit quelque temps la Comédie à
» la Campagne, & quoiqu'il jouât fort
» mal le sérieux, & que dans le comi-
» que il ne fut qu'une copie de Trive-
» lin, & de Scaramouche, il ne laissa
» pas de devenir en peu de temps, par
» son adresse, & par son esprit, le chef

(1) L'Ecole des Femmes, Comédie de Moliere, représentée en 1662. M. de Visé écrivoit ceci en 1663.

(2) Comédie représentée en 1661.

1659. » de sa troupe, & de l'obliger à porter » son nom.

» Cette Troupe ayant un chef si » spirituel, & si adroit, effaça en peu de » temps toutes les troupes de la Campa- » gne. Il n'y avoit point de Comédiens » dans les autres, qui ne brigât des » places dans la sienne.

» Il fit des Farces qui réussirent un » peu plus que des Farces, & qui fu- » rent un peu plus estimées dans toutes » les Villes, que celles que les autres » Comédiens jouoient. Ensuite il vou- » lut faire une Piéce en cinq Actes, & » les Italiens ne lui plaisant pas seule- » ment dans leur jeu, mais encore » dans leurs Comédies, il en fit une, » qu'il tira de plusieurs des leurs, à la- » quelle il donna pour titre, *l'Étourdi* » ou *les Contre-Temps*. Ensuite il fit » le *Dépit Amoureux*, qui valoit beau- » coup moins que la premiere ; mais » qui réussit toutesfois, à cause d'une » Scene qui plût à tout le monde, & » qui fut vûe comme un tableau natu- » rellement représenté de certains dé- » pits qui prennent souvent à ceux qui » s'aiment le mieux, & après avoir » fait jouer ces deux Piéces à la Cam- » pagne ; il voulut les faire voir à

» Paris, où il emmena sa Troupe. 1659.

» Comme il avoit de l'esprit, & » qu'il sçavoit ce qu'il falloit faire » pour réussir, il n'ouvrit son Théatre » qu'après avoir fait plusieurs visites, » & brigué quantité d'approbateurs. Il » fut trouvé incapable de joüer aucune » Piéce sérieuse, mais l'estime que l'on » commençoit à avoir pour lui, fut » cause qu'on le souffrit.

» Après avoir quelque temps joué » de vieilles Piéces, & s'être en quel- » que façon établi à Paris, il joua son » *Étourdi*, & son *Dépit amoureux*, » qui réussirent autant par la préoccu- » pation que l'on commençoit à avoir » pour lui, que par les applaudissemens » qu'il reçût de ceux qu'il avoit prié » de les venir voir.

» Après le succès de ces deux Piéces, » son Théatre commença à se trouver » continuellement rempli de gens de » qualité, non pas tant pour le diver- » tissement qu'ils y prenoient, (car » l'on n'y joüoit que de vieilles Piéces) » que parce que le monde ayant pris » habitude d'y aller, ceux qui aimoient » la compagnie, & qui aimoient à se » faire voir, y trouvoient amplement » de quoi se contenter : ainsi l'on y

1659. » venoit par coutume, & sans dessein » d'écouter la Comédie, & sans sçavoir » ce qu'on y jouoit.

Faits sur la Comédie des Précieuses ridicules, & Critique de cette Piéce.

» Pendant cela notre Auteur fit réflexion sur ce qui se passoit dans le » monde, & sur-tout parmi les gens » de qualité, pour en reconnoître les » défauts : mais comme il n'étoit encore ni assez hardi pour entreprendre » une satyre, ni assez capable pour en » venir à bout, il eut recours aux Italiens ses bons amis, & accommoda » les *Précieuses* au Théatre François, » qui avoient été jouées sur le leur, & » qui leur avoient été données par un » Abbé des plus galans. * Il les habilla » admirablement bien à la Françoise : » & la réussite qu'elles eurent, lui fit » connoître qu'on aimoit la satyre, & » la bagatelle. Il connut par-là les goûts » du siécle ; il vit qu'il étoit malade, » & que les bonnes choses ne lui plaisoient pas.

* L'Abbé de Pure.

» Il apprit que les gens de qualité » ne vouloient rire qu'à leurs dépens ; » qu'ils vouloient que l'on fît voir leurs » défauts en public ; qu'ils étoient les » plus dociles du monde, & qu'ils auroient été bons du temps où l'on faisoit pénitence à la porte des Temples,

1659.

» puisque loin de se fâcher de ce que » l'on publioit leurs sotises, ils s'en glo- » rifioient : & de fait, après que l'on » eût joué les *Précieuses*, où ils étoient » bien représentés & bien raillés, ils » donnerent eux-mêmes, avec beau- » coup d'empressement, à l'Auteur dont » je vous entretiens, des mémoires de » tout ce qui se passoit dans le monde, » & des portraits de leurs propres dé- » fauts, & de ceux de leurs meilleurs » amis, croyant qu'il y avoit de la gloire » pour eux que l'on reconnût leurs im- » pertinences dans ses Ouvrages, & » que l'on dit même qu'il avoit voulu » parler d'eux : car vous sçaurez qu'il y » a de certains défauts de qualité, dont » ils font gloire, & qu'ils seroient bien » fâchés que l'on crût qu'ils ne les » eussent pas.

» Notre Auteur ayant derechef » connu ce qu'ils aimoient, vit bien » qu'il falloit qu'il s'accommodât au » temps ; ce qu'il a si bien fait depuis, » qu'il en a mérité toutes les louan- » ges que l'on a jamais données aux » plus grands Auteurs. Jamais homme » ne s'est si bien sçû servir de l'occa- » sion ; jamais homme n'a sçû si na- » turellement décrire, ni représenter

1659. » les actions humaines, & jamais hom-
» me n'a sçu si bien faire son profit des
» conseils d'autrui. »

Il nous paroît superflu de faire remarquer au Lecteur toute la malignité & la calomnie qui regne dans ce passage de M. de Visé. Cet Auteur étoit ennemi secret des grands hommes de son siécle, & jamais il n'a parlé de Moliere, de Messieurs Racine, & Despréaux, de Lully, & de M. Quinault, lorsque ce dernier travailloit dans le genre Lyrique, qu'en des termes qui exprimoient plus la satyre que la louange. En récompense il a porté jusqu'au sommet du Parnasse les Abbés de Pure & Boyer, le Clerc, Pradon, &c. Mais passons à la seconde critique de la Comédie des *Précieuses ridicules*.

Elle est de Somaize, (a) Auteur très-ignoré, voici le titre de cet Ouvrage: *Les véritables Précieuses, Comédie en un Acte, en prose*, in-12. *Paris, Jean*

(a) Somaize est Auteur non seulement de la Piéce dont nous rendons compte ici, mais encore de deux autres, dont nous parlerons à la fin de cet article, & d'un Dictionnaire en deux Volumes *in-8°*. intitulé, *le Dictionnaire des Précieuses*, où il y a beaucoup de satyres sur les personnes de son temps. Somaize avoit commencé par une critique amere de la Tragédie de Théodore, Reine de Hongrie.

Ribou, 1660. A la tête de cette Piéce, (qui n'a jamais été représentée) est un avertissement extrêmement satyrique contre Moliere, qui cependant n'y est pas nommé. 1659.

« . . . . . . Il met sur le Théatre une » satyre qui, quoique sous des images » grotesques, ne laisse pas de blesser » tous ceux qu'il a voulu accuser : il » fait plus ; de critique, il s'érige en » juge, & condamne à la berne les » singes, sans voir qu'il pronònce un » arrêt contre lui, en le prononçant » contr'eux, puisqu'il est certain qu'il » est singe en tout ce qu'il fait, & que » non seulement il a copié les *Précieu-* » *ses* de M. l'Abbé de Pure, jouées par » les Italiens, mais encore qu'il a imité, » par une singerie dont il est seul capa- » ble, le Médecin volant, & plusieurs » autres Piéces des mêmes Italiens, qu'il » n'imite pas seulement en ce qu'ils ont » joué sur leur Théatre, mais encore » en leurs postures, contrefaisant sans » cesse sur le sien, & Trivelin & Scara- » mouche ; mais qu'attendre d'un hom- » me qui tire toute sa gloire des Mé- » moires de Guillot Gorjeu, qu'il a » acheté de sa veuve, & dont il adopte » tous les Ouvrages. »

1659. La Comédie, qui suit cet avertissement, renferme des choses qu'on ne sera pas fâché de trouver ici, & de plus il y est encore parlé de Moliere, & de sa Comédie des Précieuses. Voici l'idée de cette Piéce.

Artémise & Iscarie, sont deux amies qui affectent dans leurs discours des termes singuliers. Isabelle, femme de chambre de l'une de ces Précieuses, devient amoureuse de Flanquin, valet de chambre du Baron de la Taupiniere. Ce dernier vient chez Artemise & Iscarie, à titre de bel esprit, & leur présente M. Picorin, Poëte dans le goût précieux. Les Précieuses demandent à Picorin des nouvelles des Piéces jouées l'Hyver précédent sur les Théatres de Paris, & voici le compte qu'il en rend.

M. PICORIN.

Parmi les Dramatiques, dont il est question, Corneille l'aîné tient seul cette place. Il n'en va pas de même de son cadet ; & quoique ce soit une divinité parmi les Comédiens, les encens qu'on lui donne ne sont pas si généraux que ceux de son frere : Ne croyez pourtant pas que j'en veuille dire du mal ; au contraire, je tiens que c'est celui de tous les Auteurs qui pense plus profondément : & sans doute l'envie avouera elle-même que son *Stilicon* est tout-à-fait beau. Nous avons

eu cet Hyver le *Fédéric* (1), qui a fort réussi, sans doute avec quelque raison, puisqu'il ne part rien de la veine de son auteur, qui ne soit plein de feu; témoin sa *Clotilde*, où la boutade est bien exprimée. Ces deux Piéces ont été accompagnées de la *Stratonice* (2); dont le style est tout différent: l'Auteur de cette Piéce ne s'attachant qu'à faire des vers tendres, où il réussit fort bien..... Je ne puis m'empêcher de vous dire, que le Théatre a perdu l'illustre Abbé de Boisrobert, qui par générosité s'est retiré de lui-même, de peur que ses Piéces n'étouffassent celles des fameux Auteurs qui se sont mis au Théatre depuis peu. Il y en a encore un dont je n'ai point parlé, qui joint l'épée à la plume: il sçait faire des vers mieux qu'Homere, & se bat aussi bien qu'Alexandre. (3) On a joué cet hyver au Petit-Bourbon une Piéce de lui, nommée *Zénobie*. Il est vrai qu'on y remarquoit un grand défaut, & ce défaut en un mot est, que ces Comédiens du Petit-Bourbon ne jouent rien qui vaille, malgré la force de leur brigue.

1659.

(1) De l'Abbé Boyer.

(2) Tragi-Comédie de Quinault.

(3) M. Magnon.

Après ce discours, M. Picorin commence la lecture d'une Tragédie de sa façon, intitulée, *La mort de Lustucru*, lapidé par les femmes: & ensuite d'un monologue de douze vers, qui finit par ces deux-ci.

J'en ai par-tout la fiévre, & je ne sçais par où
Pour pouvoir me fourer, je puis trouver un trou.

1659. Il passe à la Comédie de *Pantagruël*, dont voici les deux premiers vers : c'est Pantagruël qui parle à son Confident.

Où sont les violons ? As-tu vû Dulcinée,
Par qui mon ame est, fut, & sera calcinée ?

Cette Scene est interrompue par l'arrivée de M. de Gréval, ami des Précieuses, qui reçonnoît Picorin pour un Laquais de feu M. Du Ryer.

PICORIN.

Ma foi, puisque vous me connoissez si bien, je vais vous dire la vérité de la chose ; mon Maître étant mort, je me trouvai fort embarrassé de ma personne, parce que je me trouvois fort gueux, & que je n'avois gagné à son service que la méthode de faire des vers, (*cosi cosi*). *Le Sieur de la Force*, *dit Gilles le Niais*, (*a*) voyant que je ne sçavois où donner de la tête, & que je lui pouvois être utile dans sa Troupe, me pria d'y entrer ; j'y résistai d'abord, ne voulant point passer pour un Farceur ; mais il me représenta que toutes les personnes les plus illustres de Paris alloient tous les jours voir la Farce au Petit-Bourbon ; & me persuada si bien que les siennes étoient aussi honnêtes

(*a*) Voici une nouvelle découverte pour l'Histoire des célébres Farceurs. Ce Gilles le Niais étoit sans doute un Vendeur d'Orviétan, qui jouoit des Farces pour attirer le Public, & débiter ses drogues. La Boucherie de la Villeneuve, dans la ruë de Beourbon, porte le nom de la Boucherie de Gilles le Niais. (Ceci n'est qu'une conjecture.)

que plusieurs de celles que Mascarille (*a*) a faites, que je me laissai vaincre, & que j'entrai dans sa Troupe. Quelque temps après, voyant que le Théatre de l'Hôtel du Petit-Bourbon nous ôtoit tous nos chalans, il fit dessein de jouer dans un lieu fermé, & me faire composer quelques Comédies, de mettre de bonnes Farces au bout, & d'y prendre de l'argent de même que les autres. Et comme il sçavoit que le succès des Piéces ne dépendoit pas tant de leur bonté, que de la brigue de leurs Auteurs; il a trouvé le moyen de m'introduire dans les Compagnies, & il y a déja plus de deux cens personnes qui sont infatués de mes Piéces.

1659.

ISCARIE *au Baron.*

Eh! quoi, Monsieur, souffrez-vous, sans l'assommer, qu'un coquin vous joue de la sorte? Car enfin c'est vous qui avez....

LE BARON.

Dites, dites plûtôt, qu'il n'y a que vous seules; & pour vous le persuader, apprenez que je suis *La Force*, dit *Gilles le Niais*, en mon nom de Théatre; que je vous ai rendu trois ou quatre visites pour connoître votre humeur...... Nous nous sommes enquis, mon camarade & moi, de la réputation des Auteurs, & de leurs Piéces nouvelles. Flanquin que voilà avec moi, & qui est de notre Troupe, a bien joué son rôle en contrefaisant le Précieux, & bien sçu duper la Suivante.

(*a*) Moliere jouoit le rôle de Mascarille, dans la Comédie des Précieuses.

ISCARIE.

1659. Un Farceur chez moi ! Ah, si vous ne fuyez.....

LE BARON.

Nous craignons peu vos menaces ; & nous sommes tous trois bien résolus de nous défendre si l'on nous attaque. Sçachez donc avant que je sorte, que puisque Mascarille vous rend visite, vous devez bien me souffrir ; que s'il s'est acquis par ses Farces la réputation d'avoir de l'esprit, que j'en fais aussi bien que lui, sans l'aide des Italiens : & qu'enfin si la veuve de Guillot Gorjeu, mon Maître & le sien, ne lui eut vendu les Mémoires de son mari, ces Farces ne lui eussent jamais donné tant de gloire.

Cette misérable Piéce, où Moliere est si peu épargné, ou pour mieux dire, si fort calomnié, fut suivie d'une autre intitulée : *Le Procès des Précieuses*, Comédie en vers burlesques, & en un Acte, Paris 1660. (a) Elle est du même

(a) Cette Comédie, si on peut l'appeller ainsi, n'a aucun rapport à Moliere, ni à sa Comédie des Précieuses ridicules. Voici en peu de mots quel en est le sujet. M. Ribercourt, Gentilhomme Manceau, est député de sa Province, pour venir à Paris demander la suppression du langage précieux. Il fait répondre sa Requête par un Académicien : mais il se trouve fort embarrassé pour trouver des Précieuses. Enfin il en découvre quelques-unes. Epicarie comparoît au nom du Corps des Précieuses, & plaide sa cause. M. Ribercourt répond, & les Juges lui accordent sa de-

Somaize, & n'a point été jouée. Enfin les *Précieuses ridicules de Moliere*, mise en vers, *in-douze*, Paris, 1660. Cette Piéce est fort mal versifiée : elle est précédée d'une Préface, où Somaize répete encore tout ce qu'il avoit dit contre Moliere dans ses véritables Précieuses. 1659.

ZÉNOBIE REINE DE PALMYRE,

Tragédie de M. MAGNON,

Représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, le 10. ou 11. Décembre.

LA jalousie que les deux anciennes Troupes des Comédiens, conçurent contre celle de M. Moliere, écarta tellement les Auteurs, qu'aucun n'osoit travailler pour son Théatre, qui s'élevoit cependant d'une maniere brillante, & avoit déja acquis la supériorité dans le genre Comique. Nous ferons voir dans la suite de cette Histoire,

mande. Ribercourt jouit peu de temps de l'avantage qu'il vient de remporter. Epicarie lui remet une lettre, par laquelle il apprend que tout ce qui vient d'arriver a été concerté pour se moquer de lui.

1659.

par quels moyens cette derniere Troupe, la plus foible en apparence, s'est soutenue, & l'a enfin emporté sur les deux autres, qu'elle a réuni avec elle, pour n'en plus composer qu'une seule, qui est celle qui subsiste aujourd'hui. Ce fut dans cette circonstance que M. Magnon, qui n'avoit aucun intérêt de ménager les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ni ceux du Marais, proposa sa Zénobie à M. Moliere son ancien ami : (1) & celui-ci l'accepta, espérant que cet éxemple pourroit entraîner quelque Poëte. La Tragédie fut annoncée avec éloge, & parut pour la premiere fois le dix ou le onze Décembre 1659. Ecoutons ce qu'en dit Loret dans sa Muse Historique du 13. de ce mois.

* Voyez le Tome VI. de cette Histoire, page 375.

Muse Historique du 13. Décembre 1659.

Si dans ma forte conjecture,
Je ne me trompe, d'avanture,
Je crois qu'il fera demain bon
En l'Hôtel du Petit-Bourbon :
D'autant qu'une Piéce fort belle,
Venant d'une docte cervelle,
S'y joue une seconde fois, *
Pour le noble & pour le bourgeois.
Elle est nouvellement fourbie,
On l'intitule *Zénobie*,

* La seconde représentation fut donnée le Dimanche 14. Décembre.

Et

1659.

Et l'Auteur est Monsieur Magnon,
Honnête homme, bon compagnon,
Dont on doit admirer les veilles,
Et qui fait des vers à merveilles.
Ainsi ce sujet important,
Qu'encor je n'ai pas vû pourtant,
Doit-être une excellente chose;
Avec raison je le suppose,
Et crois que ce n'est pas en vain,
Puisque de ce rare écrivain,
Pour Poëme, & pour Tragédie,
La plume féconde & hardie,
Ecrit d'un style aussi sçavant,
Que pas un autre Auteur vivant.

On peut croire, par le témoignage même de l'Auteur, que cette Tragédie n'eut aucun succès. « Au reste, dit-il » dans son avis au Lecteur, le temps » approche que je veux tenir parole au » public : il aura bientôt mon premier » Volume de *La Science universelle*. Tu » y trouveras sans doute des vers in» comparablement plus forts que ceux » de ma *Zénobie* ; si toutefois elle est » plus à moi qu'au fameux M. l'Abbé » d'Aubignac, qui l'ayant autrefois » mise en prose avec un si beau succès, » ne peut voir qu'avoit confusion que » j'en aye altéré les principales beautés.

1659. Après un tel aveu, nous nous croirions dispensés de parler davantage d'un Poëme si foible, & qui n'est presque qu'une répétition de celui de l'Abbé d'Aubignac, dont on a donné l'extrait *; si la considération du Théatre sur lequel il parut, ne nous engageoit à dire un mot sur les changemens que le dernier Poëte a jugé à propos de faire.

* Tome VI. page 386.

Suivant M. Magnon, l'Empereur Aurélian n'est point amoureux de Zénobie : il est vrai qu'on suppose qu'il a soupiré autrefois pour elle, mais alors ses voeux s'adressent à Odénie, fille de cette Reine. Zabas & Timagene ne sont rivaux, que faute de s'expliquer : ce dernier est amant secret de la jeune Princesse : & Zabas est toujours épris des appas un peu surannés de Zénobie. M. l'Abbé d'Aubignac feint que Zabas dans une sortie fait prisonnier Martian, un des Lieutenans-Généraux de l'Armée Romaine, que l'on prend pour l'Empereur : ce Martian est amené devant Zénobie, & soutient fort mal le caractere qu'on lui attribue par méprise. Ce n'est pas tout, ce coup de Théatre a paru si singulier à notre Auteur, qu'il l'a présenté deux fois ;

1659.

à la place de Zénobie, l'on arrête Ilione sa confidente, la Reine n'est faite captive que dans un second combat. M. Magnon prolonge aussi la vie de Zabas, jusqu'à la catastrophe où il vient mourir empoisonné. Zénobie ne voulant pas lui survivre, se perce le sein, il ne reste qu'Odénie & Timagene, qui ne jugent pas à propos de suivre cet exemple, & qu'Aurélian réserve pour son triomphe.

DARIUS,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

L'Auteur dit dans son Epître dédicatoire à M. de Ris, Premier Président au Parlement de Normandie, que « cet Ouvrage a reçu quelque ap» plaudissement du Public. » Cependant, il n'en méritoit aucun; c'est le plus foible de M. Corneille de Lisle: Le plan, les caractéres, la conduite, & la versification n'ont rien qui marquent le talent de l'Auteur. Le sujet est la re-

1659. connoissance de Darius, Roy de Perse, déguisé sous le nom de Codoman, & fils de Darius, détrôné par son frere Ochus.

1660.

STRATONICE,

Tragi-Comédie de M. QUINAULT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 2. Janvier.

Muse Historique de Loret du 3. Janvier 1660.

Hier, ceux de la Royale Troupe,
Dont le Théatre a vent en poupe,
Représenterent comme il faut,
La Stratonice de Quinault,
Fraîche & nouvelle Comédie,
Qui fut dit-on fort applaudie,
Par un grand nombre de ces gens,
Que l'on appelle intelligens :
Ce Quinault est un homme illustre,
Qui sçait donner un si beau lustre,
Et tant d'agréables clartés,
Aux grands sujets par lui traités ;
Que le renom de son génie,
Attira grande compagnie.

1660.

Plusieurs quitterent le tison,
Durant cette rude saison,
Où la froidure est sans pareille:
Mais on veut voir cette merveille.

La Tragi-Comédie de Stratonice, est un des foibles Ouvrages de Quinault. Le sujet en est tiré de l'Histoire; c'est Antiochus, fils de Séleucus, Roy de Syrie, amoureux de Stratonice, sa belle-mere, & que Séleucus lui céde; Quinault, pour la bienséance de nos mœurs, suppose que Séleucus n'a pas encore épousé Stratonice. Antiochus cache sa passion pour Stratonice, & même affecte de la dédaigner, mais sa constance l'abandonne au moment que cette Princesse va être unie à Séleucus. Il veut se fraper de son épée; survient Stratonice qui semble prendre part à sa situation, & Antiochus lui répond.

ANTIOCHUS. ACTE V. Scene derniere.

Vous croyez que je souffre? ah! perdez cet espoir:
Si je sens quelque peine, elle vient de vous voir;
Mais afin que votre ame en soit mieux convaincue,
Pour ne souffrir plus rien, je veux fuir votre vûe.

1660. *(Il parle à ceux qui veulent lui aider à marcher.)*

Non, non, ne m'aidez pas, ne prenez aucun ſoin,
Aidé de mon dépit, je n'en ai pas beſoin.
Je vais. . . . . . .

(Il tombe aux piés de Stratonice.)

STRATONICE.

Vous tombez Prince ?

ANTIOCHUS.

Oui ſuperbe Princeſſe,
Oui je tombe à vos piés, & céde à ma foibleſſe ;
Mais croyez que du moins cette indigne langueur,
M'a mis dans cet état ſans l'aveu de mon cœur.

STRATONICE.

Prince, je le veux croire, & pour toute vengeance,
Vous épargner le ſoin d'éviter ma préſence ;
Je vois qu'elle vous nuit, & les cœurs généreux,
Ne prennent pas plaiſir de nuire aux malheureux.

(Elle veut ſe retirer.)

1660.

ANTIOCHUS.

Hélas, qu'elle revienne, elle emporte mon ame ;
Je n'en puis plus, Timante. *
(*Il tombe en foiblesse.*)

* Confident du Prince.

SELEUCUS.

Ah ! revenez, Madame,
Si vous vous éloignez, mon fils s'en va mourir :
Par pitié de mes pleurs, venez le secourir,
Voyez de quel succès mon attente est suivie,
Déja votre retour a rappellé sa vie.

ANTIOCHUS.

Ah ! qu'il est mal aisé de pouvoir un seul jour,
Déguiser sans mourir un violent amour !
Que mes vœux vengent bien l'ingrate qui me touche ;
Que mon cœur est puni de l'orgueil de ma bouche,
Et qu'alors que l'on veut cacher des feux ardens,
Les feintes du dehors, coutent cher au dedans.
Hélas ! que j'ai souffert un rigoureux supplice,
Pour ne pas avouër que j'aime Stratonice.

1660.

STRATONICE.

Quoi, Seigneur, vous m'aimez ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je suis entendu,
Et ce nouveau tourment m'étoit encore dû ;
Hé bien, donc, il est vrai que je vous aime inhumaine ;
Contentez votre orgueil, contentez votre haine,
Triomphez de mon cœur, que vous avez séduit,
Triomphez de la honte où vous m'avez réduit ;
Jouissez à longs traits de la source funeste,
Devoir souffrir l'objet que votre cœur déteste,
Goutez votre vengeance, & pour la sentir mieux,
Songez que mon tourment est un coup de vos yeux :
Si ce n'est pas assez, s'il faut ma vie entiere,
Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guére :
Et je sens que mon cœur, avec vos yeux d'accord,
Vous va donner bientôt le plaisir de ma mort.

Dans

1660.

Dans mes derniers ſoupirs, trouvez au moins des charmes,
Mais qu'aperçois-je ? ô Dieux, vous répandez des larmes !
Princeſſe, eſt-ce pitié, dont vos ſens sont émus ?

STRATONICE.

Ce ne peut-être moins, & c'eſt peut-être plus.

ANTIOCHUS.

Si vous me dites vrai, que ma mort eſt heureuſe !
Quoi, grace à mes malheurs, Princeſſe généreuſe,
Je ne ſuis plus haï de ce cœur irrité.

STRATONICE.

Il n'eſt pas même ſur que vous l'ayez été :
Je ſçais que juſqu'ici, j'ai fait tout mon poſſible,
Pour vous paroître fiere, inhumaine, inſenſible,
Et qu'il ne m'eſt jamais échapé contre vous,
Que des marques d'orgueil, de haine, & de courroux ;
Mais Prince, vous ſçavez, par votre expérience,
Qu'on ſe trompe ſouvent à croire l'apparence,

1660. Et venez fraîchement d'éprouver en ce jour,
Que ce qui semble haine, est quelquefois amour.

ANTIOCHUS.

Que par ces mots charmans, ma mort est adoucie.

STRATONICE.

Et qui vous presse encor d'abandonner la vie,
Vous n'êtes pas haï.

ANTIOCHUS.

Cet aveu m'est bien doux,
Mais Princesse, le Roy doit être votre époux.
Si je ne vis pour vous, je ne sçaurois plus vivre,
La foi de nos traités à mon pere vous livre;
Et quoiqu'en ma faveur je vous voye attendrir,
Je vous aime & vous perds; c'est assez pour mourir:
Tout est perdu pour moi, si je perds ce que j'aime.

STRATONICE.

Ah! Prince, je voudrois dépendre de moi-même,
Mais remise au pouvoir de mon oncle aujourd'hui,
Je ne puis être à vous qu'en m'obtenant de lui.

1660.

PHILIPPE, *oncle de Stratonice.*

Ne soyez point flattés d'une espérance vaine;
Stratonice est venue ici pour être Reine,
Prince, au Roy de Syrie elle a promis sa foi,
Vous l'aimez, je vous plains, mais vous n'êtes pas Roy.
Si vous étiez au rang où l'on voit votre pere,
Mon ordre à vos desirs ne seroit pas contraire;
Vous avez des vertus, vous avez des appas,
Mais il lui faut un sceptre, & vous n'en avez pas.

SE'LEUCUS.

Non vous vivrez mon fils, & vous vivrez pour elle,
Je prétens couronner une flamme si belle;
Et puisqu'il faut regner pour être son époux,
Mon sceptre ne m'est pas si précieux que vous.

ANTIOCHUS.

Pour conserver ma vie, au désespoir offerte,
Il vous en coute trop, souffrez plutôt ma perte.

SE'LEUCUS.

Rien ne me coûte trop pour vous sauver le jour,
Regnez, & possédez l'objet de votre amour,

1660. Mais mon consentement ne vous doit pas suffire.

PHILIPPE.

Puisqu'il regne, Seigneur, je suis prêt d'y souscrire,
Faites que Stratonice approuve aussi ses feux.

STRATONICE.

Puisqu'il a votre aveu, le mien n'est pas douteux.

ANTIOCHUS.

Que ces mots sont puissans ! adorable Princesse,
Par ce charmant aveu, déja tout mon mal cesse;
Je ressens tout à coup ma santé de retour,
Et je ne puis mourir, que de joye ou d'amour.

SE'LEUCUS.

De son mal en effet aucun signe ne reste,
Allons en rendre grace à la bonté céleste,
Et par des nœuds sacrés qui confirment la paix,
Venez tous deux au temple être unis pour jamais.

Nous avons cru devoir extraire le dénouement de la Stratonice de M. Quinault, pour mettre le Lecteur en état de le comparer à celui d'Antiochus, Tragédie, qui est le même sujet que

M. Corneille de Lisle traita depuis, & quiparût au Théatre en 1666. Nous en parlerons sous cette année. 1660.

STILICON,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel Bourgogne (*a*) le 27. Janvier.

Muse Historique de Loret du 31. Jauvier 1660.

STilicon, Histoire Romaine,
Ayant paru cette semaine,
Admirablement sur ma foi,
Aux grands Comédiens du Roy,
Ouvrage du jeune Corneille,
Me fit Mardi crier merveille:
Ce ne fut pas moi seulement,
Qui montrai du contentement;

(*a*) « Les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, » chagrins des avantages que recevoient les Comédiens » du Marais, mirent tout en usage pour s'acquérir M. » Corneille de Lisle, il se trouva obligé de travailler » pour eux, parce qu'ils avoient fait entrer dans leur » Troupe quelques Comédiens du Marais, sans lesquels ses Piéces auroient été mal jouées. Il fit donc » représenter Stilicon sur le Théatre de Bourgogne. Je » ne vous dis rien de cette Piéce; personne n'ignore » qu'elle fut le charme de tout Paris. » Mercure galant, Janvier 1710. pages 277, 278.

1660. » se pouvoit, faire craindre aux Spec-» tateurs que le nœud ne se peut pas » dénouer heureusement. »

On peut mettre cette Tragédie au nombre des bonnes, à la versification près, qui est foible & tortillée, & remplie de choses inutiles : défauts marqués dans presque tous les Poëmes Dramatiques de M. Corneille de Lisle.

THOMAS CORNEILLE, Sieur de Lisle. Eloge de M. Corneille, prononcé par M. de Boze, dans l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres, à la rentrée publique d'après Pâques 1710.

« THOMAS CORNEILLE naquit à » Rouen le 20. Août 1625. de Pierre » Corneille, Avocat du Roy à la Ta-» ble de Marbre, & de Marthe le Pe-» sant, fille d'un Maître des Comptes. » Le jeune Corneille fit ses classes aux » Jésuites de cette Ville, & il y a appa-» rence qu'il les fit bien; ce que l'on » en sçait de plus particulier, c'est qu'é-» tant en réthorique, il composa en » vers latins une Piéce, que son ré-» gent trouva si fort à son gré, qu'il » l'adopta, & la substitua à celle qu'il » devoit faire représenter par ses éco-» liers, pour la distribution des prix de » l'année. Quand il eut fini ses études, » il vint à Paris, où l'exemple de Pierre » Corneille, son aîné le tourna du côté » du Théatre; exemple, qui pour être » suivi, demandoit une affinité de gé-» nie, que les liaisons du sang ne don-

» nent point, & que l'on ne compte » guére entre les titres de famille. 1660.

» Son début fut heureux, & Timo» crate, une de ses premieres Tragé» dies eut un si grand succès, qu'on l'a » joua de suite pendant six moix. *Lao» dice*, *Camma*, *Darius*, *Annibal*, » *Stilicon*, qu'il donna ensuite ne re» çurent pas moins d'applaudissemens » que *Timocrate*; & ce fut sans doute » avec justice, puisque Pierre Corneille » lui-même, disoit qu'il auroit voulu » les avoir faites, il n'y avoit alors que » M. Corneille, dont nous parlons, » qui pût mériter la jalousie de son » frere, & il n'y avoit peut-être que ce » frere qui fut assez généreux pour » l'avouer.

» De ce tragique sublime, M. Cor» neille passa à des caractéres, qui plus » naturels, ou plus à la portée de nos » mœurs, quoique toujours héroïques, » n'avoient cependant pas encore été » placés sur la Scene Françoise : Ariane » & le Comte d'Essex, écrits dans ce » goût, enleverent tous les suffrages » dès qu'ils parurent; & le Public que » l'on accuse de se rétracter si aisément, » ne s'est pas même réfroidi après tren» te ou quarante années d'éxamen,

» *Ariane* & *le Comte d'Essex*, sont
1660. » toujours demandés ; on en sçait les
» plus beaux endroits par cœur, ils plai-
» sent comme s'ils avoient le mérite de
» la nouveauté ; on y verse des larmes,
» comme s'ils avoient encore l'avanta-
» ge de la surprise.

» Le Comique prit aussi des beautés
» singulieres entre les mains de M. Cor-
» neille, il commença par mettre au
» Théatre quantité de Piéces Espagno-
» les, dont on ne croyoit pas qu'il fut
» possible de conserver l'esprit, & le
» sel, si on vouloit les dégager des li-
» cences & des fictions, qui leur sont
» particulieres, & que notre Scene
» n'admet point ; de ce comique ingé-
» nieux, mais outré, il a sçu, dans l'*In-*
» *connu* & dans plusieurs autres Piéces,
» revenir à un comique simple, instruc-
» tif, & gracieux, qui les a déja pres-
» que fait survivre au siécle qui les a
» vûes naîtres.

» La Traduction de quelques livres
» des Métamorphoses, & des Epîtres
» Héroïques d'Ovide, venoit d'acqué-
» rir à M. Corneille ce qui lui restoit
» à prétendre des honneurs de la Poë-
» sie, quand il perdit son illustre frere,
» le grand Corneille ; car pourquoi ne

» le nommerions-nous pas avec le » Public, le grand Corneille, dans l'é» loge d'un frere qui s'étoit lui-même » fait une douce habitude de l'appeller » ainsi. 1660.

» La mort d'un frere, quand elle » n'est pas prématurée, ne touche la » plupart des hommes, que par un » triste retour sur eux-mêmes. Ils mé» surent l'intervale, ils supputent les » momens qu'ils croyent leur rester: » ce calcul les effraye, & la nature » qui suit toujours ses foiblesses, mais » qui est souvent habile à les couvrir, » met sur le compte de la tendresse » une douleur causée par l'amour pro» pre. Il n'en étoit pas ainsi de ceux » dont nous parlons. Outre que Pierre » Corneille étoit de vingt ans plus âgé » que son frere, il y avoit entr'eux la » plus parfaite union, que l'on puisse » imaginer; union qui les a quelque» fois confondus aux yeux de leurs con» temporains, & qui imposera d'autant » plus à la postérité, qu'elle aura de » nouveaux sujets de s'y méprendre.

» Une estime réciproque, des incli» nations, & des travaux à peu près » semblables, les engagemens de la » fortune, ceux même du hasard, tout

1660. » sembloit avoir concouru à les unir ; » nous en rapporterons un exemple » qui paroîtra peut-être singulier. Ils » avoient épousé les deux sœurs, en » qui il se trouvoit la même différence » d'âge qui étoit entr'eux, il y avoit » des enfans de part & d'autre en pa- » reil nombre ; ce n'étoit qu'une même » maison, qu'un même domestique ; » enfin après plus de vingt-cinq ans de » mariage, les deux freres n'avoient pas » encore songé à faire le partage des » biens de leurs femmes ; biens situés en » Normandie, dont elles étoient origi- » naires comme eux, & ce partage ne fut » fait que par une nécessité indispensa- » ble, à la mort de Pierre Corneille.

» L'Académie Françoise, à qui la perte » de ce grand Homme fut également » sensible, crut ne la pouvoir mieux ré- » parer que par le choix d'un frere qui » lui étoit cher, & qui marchoit glo- » rieusement sur ses traces ; on eut dit » qu'il s'agissoit d'une succession qui ne » regardoit que lui, il fut élu tout d'une » voix, & cet honneur qui sembloit » achever le parallele des deux freres, » fut seul capable de suspendre les lar- » mes de M. Corneille. On ne peut » marquer plus de reconnoissance, ni

» la marquer plus éloquemment qu'il
» le fit dans le discours qu'il prononça 1660.
» le jour de sa réception, qui fut le 2.
» Janvier 1685. » Nous allons en rapporter quelques endroits que nous croyons devoir entrer dans la vie de cet Auteur : « Messieurs, j'ai souhaité
» avec tant d'ardeur, l'honneur que je
» reçois aujourd'hui, & mes empresse-
» mens à le demander vous l'ont mar-
» qué en tant de rencontres, que vous
» ne pouvez douter que je ne le re-
» garde comme une chose, qui en rem-
» plissant tous mes desirs, me met en
» état de n'en plus former. En effet, Mes-
» sieurs, jusqu'où pourroit aller mon
» ambition, si elle n'étoit pas entiere-
» ment satisfaite ? m'accorder une place
» parmi vous, c'est me la donner dans
» la plus illustre compagnie, où les
» belles lettres ayent jamais ouvert
» l'entrée....... Je le répete, Mes-
» sieurs, une place parmi vous, donne
» tant de gloire, & je la connois d'un
» si grand prix, que si le succès de
» quelques Ouvrages, que le public a
» reçu de moi assez favorablement,
» m'a fait croire quelquesfois que vous
» ne désapprouviez pas l'ambitieux
» sentiment qui me portoit à la des

1660. » mander, j'ai désespéré de pouvoir » jamais en être digne, quand les obs- » tacles qui m'ont jusques ici empêché » de l'obtenir, m'ont fait éxaminer avec » plus d'attention, quelles grandes » qualités il faut avoir pour réussir » dans une entreprise si relevée. Les il- » lustres concurrens qui ont emporté » vos suffrages, toutes les fois que j'ai » osé y prétendre, m'ont ouvert les » yeux sur mes espérances trop pré- » somptueuses. En me montrant ce mé- » rite consommé qui les a fait recevoir, » sitôt qu'ils se sont offerts, ils m'ont » fait voir ce que je devois tâcher d'ac- » quérir pour être en état de leur res- » sembler. J'ai rendu justice à votre » discernement, & me la rendant en » même-temps à moi-même, jai em- » ployé tous mes soins à ne pas laisser » inutiles les fameux éxemples que vous » m'avez proposés : j'avoue, Messieurs, » que quand après tant d'épreuves, » vous m'avez fait la grace de jetter les » yeux sur moi, vous m'auriez mis en » péril de me permettre la vanité la plus » condamnable, si je ne m'étois assez » fortement étudié pour n'oublier pas » ce que je suis. Je me serois peut-être » flatté, qu'enfin vous m'auriez trouvé

» les qualités que vous souhaitez dans 1660.
» des Académiciens dignes de ce nom
» d'un goût exquis, d'une pénétration
» entiere, parfaitement éclairés; en un
» mot, tels que vous êtes: mais, Mes-
» sieurs, l'honneur qu'il vous a plu de me
» faire, quelque grand qu'il soit, ne m'a-
» veugle point. Plus votre consente-
» ment à me l'accorder a été prompt, &
» si j'ose dire unanime, plus je vois
» par quel motif vous avez accompa-
» gné votre choix d'une distinction si
» peu ordinaire. Ce que mes défauts
» me défendoient d'espérer de vous;
» vous l'avez donné à la mémoire d'un
» homme que vous regardiez comme
» un des principaux ornemens de vo-
» tre Corps. L'estime particuliere que
» vous avez toujours eu pour lui, m'at-
» tire celle dont vous me donnez des
» marques si obligeantes. Sa perte vous
» a touché, & pour le faire revivre par-
» mi vous, autant qu'il vous est possible,
» vous avez voulu me faire remplir
» sa place, ne doutant point que la qua-
» lité de frere, qui l'a fait plus d'une
» fois vous solliciter en ma faveur,
» ne l'eût engagé à m'inspirer les senti-
» mens d'admiration qu'il avoit pour
» toute votre illustre Compagnie; ainsi,

» Messieurs, vous l'avez cherché en
1660. » moi, & n'y pouvant trouver son mé-
» rite, vous vous êtes contenté d'y trou-
» ver son nom.

» Jamais une perte si considérable
» ne pouvoit être plus imparfaitement
» réparée ; mais pous rendre l'inégalité
» du changement plus supportable,
» songez, Messieurs, que lorsqu'un
» siécle a produit un homme aussi ex-
» traordinaire qu'il étoit, il arrive ra-
» rement que ce même siécle en re-
» produise d'autres capables de l'égaler.
» Il est vrai que celui où nous vivons,
» est le siécle des miracles ; & j'ai sans
» doute à rougir d'avoir si mal profité de
» tant de leçons que j'ai reçues de sa
» propre bouche ; par cette pratique
» continuelle qui me donnoit avec lui la
» plus parfaite union qu'on ait jamais
» vû entre deux freres ; quand d'heu-
» reux génies, qui ont été privés de cet
» avantage, se sont élevés avec tant de
» gloire, que tout ce qui a paru d'eux
» a été le charme de la Cour & du Pu-
» blic ; cependant quand même l'on
» pourroit dire, que quelqu'un l'eut
» surpassé, lui qu'on a mis tant de fois
» au-dessus des anciens ; il seroit tou-
» jours très-vrai, que le Théatre Fran-
» çois

1660.

» çois lui doit tout l'éclat où nous le » voyons, je n'ose, Messieurs, vous » en dire rien de plus. Sa perte qui » vous est sensible à tous, & si parti- » culiere pour moi, que j'ai peine à » soûtenir les tristes idées qu'elle me » présente.

Eloge de M. Corneille, par M. de Boze.

Mais ce qui reléve infiniment le mé- » rite de cette journée, c'est la ma- » niere dont M. Racine, alors Direc- » teur de l'Académie, répondit au dis- » cours de M. Corneille de Lisle : après » avoir décrit cette espéce de cahos où » se trouvoit le Poëme Dramatique, » quand M. Corneille l'aîné, à force » de luter contre le mauvais goût de » son temps, ramena enfin la raison » sur la Scene, & l'y fit paroître ac- » compagnée de toute la pompe, & de » tous les ornemens dont elle étoit sus- » ceptible. Il dit en s'adressant au nou- » vel Académicien. *Vous auriez pu,* » *bien mieux que moi, Monsieur, lui* » *rendre les justes honneurs qu'il mé-* » *rite, si vous n'eussiez appréhendé* » *qu'en faisant l'éloge d'un frere,* » *avec qui vous avez tant de confor-* » *mité, il ne semblât que vous fissiez* » *votre propre éloge.* Il ajoute : *Que* » *c'est une si heureuse conformité qui*

1660. » *lui concilie toutes les voix, pour » remplir sa place, & pour rendre à » l'Académie le même nom, le même » esprit, le même enthousiasme, la mê» me modestie, & les mêmes vertus.* » Quel poids ces paroles n'avoient-elles » pas dans la bouche de M. Racine, il » parloit de ses rivaux.

» L'utilité publique devint alors » l'objet particulier des travaux de M. » Corneille de Lisle; il entreprit de » donner une nouvelle édition des re» marques de M. de Vaugelas, avec » des notes qui faciliteroient l'intelli» gence de chaque article, & qui ex» pliqueroient les changemens arrivés » dans la langue, depuis que ces re» marques avoient été faites. L'Ou» vrage parût en deux Volumes *in*-12. » au commencement de l'année 1687. » & M. Corneille de Lisle, qui jusques» là n'avoit peut-être passé que pour » Poëte, fut bientôt reconnu pour un » excellent Grammairien.

Le succès de cette entreprise le conduisit à quelque chose de plus grand.

» L'Académie Françoise faisoit im» primer son Dictionnaire, où elle n'a» voit pas jugé à propos de rapporter » les termes des Arts, & des Sciences;

1660.

» qui, quoique plus ignorés que les » simples termes de la langue, deman- » doient au fond une discussion qui » étoit moins de son objet. M. Cor- » neille de Lisle se chargea d'en faire » un Dictionnaire particulier en ma- » niere de Supplément, & y travailla » avec une telle assiduité, qu'il parut » en 1694. en même-temps que celui « de l'Académie, quoiqu'il fut de mê- » me en deux Volumes *in-folio*.

» Le Public les a reçus avec une » égale reconnoissance, & les mettant » toujours à la suite l'un de l'autre; il » s'explique assez en faveur de M. Cor- » neille de Lisle, pour nous dispenser » d'en dire d'avantage.

» Trois ans après, c'est-à-dire en » 1697. il donna une traduction en » vers des quinze Livres de Métamor- » phoses d'Ovide, dont il n'avoit au- » trefois publié que les six premiers.

» Quand il plût au Roy (Louis XIV.) » d'augmenter, par un nouveau régle- » ment, (en 1699.) l'Académie des » Inscriptions, M. Corneille de Lisle y » fut appellé comme un sujet des plus » utiles & des plus zélés. Il l'étoit en » effet; son âge déja fort avancé ne » l'empêchoit point de se rendre très-

1660. » régulierement aux assemblées. Il per» dit la vûe bientôt après ; mais cet ac» cident si fâcheux ne diminua rien de » son assiduité. D'autres infirmités suc» cédant insensiblement à la perte de » ses yeux, on le déchargea des tra» vaux de l'Académie, dont l'entrée, » le droit de suffrage, & toutes les au» tres prérogatives, lui furent conser» vés, sous le titre de *Vétéran*.

» M. Corneille de Lisle, tout aveu» gle qu'il étoit, & accablé sous le » poids des années, ne laissa pas de » faire encore d'heureux efforts en fa» veur du Public. Il lui donna d'abord » les nouvelles Observations de l'Aca» démie Françoise sur Vaugelas, qu'il » avoit éxactement recueillies. Il mit » ensuite sous la presse son grand Dic» tionnaire Géographique, qui l'oc» cupoit depuis quinze ans, & qui n'a » été achevé d'imprimer qu'un an avant » sa mort. Ce recueil est en trois vo» lumes *in-folio* : il en corrigea lui» même toutes les épreuves ; il avoit » dressé exprès un Lecteur, dont il s'é» toit rendu la prononciation si fami» liere, qu'à l'entendre lire, il jugeoit » parfaitement des moindres fautes » qui s'étoient glissées dans la ponctua-

» tion ou dans l'ortographe ; dès que
» l'impreſſion de cet Ouvrage fût ache- 1660.
» vé, M. Corneille de Liſle ſe retira
» à Andely, petite Ville de Norman-
» die, où il avoit du bien. Il y mou-
» rut la nuit du 8 au 9. de Décembre
» 1709. âgé de quatre-vingt-quatre
» ans, trois mois & quelques jours.

» Il avoit joui toute ſa vie, ſi l'on en
» excepte les cinq ou ſix dernieres an-
» nées, d'une ſanté égale & robuſte, mal-
» gré ſon application continuelle au tra-
» vail : il eſt vrai que perſonne ne tra-
» vailloit avec tant de facilité. On dit
» qu'*Ariane*, ſa Tragédie favorite, ne
» lui avoit couté que dix-ſept jours, &
» qu'il n'en avoit donné que vingt &
» deux à quelques autres. Il étoit d'une
» converſation aiſée, & ſes expreſſions
» vives & naturelles, la rendoient lé-
» gere ſur quelque ſujet qu'elle roulât.
» Il avoit conſervé une politeſſe ſur-
» prenante juſques dans ces derniers
» temps, où l'âge ſembloit devoir l'af-
» franchir de beaucoup d'attention, &
» à cette politeſſe il joignoit un cœur
» tendre qui ſe livroit aiſément à ceux
» qui ſentoit être du même caractere.

» Pénétré des vérités de la Religion,
» il en rempliſſoit les devoirs avec la

1660. » derniere éxactitude. Mais sans aucune
» affectation. Très-sincerement mo-
» deste, il n'avoit jamais voulu pro-
» fiter des occasions favorables de se
» montrer à la Cour, ni chez les
» Grands; & toujours empressé à louer
» le mérite d'autrui, on l'a vû plusieurs
» fois se dérober aux applaudissemens
» que le sien lui attiroit; il aimoit sur
» toutes choses une vie tranquille,
» quelque obscure quelle pût être; bien-
» faisant d'ailleurs, généreux, libéral
» même dans la plus médiocre fortu-
» ne; tous ceux qui l'ont connu le
» regrettent, comme si la mort l'eût
» enlevé à la fleur de son âge, car la
» vertu ne vieillit point. »

Feu M. Houdard de la Motte, ayant été élu pour remplir à l'Académie Françoise la place de M. Corneille de Lisle, il vint prendre séance le huit Février 1710. & dans le discours de remerciment qu'il y prononça; voici de quelle façon il parla de son Prédécesseur:

» ......Je me représente quel étoit l'hom-
» me dont je remplis ici la place. J'ai
» fait plus, Messieurs, pardonnez-moi
» cette vanité, qui ne me sera peut-être
» pas infructueuse, j'ay voulu compter
» tous mes Ayeux Académiques, c'est

1660.

» l'illustre Personnage que vous regret-
» tez ; c'est son frere le grand Cor-
» neille ; c'est Maynard, dont le nom
» se soutient encore après celui du
» grand Corneille ; Filiation singuliere,
» dont je ne fais gloire ici, que pour
» m'engager d'avantage à ne pas dégé-
» nérer.

» Je trouve dans ce nouvel Ordre d'An-
» cêtres toutes les prééminences de la
» Poësie. Maynard partagea les suffra-
» ges de son siécle avec les Malherbes,
» & les Racans ; combien lui doit-on de
» ces vers heureux, qu'on ne peut
» s'empêcher de retenir, ni se lasser de
» redire. Le grand Corneille est de ces
» hommes qu'on ne peut plus louer :
» pour soutenir l'idée que son nom ré-
» veille, il faudroit ce génie sublime,
» j'ai presque dit cet instinct divin, qui
» n'a été donné qu'à lui, & qui ne
» l'abandonnoit presque jamais. C'est
» au Frere, c'est au Rival de ce grand
» Homme, que je succéde aujourd'hui.
» Je ne désespere pas, Messieurs, de
» recueillir quelques-uns de ses talens,
» soutenu par vos leçons, & animé
» par l'exemple de son digne Neveu, *
» dont je serois tenté de mettre ici
» l'éloge, s'il pouvoit être court, &

* M. de Fontenelle.

1660. » si je ne devois toute mon attention à » mon Prédécesseur.

» Né avec un goût universel, il connoissoit également les beautés de l'une & de l'autre Scene ; la France le » comptera toujours entre les Sophocles & les Ménandres ; capable du » grand, il mérita plus d'une fois la » noble jalousie de son frere, qui eut » la générosité de la lui avouer ; tendre » & pathétique, il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes des larmes, que quarante ans de succès n'ont » pas encore épuisées.

» Mais s'il sçut peindre heureusement » les majestueuses douleurs de la Tragédie, le badinage & les jeux instructifs du comique, ne lui furent pas » moins familiers : & ce qui le distingue dans les deux genres, c'est qu'il » posséda souverainement le don de » l'intrigue & des situations ; peut-être » ne connoîtroit-il pas de Maître au » Théatre, si sa féconde facilité, si la » foule de ses grands desseins, lui eût » laissé le soin scrupuleux du détail.

» Combien d'Ouvrages cependant, » devons-nous à cette heureuse fécondité ? Ces Traductions, ces Remarques sur la Langue, ces Dictionnaires,

» travaux

» travaux immenses, qui demandent » d'autant plus de courage dans ceux » qui les entreprennent, qu'ils ne peu- » vent s'en promettre un succès bien » éclatant, & que le Public qui pro- » digue toujours ses acclamations à l'a- » gréable, jouit d'ordinaire avec indif- » férence de ce qui n'est qu'utile. 1660.

» Vous ne me pardonneriez pas, » Messieurs, de n'envisager mon Pré- » décesseur que par ses talens, je dois le » regarder par ses vertus, l'objet indis- » pensable de mon émulation.

» Sage, modeste, attentif au mé- » rite des autres, & charmé de leur » succès, ingénieux à excuser les dé- » fauts de ses concurrens, comme à » relever leurs beautés; cherchant de » bonne foi des conseils sur ses propres » Ouvrages, & sur les Ouvrages des » autres; donnant lui-même des avis » sinceres, sans craindre d'en donner » de trop utiles, ne trouvant pas mê- » me à combattre en lui cette basse » jalousie tant reprochée aux Au- » teurs : voilà le modéle que j'ai à sui- » vre. Croiroit-on que je peins un » Poëte, si vous n'aviez encore parmi » vous de pareils exemples? »

M. de Callieres répondit, dans les

termes suivans, au remerciment de M.
1660. de la Motte.

« Monsieur, si l'usage de faire l'é-
» loge de chaque Académicien que
» nous perdons, n'étoit introduit dans
» cette Compagnie ; M. Corneille mé-
» riteroit qu'elle commençât par lui, à
» faire un si louable établissement. Le
» nom qu'il portoit s'est rendu si célé-
» bre, qu'il a fait honneur, non seule-
» ment à l'Académie Françoise, mais
» même à toute la nation.

» Le grand Corneille son aîné s'est
» attiré l'admiration de son siécle, &
» il s'est assuré celle de tous les siécles à
» venir : la force & l'élévation de son
» génie l'a égalé aux plus sublimes, &
» aux plus excellens Poëtes de l'Anti-
» quité ; s'il ne les a même surpassés
» dans son genre d'écrire. Son frere a
» marché sur ses pas immédiatement
» après lui, il a même mérité par quel-
» qu'uns de ses Ouvrages de marcher à
» ses côtés ; ses peintures vives & tou-
» chantes des malheurs d'Ariane aban-
» donnée par son époux infidéle, ont
» tiré de larmes de ses Spectateurs, de
» goût le plus exquis.

» Il a fait plusieurs Piéces Tragi-
» ques, qui ont eu le même succès, &

» il a également réussi dans le genre
» Comique, sans bassesse, & sans im- 1660.
» pureté, qui représente les diverses
» avantures, & les différens caracteres
» des hommes, & qui par des tableaux
» ingénieux de leurs passions, & de
» leurs foiblesses, instruit & corrige
» en divertissant.

» M. Corneille joignit à un génie » fécond & laborieux, des mœurs sim- » ples, douces, sociables; une probi- » té, une modestie, & une humilité » dignes des premiers siécles du Chris- » tianisme. »

On ne peut que souscrire à tous les éloges donnés à M. Corneille de Lisle; mais parlons de ses Ouvrages Dramatiques. Cet Auteur entendoit parfaitement le Théatre; ses plans sont presque tous bien imaginés, & bien rendus; les caracteres de ses Personnages assez soutenus, & la marche du Théatre admirable; mais sa versification dégrade toutes ces beautés : elle est foible, tortillée, pleine de répétitions, & de choses inutiles, & souvent de galimathias; M. Despréaux, juste appréciateur du talent de la Poësie, pensoit ainsi sur le compte de M. Corneille de Lisle. Voici le passage tiré du

Bolæana in-12. *page* 129. c'est M. de
1660. Monchesnay qui parle : « Je deman- » dois à M. Despréaux ce qu'il pen- » soit de Thomas Corneille, frere du » fameux Poete de ce nom. C'est un » homme, disoit-il, emporté de l'en- » thousiasme d'autrui, & qui n'a ja- » mais pû rien faire de raisonnable : » vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à » copier les défauts de son frere..... » Ah ! pauvre Thomas, continuoit, » M. Despréaux, tes, vers comparés » avec ceux de ton frere aîné, font » bien voir que tu n'es qu'un cadet » de Normandie. »

Le Caustique Gacon fit l'impromptu suivant sur le Portrait de M. Corneille de Lisle.

Voyant le portrait de Corneille,
Gardez-vous de crier merveille ;
Et dans vos transports n'allez pas,
Prendre ici, Pierre, pour Thomas.

Catalogue Chronologique des Poëmes Dramatiques de M. Corneille de Lisle.

LES ENGAGEMENS DU HAZARD, Comédie, 1647.

LE FEINT ASTROLOGUE, Comédie, 1648.

1660.

DOM BERTRAND DE CIGARRAL, Comédie, 1650.

L'AMOUR A LA MODE, Comédie, 1651.

LE BERGER EXTRAVAGANT, Comédie, 1653.

LE CHARME DE LA VOIX, Comédie, 1953.

LES GÉNÉREUX ENNEMIS, Comédie, 1654.

LE GÉOLIER DE SOI-MÊME, Comédie, 1655.

TIMOCRATE, Tragédie, 1656.

BÉRÉNICE, Tragédie, 1657.

LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE, Tragédie, 1658.

DARIUS, Tragédie, 1659.

STILICON, Tragédie, 1660.

LE GALANT DOUBLÉ, Comédie, 1660.

CAMMA, Tragédie, 1661.

PYRRHUS, ROY D'ÉPIRE, Tragédie, 1661.

MAXIMIAN, Tragédie, 1662.

PERSÉE ET DÉMÉTRIUS, Tragédie, 1662.

ANTIOCHUS, Tragédie, 1666.

LAODICE, Tragédie, 1668.

LE BARON D'ALBIKRAC, Comédie, 1668.

LA MORT D'ANNIBAL, Tragéd. 1669.

LA COMTESSE D'ORGUEIL, Comé-
1660. die, 1670.

ARIANE, Tragédie, 1672.

THÉODAT, Tragédie, 1672.

LA MORT D'ACHILLE, Tragédie, 1673.

LE COMÉDIEN POETE, Comédie, 1673. *avec M. de Montfleury.*

DOM CÉSAR D'AVALOS, Comédie, 1674.

CIRCÉE, Tragédie, 1675. *avec M. de Visé.*

L'INCONNU, Comédie, 1675. *avec M. de Visé.*

LE TRIOMPHE DES DAMES, Comédie en prose, 1676. non imprimée.

LE FESTIN DE PIERRE, Comédie de Moliere, mise en vers, 1677.

LE COMTE D'ESSEX, Tragédie, 1678.

LA DEVINERESSE, Comédie, 1679. *avec M. de Visé.*

LA PIERRE PHILOSOPHALE, Comédie en prose, 1681. non imprimée.

LE BARON DES FONDRIERES, Comédie en prose, 1686. non imprimée.

BRADAMANTE, Tragédie, 1695.

Loret, après avoir rendu compte de la publication de la Paix entre la France & l'Espagne, conclue à Saint Jean-de-Luz, parle des réjouissances

qui furent faites à Paris à ce sujet, parmi lesquelles il n'oublie pas celles des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Voici ce qu'il dit de cette derniere fête. 1660.

Muse Historique du 21. Juillet 1660.

Floridor & ses Compagnons, (1)
Sans être incités, ni semons,
Qui par la véritable joye,
Que dans le cœur la paix envoye,
Pour réjouir grands, & petits,
Jeudy (2) réciterent *gratis*, (3)
Une de leurs Piéces nouvelles;
Des plus graves, & des plus belles,
Qu'ils firent suivre d'un ballet
Guai, divertissant & follet.
Contribuant de bonne grace
Aux plaisirs de la populace,
Par cette générosité,
Autrement libéralité,
Qui fut une évidente marque,
De leur zéle pour le Monarque.

(1) La Troupe Royale.

(2) 19. Février.

(3) Stilicon du jeune Corneille.



1660.

LA MORT DE DÉMÉTRIUS, OU LE RÉTABLISSEMENT D'ALEXANDRE, ROY D'EPIRE,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER.

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 20. Février.

Muse Historique de Loret, du vingt-huit Février 1660.

Avant de finir ce discours,
Je dirai que depuis huit jours,
Dans l'Hôtel de Bourgogne on joue,
Un sujet que la Troupe avoue,
Un des forts & des mieux traités,
Qu'on ait vû, depuis dix étés.
Boyer, habile personnage,
Est l'Auteur de ce grand Ouvrage,
Intitulé, DÉMÉTRIUS,
Et qui tient le *superius*
Entre plusieurs Piéces nouvelles,
Si l'on en croit bien des cervelles.

L'extrait qui suit fera connoître le très-petit *superius* que cette Tragédie a *sur les autres Piéces nouvelles*. 1660.

Artaban, après avoir fait périr Pirrhus, Roy d'Épire, s'est emparé de son trône, & a marié sa fille Arsinoé à Démétrius, qu'il a nommé pour son successeur. Ce Prince n'a accepté cette alliance que pour conserver la vie au jeune Alexandre, fils de Pyrrhus, & légitime héritier de l'Empire, & à la Princesse Isménie; c'est le combat de l'amour que Démétrius ressent pour la Princesse, & l'étroite amitié qui l'attache à Alexandre, quoique son rival, qui cause son embarras, & fait le nœud de la Piéce. Sans se laisser attendrir par les plaintes d'Arsinoé, ce Roy est dans la résolution de restituer la couronne au Prince, & satisfaire ainsi aux droits de l'amitié. Il espere aussi qu'un procédé aussi noble pourra toucher son amante. La premiere entrevûe des deux Princes, fait la plus belle situation du Poëme. Démétrius, après avoir fait son possible pour engager Alexandre à remonter sur le trône, pousse plus loin la générosité, & ajoute :

DÉMÉTRIUS. ACTE II. SCENE II.

Recevez de ma main la puissance suprême,

1660. Sûr que l'offre du trône est beaucoup au-dessous,

De ce que l'amitié voudroit faire pour vous.

ALEXANDRE.

Ce qu'elle a fait pour moi va jusques à l'offense :

Me presser d'accepter la suprême puissance,

C'est m'appeller ingrat, lâche, & me reprocher,

Que je ne suis venu, que pour vous l'arracher.

. . . .

Donçques si vous m'aimez. . . . . .

DE'METRIUS.

Hélas ! si je vous aime,

Dois-je enfin m'expliquer, & me trahir moi-même,

Je tremble, je fremis, & mon cœur interdit. . . . .

ALEXANDRE.

Que me dit cette peur, ce désordre ? . . . .

DE'METRIUS.

Il vous dit

Que cet ami si cher, dont vous vantez le zéle,

Est un ami sans cœur, un lâche, un infidéle,

Qui sous un faux éclat, couvrant ses lâchetés. . . . .

ALEXANDRE.

Que vous reprochez-vous après tant de bontés ?

1660.

D'EMETRIUS.

J'aime, ma passion a trop de violence,
Pour pouvoir plus longtemps se contraindre au silence ;
Oui j'aime, à ce mot seul votre amour allarmé,
Ne vous apprend que trop l'objet qui m'a charmé.
. . . .
Je ne veux point toucher ici votre pitié,
Mon amour est un crime envers notre amitié.
. . . .
Cependant, loin d'en faire une juste vengeance,
J'ai poussé jusqu'au bout mon ingrate constance ;
Par votre éloignement, par le rang que je tiens,
Par mes vœux, qu'un divorce alloit rendre tous siens,
J'ai crû pouvoir fléchir l'adorable Ismenie,
Et prêt d'abandonner tout l'espoir de ma vie ;
Je me sers de vous-même & de votre retour,
Pour un dernier secours que j'offre à mon amour.
Je tâche à vous tenter par l'offre d'un Empire,
Et contre votre amour, tout mon amour conspire ;

Voilà ce digne ami, cet ami si parfait;
1660. Mais n'en soupirez plus, vous serez satisfait;
Je quitte tout pour vous, & voilà la vengeance,
Que tire l'amitié d'un amour qui l'offense;
Et c'est assez pour elle, & si c'est vous chérir,
Que vous quitter le sceptre, Ismenie, & mourir;
Pour le prix du bonheur que je vous abandonne,
Daignez, sans plus tarder, accepter la couronne,
Et faisant qu'Ismenie excuse mon transport,
Avec elle donnez quelques pleurs à ma mort.
Adieu.

Alexandre, ne voulant pas être surmonté par son rival en générosité, s'enfuit sécrettement pour éviter l'abdication de Démétrius. La Princesse de son côté sort du palais, & court sur les pas de son amant. Ils sont pris l'un & l'autre. Milon qui est amoureux d'Ismenie, fait entendre au Roy, dont il est le favori, que cette fuite est concertée. Démétrius, ajoutant foi aux discours de ce perfide, fait quelques menaces, mais son amour & son amitié, en empêchent les effets. Cependant,

l'ambitieux Milon, & la jalouse Arsinoé, s'unissent pour se venger du Roy, qui est assassiné par son favori. La Reine, livrée à ses remords, ne songe plus qu'à traverser les desseins du traître. Et sacrifiant sa propre vie, elle sauve celle d'Alexandre. Milon, qui ignore cette résolution, croit toucher le moment de monter sur le trône, & de forcer la Princesse à consentir à l'épouser; mais on lui apprend que la garde du Palais est forcée; il sort pour arrêter cette émotion, il reçoit une blessure mortelle, & vient expirer aux pieds d'Alexandre & d'Ismenie, après avoir fait l'aveu général de ses crimes. 1660.

Le Lecteur peut juger par cet extrait, du plan & de la conduite de la Tragédie. La versification en est empoulée, pleine de pensées fausses & de discours bas (*a*). On pourroit retran-

(*a*) Il ne feroit pas difficile d'en donner des exemples, nous n'en rapportons que deux; Démétrius ouvre la Scene, suivi de Télamon son Capitaine des Gardes, & de plusieurs Gardes.

DE'ME'TRIUS.

Pourrois-je voir enfin mon ingrate Princesse?

TE'LAMON.

Vous la verrez bientôt.

DE'ME'TRIUS.

Qu'on sorte, & qu'on me laisse,

1660. cher aisément une partie des Personnages ; celui de Démétrius seroit le plus passable, s'il avoit un peu de fer-

Et que nul n'entre ici que par mon ordre exprès.

MILON.

La Reine.....

DE'ME'TRIUS.

Que veut-elle ?

MILON.

Elle me suit de près ;
La voici.

DE'ME'TRIUS *à Arsinoé.*

SCENE II. DE'ME'TRIUS, MILON, ARSINOE',

Quoi faut-il toujours nous voir ensemble,
Je hais la jalousie, & cela lui ressemble.
Quoi toujours sur mes pas, à toute heure, en tous lieux,
Les soupirs à la bouche, & les larmes aux yeux ?
La rage & la douleur sur le visage peintes,
Troubler tout mon repos par l'éclat de vos plaintes ;
Et loin de consoler un esprit abbatu,
Du bruit de vos douleurs accabler ma vertu.

ARSINOE' *à Milon.*

ACTE III. SCENE VI.

Ose, prens cœur, suis-moi d'un pas ferme & constant,
Le Tyran mort, Milon, la couronne t'attend.

MILON.

Pensez-vous bien, Madame, à l'horreur de ce crime,

ARSINOE'.

Pour perdre, qui trahit, tout semble légitime ;

MILON.

Mais ne sentez-vous point ces remords, ces terreurs,
Que l'image du crime imprime aux plus grands cœurs ?

ARSINOE'.

Toi, parler de remords, ô Dieux quelle impudence !
Milon, ose parler d'honneur, & d'innocence ?
Avec quel front cruel, à mes yeux ose-tu
Me faire des leçons d'honneur & de vertu ?
Toi l'ami d'Artaban ?

meté ; & ne s'abandonnoit pas aveuglément aux conseils de son Favori ; ses sentimens sont nobles, & très-supérieurs à ceux d'Alexandre, qui auroit dû jouer le premier rôle ; puisqu'il est 1660.

MILON.

Agréable colére,
A ces marques en vous je connois votre pere.
Digne sang d'Artaban, pardonnez cet horreur,
Que j'ai feint à dessein de sonder votre cœur.
Grace aux Dieux, je vous vois courir à la vengeance,
Et fille du Héros dont vous prîtes naissance,
Qui dans ses plus hardis, & plus sanglans efforts,
A vu toujours son ame, au-dessus des remords ;
Je me joins avec vous, & vais mettre en usage,
Le bel art dont sous lui je fis apprentissage ;
Instruit par les leçons de vos dignes parens,
Je cours ensanglanter le trône des tyrans ;
Et du grand Artaban surpassant les maximes,
Par un crime plus grand couronner tous ses crimes.

On pourra remarquer que le caractere du favori ambitieux est un de ceux que M. l'Abbé Boyer, qui avoit le défaut de se répéter, a employé le plus souvent dans ses Ouvrages.

Dans la lettre en vers du 28. Février, dont nous avons rapporté un passage au commencement de cet article, Loret continue à parler des réjouissances publiques pour la paix, & ajoute celles des Comédiens François du Marais, & de la Troupe de MONSIEUR ; voici le détail qu'il en fait.

Les Comédiens de Paris,
Comme gens francs & bien nourris,
Ont été d'humeur libérale ;
Car outre la Troupe Royale,
Ceux du Marais, ceux de MONSIEUR,
Rebutant tout homme payeur,
(Ainsi que l'on m'a fait entendre,)
Représenterent sans rien prendre,
Ni leurs portiers, ni leurs valets,
Force Comédie, & balets,

1660. le Héros de la Piéce ; à l'égard de ce dernier, tenons-nous-en au jugement

Où tant d'habitans se trouverent,
Que leurs loges presques en creverent,
Leur Théatre, & parterre aussi.

Le même Loret, dans sa lettre du 13. Mars, rend compte du *Te Deum* que les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne firent chanter à S. Sauveur leur Paroisse, en action de grace de la paix : Voici comme il s'exprime,

Muse Historique du 13. Mars 1660.

Les Comédiens de l'Hôtel.... (1)
Ont dans le cœur un amour tel,
Pour la paix & pour notre Sire,
Qu'avec raison, d'eux on peut dire
Qu'en ce zéle à présent commun,
Chacun d'eux ne céde à pas un ;
Jeudi dernier (2) leur Troupe entiere,
Par une preuve singuliere,
De leur susdit zéle, & ferveur,
Firent chanter dans Saint Sauveur.... (3)
En témoignant leur allégresse,
Un Motet, Te Deum, & Messe,
Afin de remercier Dieu,
En ce vénérable & saint Lieu,
De cette paix tant desirée,
Ramenant la saison dorée,
Que deux augustes Potentats,
Font refleurir dans leurs Etats.
Là, les Cloches carillonnerent,
Trompettes, & Tambours sonnerent;
Vingt des Amphions de la Cour,
Qui sçavent donner un beau tour,
Et des accens presque angéliques,
A toutes sortes de Musiques,
Avec la voix & l'instrument,
Composoient ce concert charmant;
Ce concert de saintes paroles,
Mêlé de Luts & de Violes,
Dont les plus sçavans connoisseurs,
Admirerent fort les douceurs;

(1) De Bourgogne.

(2) C'est-à-dire, le 11. Mars.

(3) Leur Paroisse.

que

que M. l'Abbé Boyer en porte par la bouche d'Ismenie. 1660.

ACTE I. SCENE V.

> Quoi que fassent pour lui, l'amour & l'amitié,
> Alexandre est toujours un objet de pitié.

LE MARIAGE DE RIEN,

Comédie en vers de huit sillabes, en un Acte, de M. MONTFLEURY, (a)

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

L'Auteur dit dans son Epître dédicatoire à M. Testu, Chevalier & Capitaine du Guet, que cette Piéce est

> Et quand cette rare harmonie,
> Par l'*Exaudiat* fut finie,
> Tous ceux qui dans ce Temple étoient,
> Et ce beau concert écoutoient,
> Gens relevés & gens vulgaires,
> Le Curé, Prêtres & Vicaires,
> Chantres, Comédiens, & moi,
> Criâmes tous, VIVE LE ROY :
> La Troupe des Chantres ensuite,
> Dans un Cabaret fut conduite,
> Où Messieurs les Musiciens,
> Par l'ordre des Comédiens,
> Furent pour achever la Fête,
> Traités à pistole par tête,
> Où l'on but assez pour trois jours.

(a) C'est M. de Montfleuri, fils du Comédien du même nom : on trouvera sa vie après l'article de la Comédie du Mari sans femme, sous l'année 1663.

1669.

son coup d'essai. Le sujet est très-simple ; le Docteur ne veut point marier sa fille Isabelle, sous prétexte que tous les hommes sont remplis de défauts. Il se présente successivement un Poëte, un Peintre, un Musicien, un Capitan, un Astrologue & un Médecin, le Docteur les refuse tous en faisant la critique de chacun d'eux ; enfin paroît Lisandre, amant d'Isabelle.

Scene derniere.

LISANDRE *au Docteur.*

Voudriez-vous être mon beau-pere ?

ISABELLE *à Béatrix.*

Ah ! Béatrix, qu'il est charmant,
S'il le refuse assurément......

LE DOCTEUR.

Qu'êtes-vous ?

ISABELLE.

J'en perdrai la vie,

LISANDRE.

Pour satisfaire votre envie,
Je ne suis ni Réthoricien ;
Ni Peintre, ni Musicien ;
Je ne suis point Dialectique,
Téméraire ni Politique,
Je ne suis Devin, ni Joueur,
Ni Médecin, ni Harangueur ;

Je ne suis indigent ni riche,
Je ne suis liberal, ni chiche,
Ni Financier, ni Magistrat;
Je ne gouverne point l'Etat.
Car peut-on être, quoi qu'on dise,
Réthoricien sans flatterie?
Poëte sans avoir l'esprit creux?
Peintre sans être yvrogne, ou gueux?
Peut-on être Dialectique,
Sans ignorer quelque rubrique?
Il n'est point de vacation,
Exempte d'imperfection.
Est-on Marchand sans tromperie?
Est-il un Devin sans magie?
Un Joueur sans être blâmé?
Est-il un Médecin aimé?
Est-on riche sans fâcherie?
Indigent sans ignominie?
De plus sans prodigalité
A-t'on la liberalité?
Est-on puissant sans injustice?
Econome sans avarice?
Est-on sans peine Magistrat?
Est-on sans carnage Soldat?
Financier sans inquiétude?
Astrologue avec certitude?
Ignorant sans présomption?
Interressé sans passion?

Sans être scélérat ou traître ?

1660 LE DOCTEUR.

Que diable pouvez-vous donc être ?

LISANDRE.

Sçachez que je suis sans défaut.

ISABELLE.

Ah ! voici l'homme qu'il vous faut ?
Il ne voudroit pas vous le dire,
S'il n'étoit vrai.

LE DOCTEUR.

Je veux m'instruire,
S'il ne m'impose point ; hé bien,
Qu'êtes-vous donc.

LISANDRE.

Je ne suis rien ;
Et n'étant rien, sans injustice,
On ne peut m'imputer de vice.

LE DOCTEUR *à part.*

Que diable peut-on dire a rien ?

LISANDRE.

Je vous dis de moi plus de bien,
Que je ne vous en pourrois dire,
Si j'étois maître d'un Empire,
En vous disant mes faits divers ;
Puisque l'Auteur de l'Univers,
De rien produisit chaque chose,
Ainsi quoique l'on se propose,
On ne peut dire que du bien
D'un homme qui dit, qu'il n'est rien.

LE DOCTEUR.

Ce rien me surprend, & m'étonne,

ISABELLE.

En effet, sa raison est bonne.

LE DOCTEUR.

Moi qui croyois venir à bout,
De répondre à tous, & sur tout,
Je vois, quoi que je propose,
Loin de répondre à chaque chose,
Je ne sçaurois répondre à rien,
Puisqu'il n'est rien, je vois fort bien,
Qu'on ne lui peut, sans injustice,
Imputer ni défaut ni vice,
Trouverois-je bien le moyen,
De dire quelque chose à rien.

. . . .

Rien, ... sur rien je n'ai rien à dire.

à Lisandre.

Allez, je veux vous rendre heureux,
Et vous aurez, selon vos vœux,
Demain ma fille en mariage,
Aussi bien mon serment m'engage.

1666. L'APOTIQUAIRE DÉVALISÉ, (a)

Comédie Burlesque de M. de VILLIERS,

Représentée à l'Hôtel de Bourgogne.

IL y a apparence que cette petite Comédie a été composée sur une avanture arrivée nouvellement à un Apotiquaire. Lisandre & Damis, voulant se venger des impertinences d'un

(a) Joignons ici un morceau de la Préface de l'Auteur, adressée au Public, qui sert à prouver que c'est ici sa seconde Piéce, & qu'elle parût peu de temps après celle du *Festin de Pierre*. « Je suis si content de » l'approbation que tu as donné au *Festin de Pierre*, » que je t'exposai il y a quelques mois, que je me suis » persuadé que j'aurois plus de satisfaction, & que je » trrouverois mieux mon compte, à t'adresser cette » petite Comédie burlesque, sous le titre d'*Apotiquaire dévalisé*, qu'à lui chercher parmi les Grands » un protecteur qui l'abandonneroit, & qui resteroit peut-être contre l'Auteur, s'il falloit qu'il lui » en coûtat quelques nippes des restes de l'entrée de » la Reine, en reconnoissances des beaux mots, qu'il » auroit étalé à sa louange, ou à celle de ses Prédécesseurs ou de ses descendans ; je remets le tout » à ton choix.

Tout Auteur de notre calibre,
Doit laisser le suffrage libre ;
Aucuns n'en usent pas ainsi,
Qui devroient bien le faire aussi.

homme de cette profession, qui porte ici le nom de Maître Robert, viennent la nuit frapper à sa porte, & lui demandent un reméde pour une personne qui est à l'extrémité; Maître Robert croit qu'ils veulent parler d'un Seigneur Gascon, dont le valet appellé Agrimont est venu déja plusieurs fois prendre des drogues chez lui. Pendant qu'il est allé porter la potion à ce Seigneur, Lidamant, amant de Lucréce, fille de cet Apotiquaire, veut tâcher de faire consentir cette belle, à se laisser enlever. 1660.

LUCRE'CE.

Hé bien donc, Lidamant, que voulez-vous me dire,
Que faites-vous ici?

LIDAMANT.

Madame j'y soupire,

. . . .

N'avez-vous point pitié d'un pauvre misérable,
Dont le crime est d'aimer un objet adorable,
Qui brûle, qui languit, & de qui le respect...

LUCRE'CE.

Tout ce qui vient de vous me doit être suspect.

1660. ISABELLE, *Suivante de Lucréce.*

En effet, en effet, tant de belles promesses,
Ne sont rien qu'un beau leure à prendre des Maîtresses;
Ainsi pour dire tout, à moins d'un grand serment,
Bien signé, bien bullé, cela n'est que du vent.

LUCRE'CE.

Isabelle rentrons, ... & que pourroit-on dire?

LIDAMANT.

Que j'aurai tout le bien que mon ame desire,
Et que vous aurez fait d'un pauvre malheureux,
Le plus content enfin de tous les amoureux.

LUCRE'CE.

Votre profession!

LIDAMANT.

Voulez-vous pour ôtage.....

ISABELLE.

Ecoutez, voulez-vous Lucréce en mariage,
Il en faut faire un acte en ce moment ici,
Et puis tout ira bien, car *Quod scripsi scripsi.*

LIDAMANT.

1660.

LIDAMANT.

Oui, oui, de tout mon cœur, j'en ferai la promesse,

LUCRECE.

Ah ! plutôt.....

ISABELLE.

C'est en vain j'en serai la Maîtresse;
Ecrivez seulement.

LIDAMANT, *après avoir écrit une promesse de Mariage.*

Voilà tout mon bonheur que je mets en vos mains.

ISABELLE.

Signez donc, l'honnête homme !

Sur ces entrefaites, Clarice, femme de Maître Robert s'éveille, appelle sa fille & sa servante, & voyant qu'elles ne répondent point, elle crie au voleur, & qu'on lui a enlevé sa fille : dans le moment paroît Maître Robert, n'ayant que sa chemise & sa culote, poursuivi par Lisandre & Damis, qui cessent de le fraper, aussitôt que les voisins paroissent ; Maître Robert, qui soupçonne Agrimont de lui avoir fait jouer ce tour, le charge encore de l'enlévement de Lucréce, qu'on lui apprend à son arrivée ; il veut en porter

1660. ses plaintes à Lisandre & Damis, qui paroissent déguisés, le premier sous les les habits du Bailly, & l'autre sous ceux de Greffier, & leur donne six pistoles pour dresser un procès verba. Le Médecin du Gascon, & Agrimont viennent en même-temps demander raison de Maître Robert, dont les drogues ont réduit le malade à l'extrémité; cette contestation est assez plaisante, Maître Robert accuse Agrimont de rapt & de vol, & son adversaire le poursuit comme empoisonneur; le Juge n'osant décider, ordonne qu'en attendant, Agrimont & l'Apotiquaire seront conduits en prison. L'arrivée de Lucréce & de son Amant termine ce Procès. Lidamant avoue qu'il est le seul coupable; cet aveu justifie Agrimont & le Médecin. Maître Robert consent que Lidamant épouse Lucréée; Lisandre & Damis prennent la fuite aussitôt qu'ils sont reconnus, & l'Apotiquaire en est quitte pour quelques coups de bâton, en échange des six pistoles, qu'il ne désespere pas encore de pouvoir recouvrer.

1660.

SGANARELLE (a), OU LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un Acte (b), *en vers par* M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, le 28. May. (c)

Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« ON remarqua, *dans le Cocu imaginaire*, que l'Auteur, depuis » son établissement à Paris avoit per- » fectionné son stile; cet Ouvrage est » plus correctement écrit que ses deux » premieres Comédies, mais si l'on y

(a) Le personnage de Sganarelle semble avoir été introduit à l'imitation de ceux de Jodelet, de Gros René, &c. Mais nous ignorons le nom de l'Acteur qui prit ce caractere, & le temps qu'il parut au Théatre.

(b) Cette Piéce est imprimée en trois Actes dans l'édition *in*-4°. des Œuvres de Moliere, Paris, 1734. & *in*-12. 1739. Mais nous avons cru devoir suivre les précédentes éditions, & plus encore l'usage établi à la Comédie, où elle a toujours été représentée en un Acte.

(c) Nous adoptons cette date préférablement à celle du 28. Mars, qui se trouve dans la table générale des Piéces de Théatre de Moliere, édition *in*-12. Paris, 1739. attendu que cette Piéce fut jouée en été pendant que le mariage du Roy retint toute la Cour hors de Paris. Voyez ci-dessous la Préface de la Cocue imaginaire.

» retrouve Moliere en quelques en-
1660. » droits, ce n'est pas le Moliere des Pré-
» cieuses ridicules ; le titre de la Piéce,
» le caractere du premier personnage,
» la nature de l'intrigue, & le genre de
» comique qui y regne, semble annon-
» cer qu'elle est moins faite pour amu-
» ser les gens délicats, que pour faire
» rire la multitude ; cependant on ne
» peut s'empêcher d'y découvrir en
» même-temps un but très-moral ; c'est
» de faire sentir combien il est dange-
» reux de juger avec trop de précipi-
» tation, sur-tout dans les circonstan-
» ces où la passion peut grossir ou
» diminuer les objets. Cette vérité,
» soutenue par un fond de plaisante-
» rie gaye, & d'une sorte d'intérêt né
» du sujet, attira un grand nombre
» de Spectateurs. * Le Cocu imagi-
» naire fut joué quarante fois de suite,
» quoique dans l'été, & pendant que
» le mariage du Roy retenoit toute la
» Cour hors de Paris.

* Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici de quelle façon Grimarest rend compte de cette Piéce.

Vie de Moliere par Grimarest.

« Le 28. May 1660. Moliere don-
» na pour la premiere fois le Cocu
» imaginaire, qui eut beaucoup de suc-

.1660.

» cès ; cependant les petits Auteurs » comiques de ce temps-là, allarmés » de la réputation que Moliere commençoit à se former ; faisoient leur » possible pour décrier sa Piéce ; quelques personnes sçavantes & délicates, répandoient aussi leur critique ; » le titre de cet Ouvrage, disoient-ils, » n'est pas noble, & puisqu'il a pris » toute cette Piéce chez les étrangers, » (a) il pouvoit choisir un sujet qui lui » fît plus d'honneur. Le commun des » gens ne lui tenoient pas compte de » cette Piéce, comme des Précieuses » ridicules. Les caracteres de celle-là ne » les touchoit pas aussi vivement que » ceux de l'autre. Cependant malgré » l'envie des Troupes, des Auteurs & » des personnes inquiétes, le Cocu imaginaire passa avec applaudissement » dans le Public. » Un Particulier nommé Neufvillenaine, qui en cinq ou six représentations, avoit retenu toute

(a) Ce sujet du Cocu imaginaire est pris d'un canevas Italien, joué à l'impromptu, & qui a pour titre, *Il ritratto*, ou *Arlichino Cornuto per oppinione*, Observations sur la Comédie & le génie de Moliere, par M. Riccoboni, page 148. Cette Piéce a été représentée par la nouvelle Troupe Italienne, le 10. Novembre 1716. Elle est en prose & en trois Actes, non imprimée.

1660. cette Comédie, la fit imprimer, & la dédia à Moliere; (a) les argumens qu'il a mis à la tête de chaque Scene, sont extrêmement curieux; parce qu'il y explique tous les jeux de Théatre, & sur-tout ceux de Sganarelle, qui étoit représenté par Moliere.

Au nombre des Ouvrages qui parurent au sujet de la Piéce du Cocu imaginaire, il ne faut pas oublier la Cocue imaginaire (b), Comédie en vers & en un Acte, composée par M. Doneau (c), mais qui n'a pas été représentée, ainsi elle n'entre dans l'Histoire du Théatre François, qu'à titre d'Anecdocte, sur la Comédie qui fait le sujet de cet article. Nous ne dirons rien de la Comédie du Sieur Doneau qui est très-foible, mais nous croyons devoir rapporter la Préface qui contient plusieurs faits, tant sur les repré-

(a) Sganarelle ou le Cocu imaginaire, Comédie en un Acte & en vers, dédiée à M. Moliere, chef de la Troupe des Comédiens de MONSIEUR, frere unique du Roy, *in*-12. Paris, Jean Ribou, 1660.

(b) Cet Piéce est intitulée, *Les Amours d'Alcipe & de Céphise*, ou *la Cocue imaginaire*, Comédie en vers & en un Acte, *in*-12. Paris, Jean Ribou, 1660.

(c) Cet Auteur ne nous est connu que par cette petite Piéce; il étoit parent de M. de Visé, Auteur du Mercure Galant, de nombre de Piéces de Théatre, &c.

sentations du Cocu imaginaire, que sur la Comédie des Précieuses ridicules. 1660.

« Depuis que la Comédie est deve- » nue illustre par les soins de l'Emi- » nentissime Cardinal Duc de Riche- « lieu, nous n'avons point vû d'Au- » teurs qui ait plus excellé dans les » Piéces comiques que le fameux M. » Moliere. Son Etourdi, son Dépit » Amoureux, ses Précieuses Ridicules, » & son Cocu imaginaire, sont plus » que suffisans pour prouver cette vé- » rité, puisque la Cour les a non-seu- » lement approuvées, mais encore le » peuple, qui dans Paris sçait par- » faitement bien juger de ces sortes » d'Ouvrages ; quelques applaudisse- » mens toutesfois que l'on ait donnés » aux deux premieres de ces Piéces, la » troisiéme a beaucoup plus fait d'é- » clat, qu'elles n'ont fait toutes deux » ensemble, puisqu'elle a passé pour » l'Ouvrage le plus charmant, & le » plus délicat qui ait jamais parû au » Théatre, l'on est venu à Paris de » vingt lieues à la ronde, afin d'en » avoir le divertissement. Cette Piéce » enfin a tant fait de bruit, que les » ennemis même de Moliere ont été

Préface de la Cocue imaginaire.

1660. » contraints de publier ses louanges ;
» mais non pas sans faire connoître
» par leurs discours qu'ils ne le fai-
» soient que de peur de passer pour ri-
» dicules. Les uns disoient que vérita-
» blement la Piéce étoit belle, mais
» que le jeu faisoit une partie de sa
» beauté, les autres ajoutoient que la
» rencontre du temps où l'on parloit
» fort des Précieuses, aidoit à la faire
» réussir, & qu'indubitablement ses
» Piéces n'auroient pas toujours le mé-
» me succès, quand le temps ne les fa-
» voriseroit pas.

» Mais voyons si le pronostique de
» ces Messieurs est véritable, & si le
» Cocu imaginaire, qu'il a fait ensuite
» n'a pas eu tous les applaudissemens
» qu'il en pouvoit attendre; *cependant*
» *cette Piéce a été jouée non-seulement*
» *en plein été*, où pour l'ordinaire
» chacun quitte Paris pour s'aller di-
» vertir à la Campagne; *mais encore*
» *dans le temps du Mariage du Roy*,
» *où la curiosité avoit attiré tout ce*
» *qu'il y a de gens de qualité de cette*
» *Ville*: elle n'en a toutefois pas moins
» réussi, & quoique Paris fut ce semble
» désert, il s'y est néanmoins trouvé
» assez de personnes de condition pour

» remplir *plus de quarante fois les lo-*
» *ges ; & le Théatre du Petit-Bourbon,* 1660.
» & assez de Bourgeois pour remplir
» autant de fois le parterre. Jugez
» quelle réussite cette Piéce auroit eû,
» si elle avoit été jouée dans un temps
» plus favorable, & si la Cour avoit
» été à Paris ? Elle auroit été sans doute
» plus admirée que les Précieuses, puis-
» qu'encore que le temps lui fut con-
» traire, l'on doute si elle n'a pas eu
» autant de succès ; jamais on ne vit
» de sujet mieux conduit, jamais rien
» de si bien fondé, que la jalousie de
» Sganarelle, & jamais rien de si spi-
» rituel que les vers. C'est pourquoi,
» presque tout Paris a souhaité de voir
» ce qu'une femme pourroit dire, à
» qui il arriveroit la même chose qu'à
» Sganarelle, & si elle auroit autant su-
» jet de se plaindre, quand son mari lui
» manque de foi, que lui, quand elle lui
» est infidelle. C'est ce qui m'a fait faire
» cette Piéce, qui servira de regard au
» Cocu imaginaire : puisque dans l'une
» on verra les plaintes d'un homme qui
» croit que sa femme lui manque de
» foi, & dans l'autre celle d'une fem-
» me qui croit avoir un mari infidéle.
» J'aurois bien fait un autre sujet, que

1660. » celui de M. Moliere, pour faire écla- » ter les plaintes de la femme, mais ils » n'auroient pas eu tous deux les mê- » mes sujets de faire éclater leur jalou- » sie, il y auroit eu du plus ou du » moins; c'est pourquoi, il a fallu, » afin que le divertissement fût plus » agréable, qu'ils raisonnassent tous » deux sur les mêmes incidens; telle- « ment que j'ai été contraint de me » servir du même sujet : c'est ce qui » fait que vous n'y trouverez rien de » changé, sinon que tous les hommes » de l'un, sont changés en femmes » dans l'autre : je pourrois ici vous » parler du mot *Cocue*, dont je me suis » servi : mais je crois qu'il n'en est pas » besoin, d'autant que nous sommes » dans un temps, où chacun parle à » sa mode. »

COMÉDIENS ESPAGNOLS.

Chapuzeau dans son Théatre François, livre III. pages 213 & 214. parle d'une Troupe de Comédiens Espagnols, qui arriva à Paris en 1660. Voici ce qu'il en dit. (*a*)

(*a*) Nous ne parlons de cette Troupe de Comédiens Espagnols, que par la seule raison qu'elle joua quelque temps sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne; il y a toute apparence qu'elle ne fut pas goutée du Public, peut-être à cause du peu de personnes qui

1660.

« Nous vîmes aussi arriver à Paris » une Troupe de Comédiens Espa- » gnols, la premiere année du mariage » du Roy (Louis XIV.) La Troupe » Royale lui prêta son Théatre, com- » me elle avoit fait avant eux, aux Ita- » liens, (en 1653.) qui occuperent » depuis le Petit-Bourbon avec Molie- » re, & le suivirent après au Palais » Royal. Les Comédiens Espagnols ont » été entretenus depuis par la Reine » (Marie-Thérese) jusques au Prin- » temps dernier (1672.) & j'apprens » qu'ils ont repassé les Pyrénées.

Loret marque le début de cette Troupe Espagnole vers le 20. Juillet.

Muse Historique du 24. Juillet 1660.

Une grande Troupe ou famille
De Comédiens de Castille,

---

entendoient la langue Espagnole; quoi qu'il en soit, ces Comédiens resterent en France jusques en 1672. avec une pension de la Reine, & sans doute à titre de ses Comédiens; un passage d'une lettre en vers de Robinet servira pour appuyer cette conjecture.

Lettre en vers du 30. Novembre 1669.

Comme les Abbés de la sorte, (1)
Aux plaisirs n'ont pas l'ame morte,
Il fut le jour du lendemain, (2)
Au grand Château de Saint Germain,
A la Comédie *Espagnole*,
Fort grave, dessus ma parole,
Où la Reine avoit invité,
Obligeamment, Sa Majesté.

(1) Casimir, Roy de Pologne, Abbé de S. Germain des Prés.

(2) Le Lundi 25. Novembre.

1660. Se sont établis dans Paris,
Séjour des jeux, danses & ris;
Pour considérer leur maniere,
J'allai voir leur Piéce premiere,
Donnant à leur portier tout franc,
La somme d'un bel écu blanc;
Je n'entendis point leurs paroles,
Mais tant Espagnols, qu'Espagnoles,
Tant comiques, que sérieux,
Firent chacun tout de leur mieux,
Et quelques-uns par excellence,
A juger selon l'apparence.
Ils chantent & dansent balets,
Tantôt graves, tantôt follets;
Leurs femmes ne sont pas fort belles;
Mais paroissent spirituelles;
Leurs sarabandes, & leurs pas,
Ont de la grace, & des appas,
Comme nouveaux ils divertissent,
Et leurs castagnétes ravissent;
Enfin je puisse être cocu,
Si je leur plaignis mon écu,
Et je crois que tout honnête homme,
Leur doit porter pareille somme,
Pour subvenir à leur besoin,
puisqu'ils sont venus de si loin,
Avecque Comédie & danse,
Donner du plaisir à la France.

1660.

Les Comédiens de Paris,
Bien loin d'être contre eux marris,
D'entreprendre sur leur pratique,
D'un souper ample & magnifique,
Où chacun parut ébaudi,
Les régalerent Mercredi......*
De l'excellent jus de la treille,
On y vuida mainte bouteille,
On y but des mieux les santés,
Des grands Princes, & Majestés,
Et des Ministres chasse-guerres,
On y cassa plus de cent verres;
Illec, on mangea, ce dit-on,
Bien des lapins & du mouton,
Avec quantité de volaille;
Et plusieurs, comme rats en paille,
Sans être du métier pourtant,
Y trinquerent ma foi d'autant,
Exerçant des mieux la machoire:
Et je collige de l'histoire
Que les Comédiens d'ici,
Ne sont pas gens *cosi*, *cosi*;
Mais gens où courtoisie abonde,
Et qui sçavent fort bien leur monde.

* 21. Juillet.

1660. # LE GALANT DOUBLÉ,

Comédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Comédie est sans doute tirée d'une autre en langue Espagnole, l'idée en est assez heureuse. D. Fernand de Solis, arrive à Madrid pour y épouser Léonor, fille de D. Diegue. Mais avant de se rendre chez son futur beau-pere, il se trouve engagé d'amour pour deux jeunes personnes fort aimables. D. Fernand cache son véritable nom à la premiere qui se nomme Isabelle, & prend celui de D. Dionis. La seconde, qui lui est inconnue, apprend de lui qu'il s'appelle D. Fernand. Isabelle & l'Inconnue sont amies, desorte que D. Fernand est très-embarrassé, lorsqu'il se trouve vis-à-vis de ces deux personnes. Il soutient assez bien son stratagême jusques à la fin, qu'il est reconnu par D. Diegue : il se trouve que l'Inconnue, pour laquelle il se sent le plus de penchant est Léonor, qui

lui est destinée en mariage. En général, cette Piéce est très-amusante, & elle pourroit passer avec d'autres du même genre, c'est-à-dire, dans le goût Espagnol, en retranchant de certaines langueurs, qui aujourd'hui ne sont plus de mise. 1660.

LA MAGIE SANS MAGIE,

Comédie de M. LAMBERT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LÉonor, jeune Demoiselle de Valence, n'ayant pû refuser son cœur aux empressemens d'Alphonse, Gentilhomme de Castille, s'abandonne au plus violent désespoir, aussitôt qu'elle apprend que son amant est épris des charmes d'Elvire; mais l'excès de sa tendresse ne lui permettant pas d'éxécuter ce qu'elle s'étoit proposée, elle se frappe avec le poignard que la colére lui avoit dicté de plonger dans le cœur de son infidéle. En cet état, Léonor est transportée dans la maison d'Astolphe, ami de Timante son pere; à peine a-t-elle recouvrée la santé, que profitant du bruit qui

1660. s'est répandu de sa mort, elle se déguise en cavalier, &, sous le nom de Léonce, tâche à gagner le cœur d'Elvire; elle y parvient, & enfin la fait consentir à la suivre à Valence. Voilà ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour être au fait de cette Piéce, qui commence par cette situation. Le prétendu Léonce s'est retiré avec Elvire dans la maison d'Astolphe; Alphonce, suivi de son valet Fernand, arrive à Valence accompagné de Fédéric, premier amant d'Elvire. La réputation qu'Astolphe a dans tout le pays d'être sçavant dans l'Astrologie, attire bien vîte le curieux Fernand, qui vient exprès le consulter. Astolphe, instruit par Léonor & par Elvire, répond d'une façon à confirmer ce valet dans son opinion. Fernand vient dire à son maître qu'il a vû Elvire, il faut que tu sois fou, répond Alphonce, la peur t'a troublé l'esprit; non Monsieur, réplique Fernand, la peur m'est naturelle, & ne me trouble point.

Alphonse & Fédéric sont fort surpris à la vûe d'Elvire; l'étonnement d'Alphonce augmente à l'arrivée de Léonce, qui lui rappelle tous les traits de Léonor: cette derniere continuant tou-

jours

jours son rôle d'amant favori d'Elvire, propose un combat à ses rivaux, Féderie l'accepte, mais le respect qu'Alphonce a pour l'image de sa premiere maîtresse, l'empêche d'imiter cet exemple; Astolfe conjecture favorablement de ce procédé d'Alphonce; il apprend encore avec plaisir que ce Cavalier, oubliant Elvire, n'est plus occupé que du souvenir de sa chere Léonor. Il est difficile qu'un véritable amant puisse prendre le change; Alphonce, en suivant les mouvemens de son cœur, pénétre le secret du sexe du faux Léonce; mais comme Astolphe croit qu'il n'est pas encore temps de lui découvrir, il conseille à Léonor d'en faire part seulement à Fédéric; celui-ci, charmé de n'avoir plus de Rivaux à craindre auprès d'Elvire, consent à l'aider dans cette fourberie. Elvire, & le valet d'Alphonce s'y laissent d'autant plus aisément tromper, qu'ils attribuent à un effet de magie, l'entêtement d'Alphonce de vouloir que Léonor soit cachée sous les habits de Léonce. Enfin cette derniere, ne pouvant plus douter de la sincérité des sentimens d'Alphonce, est forcée de se faire connoître. Le sort de ces deux amans est fixé par un heureux 1660.

1660. hymen. Elvire, un peu honteuse de sa méprise, donne la main au fidéle Féderic, & Julie, suivante de Léonor, est mariée à Fernand.

Voilà le sujet de cette Comédie, qui, malgré ses défauts est assez passable pour le temps. La conduite & la liaison des Scenes sont assez bien entendues, & la versification plus forte que celle des *Sœurs Jalouses*, Comédie que M. Lambert avoit donné précédemment. On peut ajouter que cette derniere a encore l'avantage que le plan est de l'invention de l'Auteur, & qu'on y trouve des Scenes plaisantes, où le valet exprime ses frayeurs ridicules d'une maniere très-comique.

LA FEINTE MORT DE JODELET,

Comédie en vers, & en un Acte; de M. BRÉCOURT,

Représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon.

QUoique l'Auteur assure que cet Ouvrage a été très-applaudi dans sa nouveauté, nous croyons que la circonstance de la mort de Jodelet, & le

jeu des Acteurs qui l'ont représentée, joints à l'indulgence qu'on a ordinairement pour le coup d'essai d'un Poëte, firent tout le mérite de cette petite Farce, dont voici l'extrait. 1660.

Carpolin vient proposer à Policarpe, pere de Florice, de marier cette fille avec son fils Jodelet. La proposition est acceptée par Policarpe; mais elle cause une mortelle douleur à Florice, & à Fabrice son amant. Ce dernier dit à Turlupin d'employer son adresse pour rompre cette alliance; après avoir long-temps rêvé, Turlupin trouve enfin un expédient qu'il communique à son Maître : ils appellent Jodelet, & lui font accroire que sa prétendue est une coquette fieffée; & qu'indépendamment de cela, elle est mariée sécrettement avec Fabrice. Jodelet craignant d'être pendu comme bigame, ou tout au moins d'être montré au doigt, en devenant l'époux d'une libertine, prie Fabrice & Turlupin de lui enseigner le moyen d'éviter ce mariage. Turlupin, toujours fertile en belles inventions, lui conseille de contrefaire le mort, & vient ensuite se présenter sous les habits de Jodelet.

1660.

JODELET.

Enfin me voilà mort, quand j'y pensois le moins,

. . . .

Appercevant Turlupin qui entre sous les mêmes habits de Jodelet, & le contrefait en tout.

Mais que diable apperçois-je? ah tout le corps me tremble;
Je n'ai jamais rien vû qui me ressemblât mieux,
Il a tout comme moi, le front, le nez, les yeux,
La barbe, le menton, avecque mon tein blême;
Mais aussi me trompé-je? & n'est-ce point moi-même,
Etes-vous Jodelet?

TURLUPIN.

Je suis son ame, au moins.

JODELET.

Ah! Messieurs, je suis mort, vous en êtes témoins;
Mais puisqu'il est ainsi, trouvez bon, ma chere ame,
Que n'ayant pas vêcu tout-à-fait en infâme,
Je dresse un mausolée au pauvre Jodelet;
Autrefois dans le monde on le considéroit.

1660.

ÉPITAPHE.

Cy est le pauvre Jodelet,
Mais puisqu'il est mort, c'en est fait;
Sa gloire est pourtant sans seconde,
Passans ne plaignez point son sort,
Car s'il fit rire tout le monde,
Il n'a pas fait pleurer sa mort:
Il avoit l'ame belle & bonne,
Il mérite à l'envi, qu'on lui dresse un bucher;
Car pour ne déplaire à personne,
Il mourut en riant de peur de se fâcher. (a)

Turlupin, pour s'égayer, donne quelques coups à Jodelet, celui-ci crie, on accourt au bruit; Carpolin en demande la raison, Jodelet dit qu'il est mort, & que c'est son ame qui vient de l'étriller d'importance. Sur cette réponse, Carpolin juge que son fils est fou; Fabrice s'offre à le guérir, si on veut consentir à son mariage avec Florice; c'est par cette merveilleuse cure que la Piéce est terminée.

(a) Nous ne rapportons ces vers, que parce qu'au portrait de Jodelet, est joint un petit crayon de son caractere, & de la façon dont les autres Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne pensoient de lui. Cet Acteur possédoit des talens naturels & supérieurs pour le Théatre; mais l'âge en avoit affoibli la vivacité, & augmenté l'humeur inquiéte & quinteuse, qui le faisoit haïr de ses Camarades.

1660. BRÉCOURT.

GUILLAUME MARCOUREAU, Sieur de BRÉCOURT, embrassa de très-bonne-heure le parti de la Comédie, & la joua quelques années en Province dans différentes troupes, & enfin dans celle de Moliere. Il suivit ce dernier à Paris, lorsqu'il y vint s'établir en 1658. mais Brécourt ayant eu le malheur de tuer un Cocher sur la route de Fontainebleau, il fut obligé de se sauver, & il se retira en Hollande, où il s'engagea dans une Troupe Françoise, qui appartenoit au Prince d'Orange. Pendant le séjour de Brécourt en ce pays, le hazard voulut que la Cour de France, pour certaines raisons d'Etat, vouloit faire enlever un Particulier qui s'étoit réfugié en Hollande. Brécourt, qui ne cherchoit que les occasions qui pouvoient lui faciliter son retour dans sa patrie, s'offrit & promit d'éxécuter ce qu'on demandoit. Mais cette entreprise ayant manqué, Brécourt jugea bien que sa vie n'étoit pas en sureté, & sur le champ il revint en France. Le Roy, informé de sa bonne volonté, dont il avoit donné des preuves, lui accorda sa grace, & lui permit de rentrer dans la Troupe de Moliere, qu'il quitta vers l'année 1664. pour passer dans celle

de l'Hôtel de Bourgogne. En 1680. lors de la réunion des Troupes, Brécourt fut conservé, & continua de jouer sur le Théatre de Guénégaud, encore environ cinq années : « Il se » rompit une veine dans le corps par » les efforts qu'il fit en représentant à » la Cour le principal rôle de sa Comé- » die de *Timon*, & mourut de cet ac- » cident vers la fin du mois de Février » 1685. » (a)

1660.

Mémoires manuscrits de M. de Tralage.

Brécourt a été un très-grand Comédien dans le tragique, & dans le Comique, après avoir joué Antiochus dans la Tragédie de Bérénice, il représentoit le rôle de Colin dans sa petite Comédie de la nôce de Village. Cet Auteur jouant d'original le rôle d'Alain dans l'École des Femmes, fit dire au Roy qui étoit charmé de son jeu, *cet homme-là feroit rire une pierre.*

Indépendamment des rôles que nous venons de citer, Brécourt jouoit supérieurement ceux de l'Avare, de Pourceaugnac, &c. il étoit de moyenne taille, bien facé, mais extrêmement pâle.

(a) Les Registres de la Comédie font mention que le Jeudi 4. Mars 1685. on partagea trois quarts de part de plus, à cause du décès de M. Brécourt.

Si nous en voulons croire les Mémoires manuſcrits de M. de Tralage, Brécourt aimoit avec excès le jeu, les femmes, & le vin : ces trois paſſions & ſur-tout la premiere, lui attira une réputation aſſez déſavantageuſe, le jeu & les femmes lui firent contracter une infinité de dettes qu'on ne pût acquitter après ſa mort, puiſqu'elles montoient à plus de vingt mille francs au-delà de ſa ſucceſſion.

1660.

Brécourt avoit beaucoup de valeur, & on en rapporte un trait qui mérite d'être placé ici. « En l'année 1678. ce » Comédien, étant à la chaſſe du Roy » à Fontainebleau, joua une aſſez longue Scene avec un ſanglier qui l'atteignît à la botte, & le tint longtemps : mais lui ayant enfoncé ſon » épée juſqu'à la garde, il mit ce furieux animal hors d'état de ſe faire » craindre. Cet Acteur n'auroit jamais » joué un rôle plus grand, ni plus » honorable devant le Roy, qui eut » la bonté de lui demander s'il n'étoit point bleſſé, & de lui dire qu'il » n'avoit jamais vu donner un ſi vigoureux coup d'épée.

Bibliothéque des Théatres, page 131.

Brécourt n'avoit qu'un foible talent

pour

pour le genre dramatique : voici le Catalogue de ses Piéces de Théatre. 1660.

La Feinte Mort de Jodelet, Comédie en vers, en un Acte, 1660.

La Noce de Village, Comédie en vers, en un Acte, 1666.

Le Jaloux invisible, Comédie en vers, en trois Actes, Août 1666.

L'Infante Salicoque, *ou* les Héros de Roman, Comédie en un Acte, non imprimée, Aout 1667.

L'Ombre de Moliere, Comédie en prose, en un Acte, 1674.

Timon, Comédie en vers, en un Acte, 13. Août 1684.

Brécourt avoit épousé la Demoiselle Etienne Des-Urlis, Comédienne du Marais, qui suivit son mari à l'Hôtel de Bourgogne, où elle remplissoit, dans le tragique, les rôles de Confidente. En 1680. elle quitta le Théatre avec une pension, dont elle a joui jusqu'à sa mort arrivée le 2. Avril 1713. Mademoiselle Brécourt.

La Comédie,* dont on vient de rendre compte, nous fournit l'occasion de parler de l'Acteur qui succéda au fameux Jodelet.

* La feinte mort de Jodelet.

Du Parc fut un des Acteurs de la société Bourgeoise, qui joua sur l'illustre Du Parc *ou* Gros René.

1660. Théatre en 1645. (1) Le dessein que cette Société avoit de s'établir à Paris, n'ayant pas réussi, Moliere, qui en étoit, proposa à ses Camarades de se joindre à lui, & de former une Troupe pour aller jouer en Province. Sa proposition fut acceptée de la plupart de ceux à qui il la fit, du nombre desquels fut *Du Parc*, qui prit le surnom de *Gros René*. C'est sous ce dernier nom de Théatre, qu'il est le plus connu; Du Parc suivit Moliere en Province, & revint à Paris avec la Troupe en 1658.

(1) Nous avons parlé de ce Théâtre, Tome VI. p. 375.

Loret dans sa Muse Historique du 31. Mai 1659. parle d'une Piéce jouée à l'impromptu par deux Acteurs François & quatre Italiens, à Vincenne devant le Roy & toute la Cour, où Gros René fit un rôle. Voici de quelle façon Loret rend compte de ce fait.

Muse Historique du 31. May 1659.

La Cour a passé dans Vincenne,
Cinq ou six jours de la semaine,
Château certainement Royal,
Où Monseigneur le Cardinal, (2)
(Dont la gloire est par-tout vantée)
L'a parfaitement bien traitée.

(2) Mazarin.

1660.

Leurs Majestés (1) à tous momens,
Y goûtoient des contentemens,
Par diverses réjouissances,
Sçavoir, des bals, balets & danses.
. . . .
D'ailleurs quelques Comédiens,
Deux François, quatre Italiens,
Sur un sujet qu'ils concerterent,
Tous six ensemble se mêlerent,
Pour faire, *Mirabilia.*
Sçavoir l'époux d'Aurélia.... (2)
Scaramouche à la riche taille,
Le Signor Trivelin canaille,
Jodelet plaisant rafiné,
Item aussi le *Gros René*,
Et Gratian le doctissime,
Aussi bien que Fallotissime.
Horace en beaux discours fréquent,
Faisoit l'amoureux éloquent :
Pour Trivelin, & Scaramouche,
Qui se font souvent escarmouche,
Ces deux rares facécieux,
Tout de bon y firent de mieux.
Gros René, chose très-certaine,
Paya de sa grosse bédaine.
La perle des Enfarinez,
Jodelet y parla du nez,
Et fit grandement rire, parce
Qu'il est excellent pour la Farce :

(1) La Reine Mere, le Roy (Louis XIV.)

(2) Le Seigneur Horace.

1660.

Et pour le Docteur Gratian ;
Estimé de maint Courtisan,
Avec son jargon pédantesque,
Y parut tout-à-fait grotesque ;
Enfin ils réussirent tous,
En leurs personnages de foux ;
Mais par ma foi pour la folie,
Ces gens de France & d'Italie,
Au rapport de plusieurs témoins,
Valent mieux séparés que joints.

Il y a apparence que Du Parc avoit dessein de quitter la Troupe de Moliere, pour passer dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, dans le temps que cette Troupe perdit Jodelet ; car Loret dans sa Muse Historique du 30. Avril 1660. après avoir parlé de la mort de cet Acteur, * ajoute tout de suite.

* Voyez la vie de Jodelet, Tom. VI. page 239.

Dudit Acteur les Compagnons,
Quoiqu'ils se soient frottés d'oignons,
N'ont pas pleuré cette disgrace ;
Car *Gros René* vient à sa place,
Homme trié sur le volet, (*a*)
Et qui vaut trois fois Jodelet.

(*a*) « Volet, on dit proverbialement, & figuré-
» ment que des gens sont triés sur le volet, quand
» des choses sont choisies sur le volet, quand ce sont
» des personnes, ou des choses triées ou choisies,
» comme si on les avoit mises sur un ais, ou sur
» une tablette, sur un volet, pour les éplucher, &
» pour les choisir, *ad abacum delectus*, Dictionnaire
» de Trévoux.

1660.

Voilà tout ce que nous avons pu rassembler sur Du Parc. On ignore le temps qu'il a joué à l'Hôtel de Bourgogne & celui de sa mort. Chapuzeau, Livre III. page 208. de son Théatre François, met Du Parc ou Gros René, au nombre des Acteurs morts avant 1673.

LE CARTEL DE GUILLOT, OU LE COMBAT RIDICULE,

Comédie en vers de huit sillabes, & en un Acte, par M. CHEVALIER, *Comédien du Marais,*

Représentée sur le Théatre du Marais.

A L'exception du langage, cette Piéce est entierement semblable aux anciennes Farces représentées par les Enfans sans Souci, tant pour la Fable que pour la mesure des vers, & le nombre des Personnages. Angélique & Policarpe son pere, offensés, la premiere de l'inconstance de la Rocque son amant, & l'autre des impertinences

1660. & de l'yvrognerie de Guillot, conviennent de les faire battre ensemble, pour s'en débarrasser. Le valet, croyant présenter à la Rocque une lettre galante de la part d'Angélique, est très-surpris d'apprendre qu'il est engagé dans un duel avec ce Cavalier, qui promet de revenir aussitôt. Guillot, persuadé, sur la parole d'Angélique, que la Rocque est plus poltron que lui, l'attend de pied ferme : mais il se jette à terre dès qu'il le voit approcher.

LA ROCQUE.

Leve-toi donc, que je te tue,

GUILLOT *à terre.*

Oui, c'est pour me faire lever,
Que de me vouloir achever :
Et si je demeurois à terre,
Me ferois-tu toujours la guerre ?

LA ROCQUE.

Non, sur mon honneur j'ai juré,
Que jamais je n'affronterai,
Personne avec cet avantage.

GUILLOT *à terre.*

Si bien que ton honneur t'engage,
Ce dis-tu de ne tuer pas
Un homme quand il est à bas.

1660.

LA ROCQUE.

Plûtôt mon sort la mort achève.

GUILLOT *se couchant.*

Diable emporte, si je me léve,
Messieurs ne faites point de bruit,
Je dors, bon soir & bonne nuit.

LA ROCQUE.

Ah! par le ventre, par la tête!

GUILLOT.

Malepeste soit de la bête,
Je crois que je suis estripé,
Dites, Messieurs, m'a-t-il frapé,
Demandez sous la galerie,
Si mon ame n'est point flétrie?

La Rocque se contente d'arracher l'épée de Guillot & sort: le Valet se vante d'avoir tué son ennemi.

POLICARPE.

Et qu'as-tu fait des deux épées?

GUILLOT.

Je les ai toutes deux passées
Tout au beau milieu de son corps,
Il les emporta la dehors,
Et s'en est enfui comme un diable.

La Rocque arrive dans le moment avec l'épée de Guillot, qu'il met aux piés d'Angélique, obtient son pardon de cette belle, & le consentement de

1660. Policarpe, qui veut bien oublier les sotises du Valet.

CHEVALIER. CHEVALIER, Comédien de la Troupe du Marais, nous est encore plus inconnu que de Villiers : nous ignorons quel étoit son emploi dans la Troupe où il a joué : Chapuzeau Livre III. page 206. de son Théatre François, met Chevalier au nombre des Auteurs Comédiens morts avant 1673. Voici le Catalogue des Comédies de Chevalier, qui sont toutes des Farces fort médiocres.

LE CARTEL DE GUILLOT, *ou* LE COMBAT RIDICULE, Comédie en vers de huit sillabes & en un Acte, 1660.

LA DÉSOLATION DES FILOUX, SUR LA DÉFENSE DE PORTER LES ARMES, *ou* LES MALADES QUI SE PORTENT BIEN, Comédie en un Acte & en vers de huit sillabes, 1661.

LES GALANTS RIDICULES, *ou* LES AMOURS DE GUILLOT ET DE RAGOTIN, Comédie en vers de huit sillabes, & en un Acte, 1662.

L'INTRIGUE DES CARROSSES A CINQ SOLS, Comédie en vers, & en un Acte, 1662.

LA DISGRACE DES DOMESTIQUES, Comédie en vers de huit sillabes, & en un Acte, 1662. 1660.

LES BARBONS AMOUREUX, ET RIVAUX DE LEURS FILS, Comédie en trois Actes & en vers, 1662.

LES AMOURS DE CALOTIN, Comédie en vers, en trois Actes, 1664.

LE PÉDAGOGUE AMOUREUX, Comédie en vers, en cinq Actes, 1665.

LES AVANTURES DE NUIT, Comédie en vers, en trois Actes, 1666.

L'Auteur des Recherches sur les Théatres de France, attribué à Chevalier,

LE SOLDAT POLTRON, Comédie en vers de huit sillabes, en un Acte, 1668.



1660. # LES AMOURS DE LYSIS

ET D'HESPERIE, (a)

Pastorale allégorique de Monsieur QUINAULT, *non imprimée*,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 26. Novembre.

Muse Historique de Loret du 27. Novembre 1660.

Hier, dans l'Hôtel de Bourgogne,
Où quelqu'estime on me témogne,
Les grands Comédiens du Roy,
Qui sont excellens par ma foi,

(a) Cette Piéce fut faite sur la négociation de la paix des Pyrénées, & le mariage du Roy Louis XIV. avec l'Infante d'Espagne, Marie-Thérese, Quinault la composa de concert avec M. de Lyonne, sur les Mémoires qu'en fournit M. le Cardinal Mazarin. Elle fut représentée au Louvre le 9. Décembre 1660. (1) « Cette Piéce n'a jamais été imprimée, pour de » certaines raisons, & l'original, apostillé de la main » de M. de Lyonne, est restée dans la Bibliothéque » de M. Colbert. » (2)

Comme les manuscrits de M. Colbert ont été achetés pour la Bibliothéque du Roy, nous espérions d'y trouver la Pastorale de M. Quinault; mais nous avons appris que ce Manuscrit, & plusieurs autres manquoient avant que le Roy en fit l'acquisition, ainsi il s'en faut tenir à ce que nous apprend Loret dans sa Muse Historique.

(1) Gazette de France, année 1660. pag. 1226.

(2) Vie de Quinault, à la tête de son Théatre, en cinq Volumes, édition de Paris, 1715.

Tant les Acteurs que les Actrices,
Où l'on ne voit point de novices,
Mais tous confirmés & profès,
Et mêmement assez bien faits;
Jouerent un sujet comique,
Et (qui plus est) allégorique,
De la façon du Sieur Quinault.
Je ne l'ai vû, ni bas ni haut,
Id est, en loge ni parterre,
Mais j'ai sçû, de Jean & de Pierre,
De Marguerite, & d'Isabeau,
Que l'Ouvrage est tout-à-fait beau.
Bref tant d'honnêtes gens le virent,
Qui de toutes parts s'y rendirent,
Que le lieu fut plus que rempli,
Et même ce Prince accompli,
Le cadet du Roy notre Sire,
Dont trop de bien on ne peut dire;
En bonne conche s'y trouva,
Qui ladite Piéce approuva,
Et *Floridor* en notre langue,
Le régala d'une harangue,
Dont les esprits plus délicats,
Firent (ce m'a-t-on dit) grand cas.

1660. # TIGRANE,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER, *non imprimée*,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 31. Décembre.

Muse Historique de Loret, du premier Janvier 1661.

* De Bourgogne.

CEux de l'Hôtel * jouerent hier,
Le Tigrane du Sieur Boyer,
Piéce non-seulement nouvelle,
Mais sçavante, touchante & belle;
Et (ce m'ont dit quelques Bourgeois)
Jamais pour la premiere fois,
Piéce n'attira tant de monde,
De trois mille pas à la ronde,
Qu'illec en furent assemblés,
Qui tous en sortirent comblés,
De contentement, & d'estime,
Pour cet Ouvrage fortissime;
Les Acteurs, tous gens studieux,
Représentant à qui mieux mieux,
Ce sujet feint ou véritable,
Le firent trouver admirable;
J'espérois bien au premier jour,
Aidant Dieu, la voir à mon tour,
Et d'y trouver fort bonne place,
Mais par une prompte disgrace,
On l'a défendue aujourd'hui,
Dont l'Auteur a beaucoup d'ennui.

Fin du Huitiéme Volume.

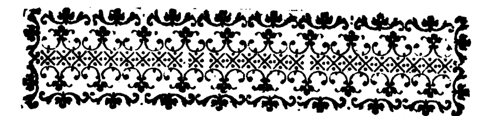


TABLE ALPHABÉTIQUE,

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Huitiéme Volume.

Paris

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie, & le [illegible] que ses Ouvrages, dans ce H[illegible] Volume.

BRÉCOURT, (Guillaume Mar[illegible] Sieur de [illegible] Auteur, Comédie[illegible] Troupe de Moliere, ensuite de [illegible] l'Hôtel de Bourgogne, & enfin de [illegible] Troupe [illegible] sur le Théatre [illegible] Troupe [illegible] mort à la fin de Février [illegible] p[illegible] [illegible]

CHAPPUZEAU, (Samuel) mort [illegible] Août 17[illegible].

CHEVALIER, Auteur & Comé[illegible] la Troupe du Marais, mort avant [illegible]

CORNEILLE, (Thomas) Sieur d[illegible] né à Rouen le 20. Août 1625. mort [illegible] le 8 au neuf Déc[illegible] [illegible]

[illegible] (Jean de la) né le [illegible] [illegible] mort le [illegible] Mars 1695.

[illegible] Michel de l'Abbé, mort au [illegible] d'Avril 1680.

[illegible] (de [illegible] de) Auteur & [illegible] l'Hôtel de Bourgogne, [illegible] avant 1[illegible]

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES,

Dont il est parlé dans ce Huitième Volume.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire du Théatre François, Tome Huit.* A Paris ce dernier Juin 1746.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année; Histoire du Théatre François; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie: & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires: foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre

Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pou l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessai res, sans demander autre permission, & nonobstan Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.